

BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



N^o Curent 36.435 Format

N^o Inventar A.7793 Anul

Sectia Depozitii Raftul

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

*Douze exemplaires numérotés sur papier de Hollande
Van Gelder.*

EN FLÂNANT

A TRAVERS LA FRANCE

TOURAINÉ

ANJOU ET MAINE

DU MÊME AUTEUR

- En Flânant.* **A Travers l'Exposition de 1900.** Un volume in-16 3 fr. 50
- En Flânant.* **A Travers la France.** Touraine. — Velay. — Normandie. — Bourgogne. — Provence. — Un volume in-16 (*Epuisé*) 3 fr. 50
- Le Pèlerinage de Port-Royal**, ouvrage orné de 31 gravures, 5^e édition. Un volume in-8^o écu 5 fr. »
- En Flânant.* **A Travers l'Alsace**, ouvrage orné de 36 gravures, 7^e édition. Un volume in-8^o écu 5 fr. »
- En Flânant.* **A TRAVERS LA FRANCE. Autour de Paris.** Maintenon. — La Ferté-Milon. — Meaux et Germigny. — Sainte-Radegonde. — Senlis. — Juilly. — Maisons. — La Vallée de l'Oise. — Gallardon. — De Mantes à la Roche-Guyon. — Soissons. — Les Jardins de Betz. — Chantilly. — Wideville. — Livry. — Ouvrage orné de 32 gravures, 3^e édition. Un volume in-8^o écu 5 fr. »
- En Flânant.* **A TRAVERS LA FRANCE. Provence.** Grignan. — La descente du Rhône et Orange. — Arles. — Aix. — Montrieux et Valbelle. — Brignoles et la Celle. — Le Thoronet. — Lérins. — Fréjus. — Grasse. — Vence. — Vallée de la Duranet. — Fontaine-l'Évêque et Riez. — Digne. — Ouvrage orné de 28 gravures, 3^e édition. Un volume in-8^o écu 5 fr. »
- En Flânant.* **A TRAVERS LA FRANCE. Touraine, Anjou et Maine.** Blois. — Pèlerinages balzaciens. — Azay-le-Rideau. — Loches. — Valençay. — Chinon. — Richelieu. — Fontevault. — Oiron. — Montreuil-Bellay. — Asnières. — Val du Loir. — Laval. — Forêt de Bercé. — Solesmes. — Ouvrage orné de 30 gravures, 4^e édit. Un vol. in-8^o écu 5 fr. »
- En Flânant.* **A TRAVERS LA FRANCE. Paris.** Les Miramionnes. — Auteuil au XVII^e siècle. — Notre-Dame de Paris sous Louis XIV. — Les Visitandines du Faubourg Saint-Jacques. — L'hôtel de Biron. — Les logis de Mademoiselle Clairon. — La maison où Voltaire est mort. — La tombe de Madame de Talleyrand. — Les logis de Victor Hugo à Paris. — 3^e édit. Un volume in-8^o écu, orné de 31 gravures 5 fr. »
- En Flânant.* **A TRAVERS LA FRANCE. De Bretagne en Saintonge.** Ouvrage orné de 30 gravures, 3^e édit. Un vol. in-8 écu. 5 fr. »
-
- Beaumarchais.** Un volume in-16 (*Collection des Grands Écrivains*), Hachette et C^{ie}.
- En Flânant.** Un volume in-8^o (*Société d'Édition Artistique*).
- Nancy** (*Collection des Villes d'Art*). Laurens, éditeur.
- Avignon** (*Collection des Villes d'Art*). Laurens, éditeur.

DU MÊME AUTEUR

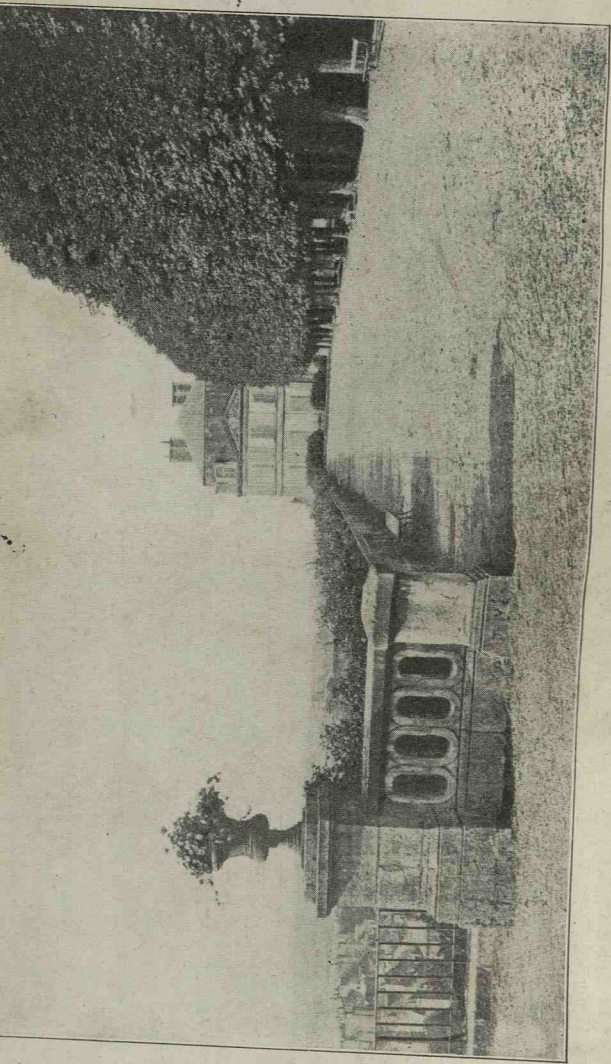
- En Flânant.* **A Travers l'Exposition de 1900.** Un volume in-16 3 fr. 50
- En Flânant.* **A Travers la France.** Touraine. — Velay. — Normandie. — Bourgogne. — Provence. — Un volume in-16 (*Epuisé*). 3 fr. 50
- Le Pèlerinage de Port-Royal,** ouvrage orné de 31 gravures, 5^e édition. Un volume in-8^o écu. 5 fr. »
- En Flânant.* **A Travers l'Alsace,** ouvrage orné de 36 gravures. 7^e édition. Un volume in-8^o écu 5 fr. »
- En Flânant.* **A TRAVERS LA FRANCE. Autour de Paris.** Maintenon. — La Ferté-Milon. — Meaux et Germigny. — Sainte-Radegonde. — Senlis. — Juilly. — Maisons. — La Vallée de l'Oise. — Gallardon. — De Mantes à la Roche-Guyon. — Soissons. — Les Jardins de Betz. — Chantilly. — Wideville. — Livry. — Ouvrage orné de 32 gravures, 3^e édition. Un volume in-8^o écu 5 fr. »
- En Flânant.* **A TRAVERS LA FRANCE. Provence.** Grignan. — La descente du Rhône et Orange. — Arles. — Aix. — Montrieux et Valbelle. — Brignoles et la Celle. — Le Thoronet. — Lérins. — Fréjus. — Grasse. — Vence. — Vallée de la Durance. — Fontaine-l'Évêque et Riez. — Digne. — Ouvrage orné de 28 gravures. 3^e édition. Un volume in-8^o écu 5 fr. »
- En Flânant.* **A TRAVERS LA FRANCE. Touraine, Anjou et Maine.** Blois. — Pèlerinages balzaciens. — Azay-le-Rideau. — Loches. — Valençay. — Chinon. — Richelieu. — Fontevrault. — Oiron. — Montreuil-Bellay. — Asnières. — Val du Loir. — Laval. — Forêt de Bercé. — Solesmes. — Ouvrage orné de 30 gravures, 4^e édit. Un vol. in-8^o écu 5 fr. »
- En Flânant.* **A TRAVERS LA FRANCE. Paris.** Les Miramionnes. — Auteuil au XVII^e siècle. — Notre-Dame de Paris sous Louis XIV. — Les Visitandines du Faubourg Saint-Jacques. — L'hôtel de Biron. — Les logis de Mademoiselle Clairon. — La maison où Voltaire est mort. — La tombe de Madame de Talleyrand. — Les logis de Victor Hugo à Paris. — 3^e édit. Un volume in-8^o écu, orné de 31 gravures 5 fr. »
- En Flânant.* **A TRAVERS LA FRANCE. De Bretagne en Saintonge.** Ouvrage orné de 30 gravures, 3^e édit. Un vol. in-8 écu. 5 fr. »

Beaumarchais. Un volume in-16 (*Collection des Grands Écrivains*), Hachette et C^{ie}.

En Flânant. Un volume in-8^o (*Société d'Édition Artistique*).

Nancy (*Collection des Villes d'Art*). Laurens, éditeur.

Avignon (*Collection des Villes d'Art*). Laurens, éditeur.



BLOIS. — TERRASSE DE L'ÉVÊCHÉ

In. A. 7793

EN FLÂNANT

1956

A TRAVERS LA FRANCE

B 170 285

TOURAINNE

ANJOU ET MAINE

PAR

ANDRÉ HALLAYS



BLOIS — PÉLERINAGES BALZACIENS
 AZAY-LE-RIDEAU — LOCHES — VALENÇAY — CHINON
 RICHELIEU — FONTEVRAULT — OIRON
 MONTREUIL-BELLAY — ASNIÈRES — VAL DU LOIR
 LAVAL — FORÊT-DE-BERCÉ — SOLESMES

39147

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1918

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

PROI 1953

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ

BUCUREȘTI

DATA 36 435

RC92/07

B.C.U. Bucuresti



C39147

A ÉTIENNE DE NALÈCHE

I
BLOIS

BLOIS ET MÉNARS

Il y a des villes que nous aimons pour la grâce de leur site et l'élégance de leurs édifices ; leur souvenir nous obsède et nous amuse. Nous ne pouvons y penser sans souhaiter de les revoir. Si l'occasion s'en présente, nous nous empressons d'y passer quelques heures. Chaque fois, nous en goûtons le charme plus vivement, car il est renouvelé par la diversité des jours et des saisons ; chaque fois aussi, hélas ! il nous faut gémir sur la sottise des hommes acharnés à dégrader l'image qui ravissait notre mémoire.

Parmi ces villes aimables, chefs-d'œuvre des siècles et de la nature, il en est peu de plus séduisantes que Blois avec son château, son fleuve et sa colline, Blois si joliment étagé sur la rive de la Loire indolente, Blois dont les toitures d'ardoises surgissent au-dessus des pierres blanches, parmi les verdure des jardins, et qui, dans un paysage harmonieusement ordonné, semble le plus délicat, le plus joyeux et le plus parfait symbole de la Renaissance. Aimer Blois,

c'est aimer la France dans ce qu'elle a de plus original, de plus exquis, de plus adorablement français.

Beaucoup de voyageurs ont célébré la beauté de Blois, des poètes l'ont chantée. Peut-être vous rappelez-vous l'épître à Louis Boulanger (*Feuilles d'Automne*), où Victor Hugo décrit à son ami la maison de son père :

Montez à travers Blois *cet escalier de rues*,
Que n'inonda jamais la Loire au temps des crues,

.....
Regardez à vos pieds... Louis, cette maison
Qu'on voit bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
Blanche et carrée, au pied de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers.
C'est là...

Jolis vers d'une élégance toute classique, écrits d'après nature, car, cinq ans auparavant, le poète avait passé quelques semaines dans cette maison du faubourg de Foix; mais il est imprudent de trop longtemps penser à Victor Hugo dans les rues de Blois : *Marion de Lorme* viendrait tout de suite hanter notre souvenir, et rien ne serait ici importun comme le bric à brac des drames romantiques.

Un autre poète a jadis traversé Blois et l'a décrit à sa façon qui est la meilleure. Lorsqu'il

se rendit en Limousin, Jean de La Fontaine prit le carrosse de Poitiers qui suivait la rive gauche de la Loire, passant par Cléry et Saint-Dyé. C'est encore aujourd'hui la plus agréable manière d'aborder Blois et d'en découvrir, de l'autre bord du fleuve, les dehors si divers et si plaisants.

« Blois, dit La Fontaine, est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé ; les toits des maisons y sont disposés, en beaucoup d'endroits, de telle manière qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre. Cela me parut très beau ; et je crois que difficilement on pourrait trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le château est à un bout de la ville, à l'autre bout Sainte-Solenne. Cette église paraît fort grande et n'est cachée d'aucunes maisons ; enfin elle répond tout à fait bien au logis du prince. [*Saint-Solenne et non Sainte-Solenne, comme l'écrit La Fontaine, fut détruit par un orage en 1678 ; son portail et sa tour ont été conservés dans l'église, qui fut reconstruite à la même place en style ogival, et devint la cathédrale*]. Chacun de ces bâtiments est situé sur une éminence dont la pente se vient joindre au milieu de la ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant dont Sainte-Solenne et le château font les cornes... »

On le voit, La Fontaine n'avait rien d'un tou-

riste grand visiteur d'églises : il n'a point pris la peine d'aller voir Saint-Solenne. Il monta jusqu'au château, et l'on aimerait à se le représenter rimant dans les jardins les vers ingénieux et narquois où il explique à M^{me} de La Fontaine pourquoi l'on voit tant de bossus à Orléans et à Blois, et comment le sort pour complaire à un peuple fainéant consentit à aplanir la Beauce, et mit sur le dos des gens les monts de l'Orléanais et du Blésois. Mais le cocher du carrosse ne permit point aux voyageurs de s'attarder, et ce fut sans doute dans le coche qu'en roulant vers Amboise, entre un marchand silencieux et un notaire « qui chantait toujours », le poète composa son petit conte. Il avait eu du moins le temps de considérer le château, et ce qu'il en dit est précieux, car ces dix lignes nous montrent au vrai le goût de La Fontaine : « Il (le château) a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François I^{er}, l'autre sous quelque'un de ses devanciers. Il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu Monsieur (Gaston d'Orléans) a fait commencer. *Toutes ces trois pièces ne font, Dieu merci ! nulle symétrie, et n'ont rapport, ni convenance l'une avec l'autre* : l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire François I^{er}, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits

ornements sans régularité et sans ordre : cela fait quelque chose de grand qui plaît assez... » Quelque tendresse qu'on ait pour La Fontaine, elle est encore augmentée par ce : *Dieu merci!*

*
* *

Le prétexte que je me suis donné pour revoir Blois, et y saluer en passant l'ombre du Bonhomme, c'est la curiosité de savoir ce qu'il adviendra de l'évêché, maintenant qu'on en a chassé l'évêque.

Ce palais épiscopal fut élevé dans les années qui suivirent la création du diocèse de Blois en 1698. M. de Bertier, le nouvel évêque, en demanda les plans à Jacques-Jules Gabriel, le père de Jacques-Anges Gabriel qui a construit l'École militaire, le château de Compiègne et les pavillons de la place de la Concorde. Ce Jacques-Jules Gabriel devint plus tard, sous Louis XV, inspecteur général des bâtiments royaux. C'était un disciple de Jules-Hardouin Mansart ; on lui doit la Douane de Bordeaux et la façade de la cathédrale d'Orléans qui n'est pas un chef-d'œuvre. Il construisit beaucoup de ponts et notamment celui de Blois, d'une grandeur et d'une majesté incomparable.

L'évêché est un bâtiment simple et noble, qui ne présente d'autre décor que les sculptures

des frontons surmontant les deux façades. La construction, qui repose sur de vastes terrasses, est de deux étages plus haute vers le Midi, c'est-à-dire vers la Loire. Toute la beauté de cette maison réside dans la robuste élégance de l'architecture, l'exactitude des proportions, la sûreté du dessin.

A l'intérieur, il ne reste presque rien des décorations d'autrefois : dans la cuisine, le manteau d'une belle cheminée de pierre a conservé ses sculptures ; un des escaliers a gardé sa rampe de fer forgé ; dans une salle, on voit encore un poêle en faïence de Saxe. Lorsque l'évêché, devenu préfecture sous le premier Empire, fut rendu à l'évêque sous la Restauration, on le décora tant bien que mal dans le goût du temps, et cela dit tout. Du moins, on ne modifia pas la disposition des appartements, où se révèle encore l'admirable talent des constructeurs d'autrefois. On respecta même une partie des peintures d'un salon à l'italienne que M. de Themines, le dernier des évêques de Blois avant la Révolution, avait fait exécuter dans son palais. Cette salle d'apparat devint au XIX^e siècle la chapelle de l'évêché.

La décoration en avait été confiée par l'évêque à Jean-Baptiste-Claude Robin, membre de l'Académie royale de peinture, auteur du plafond du théâtre de Bordeaux. La Révolution interrompit les travaux. Mais en 1807, le peintre proposa au

Conseil général d'achever les ornements du « Salon à l'italienne » : « Ce salon, disait-il, est composé d'un ordre dorique dans les proportions du plus pur antique : l'entablement est surmonté par un attique décoré de figures groupées régulièrement, divisées et liées entre elles par des guirlandes de fleurs et de fruits que des génies soutiennent et accompagnent dans des distances égales. Tous ces objets peints en couleur de stuc blanc, se détachent vivement en clair sur un fond de marbre rouge brun, griote d'Italie... Les dessus de portes d'un fond de marbre blanc veiné auraient été enrichis de bas-reliefs en bronze doré peints, sujets relatifs aux arts... » Le Conseil général accueillit la requête de Robin, et vota les fonds nécessaires non seulement pour achever les trompe-l'œil, les faux marbres, les faux bronzes, mais encore pour orner le plafond d'une « peinture historique », à condition que l'artiste n'emploierait que « des sujets qui retracent à la postérité l'amour et le respect du département pour Sa Majesté l'empereur et roi¹ ». Les peintures furent-elles jamais exécutées ? ont-elles été effacées sous la Restauration ? Quoi qu'il en soit, nous n'avons plus aujourd'hui sous les yeux que les faux stucs qui ornent l'attique. Ils ne sont pas admirables ;

1. *L'évêché de Blois*, par le D^r Lesueur, 1907.

ils ont été d'ailleurs gâtés par des badigeonnages malencontreux ; mais c'est encore un échantillon curieux du goût des décorateurs de la fin du XVIII^e siècle.

Dès que l'évêque eut quitté sa maison, les Blésois se demandèrent avec inquiétude ce qu'allait devenir leur évêché. Ces façades de Gabriel sont une des beautés de leur ville : elles complètent, elles achèvent l'admirable ordonnance des deux terrasses où s'étendaient les jardins créés par Mgr de Bertier. Sur la plus élevée, d'épaisses charmilles de tilleuls et de marronniers permettent aux promeneurs de contempler à l'ombre le spectacle de la ville basse et de la plaine qui, au delà de la Loire et du faubourg de Vienne, verdoie jusqu'aux sombres coteaux de Saint-Gervais, couronnés de forêts. La terrasse inférieure formait le jardin privé de l'évêque, charmant verger qui, en ce mois d'avril, est tout paré de bouquets blancs. Détruire ou simplement altérer les architectures du palais serait enlever aux jardins un peu de leur grâce et de leur magnificence.

A vrai dire, ce péril semble, pour le moment, conjuré : l'administration des Beaux-Arts a bien voulu classer l'évêché de Blois. L'édifice le méritait à un double titre : c'est une précieuse œuvre d'art, et aussi un monument *historique*, au sens littéral du mot, car dans l'évêché, alors

préfecture, le 2 avril 1814, s'arrêtèrent Marie-Louise, le roi de Rome, Joseph Bonaparte, les ministres, et là fut constituée la régence.

Le classement n'empêche pas les Blésois de chercher une affectation nouvelle pour le bâtiment vide, et jusqu'ici personne n'a encore trouvé quel service ou quel personnage on logera dans le palais épiscopal. La mairie? le quartier est trop retiré. La préfecture? elle possède déjà un hôtel très laid, mais vaste et commode. La bibliothèque? elle est installée dans le château, au premier étage de l'aile de Gaston d'Orléans. Le collège? on médite de l'établir dans le séminaire.

Il eût été si simple de laisser les évêques dans les évêchés!

Ce qui, malgré le classement, nous peut rendre perplexe sur le sort du palais épiscopal, c'est que Blois est gouverné par une municipalité peu soucieuse de la beauté de sa ville : elle vient tout justement de donner la mesure de son goût en faisant élever au pied du château un abominable bâtiment d'école qui masque à demi la façade de l'aile de François I^{er}.

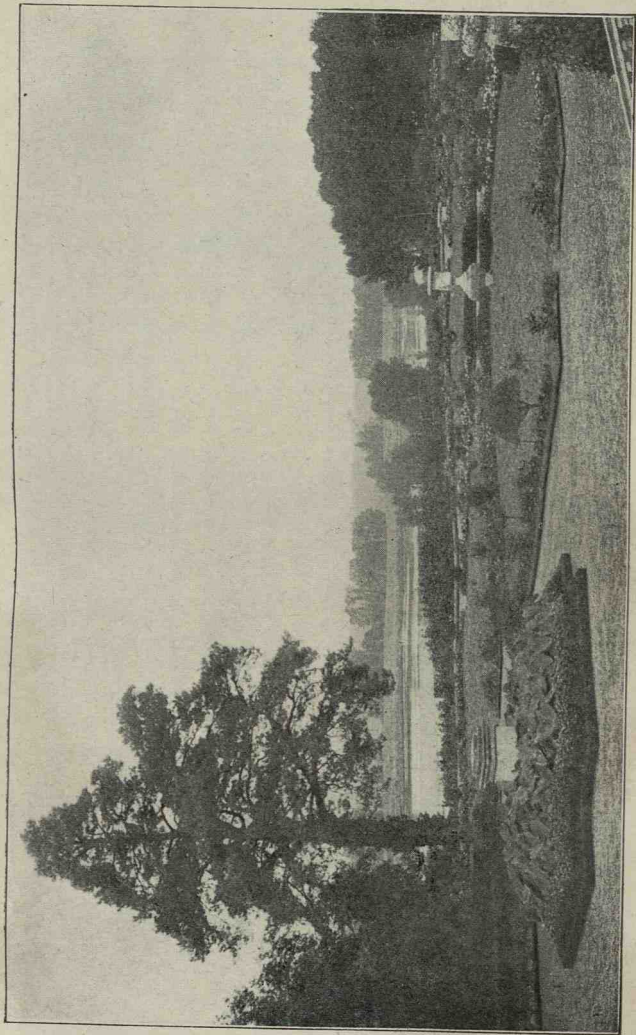
*
* *

Des terrasses de l'évêché de Blois aux terrasses du château de Ménars, il y a deux lieues,

mais deux lieues mélancoliques d'une route nationale et poudreuse, sans arbres, où l'on maudit le sort d'avoir, comme dit La Fontaine, aplani la Beauce ; mais, une fois qu'on a passé la grille des jardins créés par M. de Marigny, on a vite fait d'oublier les tristesses de la grande route.

Ménars est l'œuvre délicate et magnifique du frère de M^{me} de Pompadour. Cet honnête surintendant des Beaux-Arts, homme d'esprit et de probité, fut beaucoup calomnié par ses contemporains. On lui fit cruellement porter la peine de sa naissance et de sa fortune. Marmontel l'a vengé en traçant de lui un fin portrait auquel les historiens de la favorite, les Goncourt, puis M. de Nolhac, n'ont apporté que peu de retouches ; mais ce qui plaide le mieux en faveur de sa mémoire, c'est encore Ménars. Qui s'aviserait aujourd'hui de juger avec sévérité l'homme qui fit bâtir un aussi joli château et tracer d'aussi merveilleux jardins ?

Du vivant de M. de Marigny, un voyageur qui se promenait en Touraine, Grignon Vandebèrgh, poussa jusqu'à Ménars et écrivit à un de ses amis : « Il faudrait, Monsieur, un volume pour vous décrire les richesses en tout genre de cette demeure enchantée. Tout ce que l'art et la nature ont pu faire d'efforts se trouve réuni dans cet endroi de délices. Nous mîmes quatre heures



JARDINS DU CHATEAU DE MÉNARS

à parcourir les seuls appartements. Les morceaux des plus grands maîtres en peinture, sculpture de marbre et de bronze, les vases antiques, les livres rares, les agathes, les porphyres, les porcelaines, tout y est rassemblé... » Il y a beau temps que le « cabinet » formé par M. de Marigny dans son château de Ménars a été dispersé. On assure cependant que les appartements n'ont perdu ni leurs décorations ni leurs lambris sculptés ; mais la maison est close ; sur chaque façade les persiennes des vingt et une fenêtres de chaque étage sont fermées ; j'ai dû me contenter d'admirer les dehors du château. C'est une construction simple, modérément élevée, dont le plan annonce un intérieur commode et clair, adapté à une vie douce, libre et confortable. Seul le double escalier d'un perron interrompt les lignes de la façade, du côté de la terrasse qui domine la Loire.

Quant aux jardins, voici comment s'exprimait le visiteur de M. de Marigny : « ... Mais rien n'est au-dessus de la beauté du parc, dont la position sur les bords de la Loire enrichit encore cette superbe maison. Les voûtes des arbres taillés en berceaux inaccessibles au soleil, sont arrosées par des canaux qui y répandent la fraîcheur et forment la partie basse des jardins... La partie haute des jardins de Ménars est ornée de temples, de statues en marbre, de tables de

porphyre, de treillis, de vases et de tout ce qui annonce le goût et les talents... »

Les temples ont été rasés ; presque tous les vases ont disparu ; plus de tables de porphyre ; des statues, il ne reste que les piédestaux vides ; mais, pour « annoncer le goût et les talents » il subsiste l'adorable dessin des jardins, un grand canal limpide, les larges terrasses dressées au-dessus de la Loire, les longues voûtes d'arbres taillés en berceaux, et, à l'extrémité de ces galeries de verdure, les délicieux points de vue ménagés sur le fleuve et sur l'horizon lointain où apparaissent les blanches murailles de Chambord. Quel chef-d'œuvre de l'art du jardinier ! Comme on a bien su accorder ici la structure des terrasses et la direction des avenues avec le cours de la Loire, rehausser l'une par l'autre la beauté du parc et celle de la rivière ! Sans doute, c'est grand dommage que les déesses de marbre ne soient plus là pour peupler les allées, dominer les parterres, égayer les bosquets. Mais l'essentiel n'a point péri ; les premières feuilles paraissent à la voûte des charmilles ; un tapis de pervenches couvre le sol du parc ; la Loire coule à pleins bords avec son éternelle nonchalance ; là-bas, les prairies verdissent. Et tout cela suffit à la gloire de M. de Marigny, ordonnateur de ce merveilleux tableau.

*
* *

En suivant les terrasses de Ménars on comprend sans peine l'attrait qu'exercèrent si longtemps sur l'imagination des Français et des étrangers les doux paysages de la Loire.

La Touraine était devenue pendant la guerre de Cent Ans le refuge de la royauté française. Charles VII régnait à Chinon par nécessité. Louis XI demeura en Touraine par calcul politique, Charles VIII par goût. Louis XII commença de s'en éloigner en remontant la Loire jusqu'à Blois. François I^{er}, bien qu'il eût, par caprice, fait bâtir Chambord, revint vers l'île de France... Lorsque les événements en eurent ainsi écarté la monarchie et la cour, les rives de la Loire n'en gardèrent pas moins leur prestige. Des artistes, des poètes et des enrichis continuèrent d'y chercher l'inspiration ou le repos. Le climat y était doux, la nature riante. Les uns y venaient, comme l'on dit aujourd'hui, faire la villégiature, les autres une « cure d'air ».

A Blois, au xvii^e siècle, on rencontrait beaucoup d'étrangers. Un Guide à leur usage les avertissait qu'ils y pourraient trouver des pensions de toutes sortes, telles que « la pension coquette, la pension magnifique, la pension

salée... la pension médiocre et la pension puante...; car, à Blois, dit ce précurseur de Bædeker, ce sont des gens à sobriquet »¹.

Peut-être aussi les hôtes du Blésois et de la Touraine étaient-ils séduits par une sorte d'affinité entre le génie même de la France et les aspects de cette terre où sont nés l'art et la poésie de la Renaissance française. Cette singulière harmonie nous frappe, aujourd'hui que nous sommes accoutumés à analyser les paysages et à ratiociner sur l'histoire, mais, avant nous, bien des hommes en eurent le sentiment. Et, après tout, n'est-ce pas quelque chose de semblable que La Fontaine exprimait tout naïvement en célébrant la beauté de la Loire :

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute :
 On la voit rarement s'écarter de sa route ;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré ;
 Ce n'est pas un ruisseau qui coule dans un pré ;
 C'est la fille d'Amphitrite ;
 C'est elle dont le mérite,
 Le nom, la gloire et les bords
 Sont dignes de ces provinces
 Qu'entre tous leurs plus grands trésors
 Ont toujours placé nos princes.
 Elle répand son cristal
 Avecque magnificence
 Et le jardin de la France
 Méritait un tel canal.

1. *Le guide fidelle des étrangers dans le voyage de France*

Ces quatre derniers vers ne sont pas assurément les meilleurs qu'ait écrits La Fontaine. Ils forment cependant une jolie devise à inscrire sur le piédestal d'une statue de la Loire... qui aurait pu se dresser au milieu des parterres de Ménars.

26 avril 1907.

(Paris 1872) édité par M. Babeau dans *les Voyageurs en France*.



1466

II

JARDINS DE BLOIS

Lorsque, sortant de la gare de Blois, on descend vers la ville, par l'avenue Victor-Hugo, on traverse, dans toute leur étendue, les anciens jardins du château ou, pour mieux dire, l'emplacement que ces jardins ont occupé jadis. Si l'examen d'un vieux plan ne vous en avertit, on risque de ne pas remarquer ce détail topographique ; à droite, ce sont des terrains vagues, où l'on vient d'établir une gare pour les tramways départementaux, et, plus loin, un déplorable bâtiment d'école ; à gauche, une usine et la manutention militaire. De ce côté-ci, apparaît le joli petit pavillon d'Anne de Bretagne, que l'on a coutume de nommer — sans raison — les bains de Catherine de Médicis, et, près du château, un bastion se couronne encore de quelques verdure : tels sont les seuls vestiges des jardins de Louis XII.

N'accusons pas le vandalisme de nos contemporains. Sans doute il dépendait d'eux de ménager à cette ville charmante une entrée

moins laide et moins vulgaire; ils auraient pu se dispenser de construire aux abords du château une usine, une gare, une école (et quelle école!); mais ce ne sont pas eux qui ont détruit les jardins d'autrefois; il y a plus de deux siècles que ceux-ci ont été abandonnés et ruinés.

Dans un livre clair et précis, M. Pierre Lesueur s'est efforcé de restituer l'aspect de ces jardins et d'en conter l'histoire. Sa notice n'est pas seulement un consciencieux essai d'archéologie, une excellente « contribution » à l'étude du château de Blois. Elle a le grand mérite de nous apporter quelques renseignements sur les origines, jusqu'à présent mal connues, de l'art des jardins en France, et, sur ce sujet très nouveau, elle abonde en remarques justes et intéressantes¹.

*
* *

Point de jardins, à proprement parler, dans les châteaux du moyen âge. La forteresse féodale, exposée à tous les risques de la guerre, est enfermée dans sa ceinture de fossés. A l'abri du rempart, il y aura parfois un étroit verger. D'ailleurs, en ce temps-là, on ne distingue point le jardin de plaisance du jardin

1. *Les Jardins du château de Blois et leurs dépendances*, par Pierre Lesueur.

d'utilité : les miniatures des manuscrits et les tapisseries nous montrent d'étroits enclos gazonnés, émaillés de fleurs, ombragés de pommiers ou de cerisiers en quinconce. Tel était sans doute au xiv^e siècle le « verger » planté « dans les fossés » du château des comtes de Blois.

A la fin du xv^e siècle, l'architecture civile se transforme. Le vieux réduit de guerre est accommodé à des goûts et à des besoins nouveaux. « Partout plus de sécurité, plus de relations et, dès lors, plus de jour, plus d'ouverture d'esprit, plus de variété¹ ». Il est naturel qu'autour du château fort métamorphosé en une demeure de luxe et de plaisir, on songe à créer des jardins plus étendus. Le même souci qui engage les seigneurs et les parvenus à couvrir de sculptures les façades de leurs nouveaux logis, les pousse à varier et embellir le verger d'autrefois.

Il semble aujourd'hui prouvé que l'architecture de la première Renaissance est demeurée toute française d'inspiration. Ce sont des architectes français qui ont dessiné les plans et dirigé les travaux des admirables châteaux qui s'élevèrent dans toutes les provinces de la France entre 1450 et 1550 ; et, d'ailleurs, ces châteaux ne font que reproduire, avec plus de diversité, de mou-

1. Gaston Paris, *La poésie au moyen âge*.

vement et de souplesse, le type de la construction féodale. En ce qui concerne l'art des jardins, il n'en va plus de même : ici l'influence italienne est manifeste.

Pendant l'expédition de 1495, le spectacle des villas italiennes avait été une révélation pour les Français. Charles VIII écrivait de Naples : « Vous ne pourriez croire les beaux jardins que j'ai en cette ville ; car, sur ma foi, il semble qu'il n'y faille que Adam et Ève pour en faire un paradis terrestre, tant ils sont beaux et pleins de toutes bonnes et singulières choses. » Parlant de la villa de Poggio-Reale, un gentilhomme français disait qu'elle était « telle que le beau parler de maître Alain Chartier, la subtilité de maître Jean de Meun, et la main de Fouquet ne sauraient dire, écrire ou peindre ».

Parmi les « ouvriers et gens de mestier » que le roi ramena en France, se trouvait le « jardinier » dom Pacello de Mercoliano, et ce fut lui qui, véritablement, créa en France « l'art des jardins », en dessinant les jardins d'Amboise, de Gaillon et de Blois. Il est le lointain, le très lointain précurseur de Le Nôtre.

Grâce aux plans, aux estampes, aux documents d'archives et à quelques traces çà et là retrouvées des constructions et des terrassements anciens, M. Lesueur a pu reconstituer d'une manière à peu près sûre l'aspect des jardins de Blois,

tels qu'ils se présentaient à la fin du règne de Louis XII. Pour l'intelligence de la description, un plan serait utile. Il faut, afin d'y suppléer, se rappeler la configuration du terrain entre la gare et la place Victor-Hugo, celle où s'élève maintenant le monument d'Augustin Thierry. C'était sur la pente de cette colline que s'étendaient les jardins; le fossé les séparait du château. Ils comprenaient trois enclos distincts et fermés de murs : le jardin de Bretonnerie (au bas de la côte) le plus petit et le plus ancien, qui existait sans doute avant Louis XII; — le jardin bas, le plus important par les monuments qui le décoraient; — le jardin haut, le plus vaste, qui renfermait quelques parterres, un potager, un verger et des bâtiments de service.

Le jardin bas nous intéresse particulièrement; c'était là que se trouvaient toutes les nouveautés importées d'Italie par Mercoliano. Un coin du jardin planté d'arbres formait bosquet. Le reste se composait de parterres symétriquement dessinés en forme d'arabesques, et d'allées tracées à angles droits. Chaque parterre était entouré d'une clôture basse nommée *accoudoir*. On y cultivait des fleurs rares et variées. La reine Anne était passionnée pour la botanique. On a dit — sans preuve — que les fleurs qui ornaient les marges de ses célèbres *Heures* représentent toute la flore des jardins de Blois.

Au centre des parterres s'élevait un édicule en charpente couronné de deux petits dômes superposés en ardoise et en plomb doré : il abritait une fontaine à trois vasques au milieu d'un grand bassin de marbre sculpté. (Des débris de cette fontaine ont été recueillis sous une des galeries du château.) Autour du jardin régnaient des galeries couvertes, les unes en berceaux, les autres en manière de treilles que soutenaient des piliers de bois, et où s'enroulaient des plantes grimpantes formant des toitures de fleurs et de feuillages.

Dans la partie de ce jardin qui touchait au jardin de Bretonnerie, on avait élevé un petit pavillon octogone avec quatre ailes en forme de croix et qui présentait au premier étage des terrasses ornées de délicates balustrades : c'était le délicieux pavillon d'Anne de Bretagne, aujourd'hui restauré. La grâce toute gothique de son décor annonce qu'il a été sans doute bâti par les mêmes architectes qui élevèrent le château de Louis XII. C'était un simple lieu de repos avec des vues agréables sur la ville et la vallée. Il renfermait un oratoire où Louis XII avait coutume d'assister à la messe.

Non loin de là s'élevaient deux grands jeux de paume maintenant disparus. Un pont, avec une galerie couverte que l'on désignait sous le nom de galerie des Cerfs à cause des trophées de

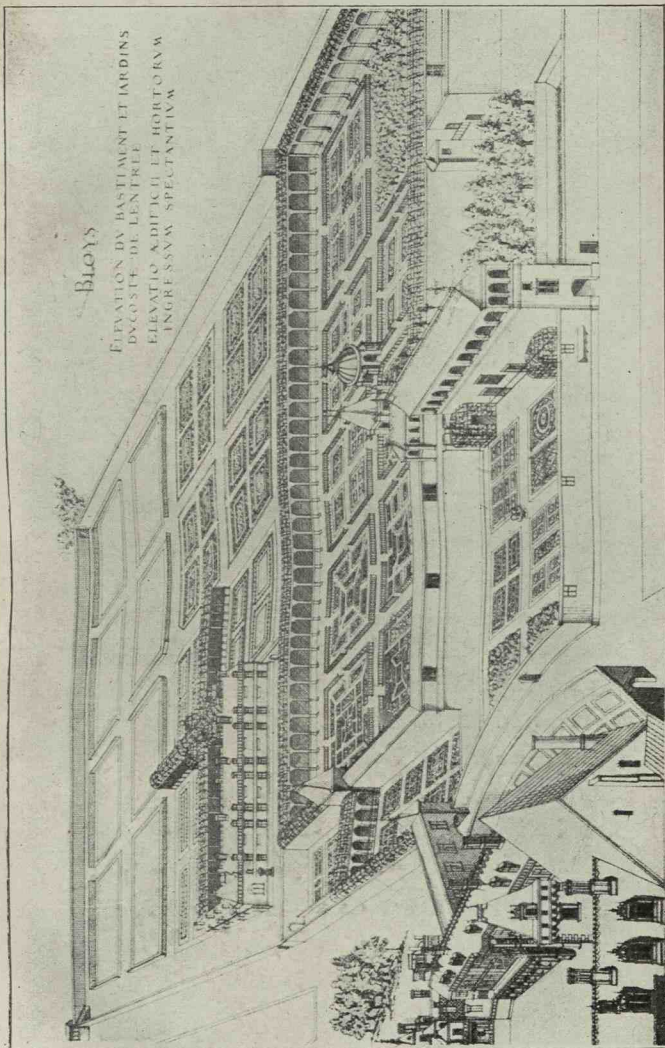
chasse qui l'ornaient, avait été bâti au-dessus du fossé pour faire communiquer le château avec les jardins.

On voit, sans qu'il soit besoin de pousser plus loin cette description, combien était encore mesquine la conception d'un pareil jardin. Je ne parle point de la monotonie des parterres et de la trop grande symétrie du plan. Ce qui frappe surtout c'est la pauvreté *architecturale* du jardin. Il est isolé du château, morcelé en trois enclos, et ne se raccorde avec aucune construction ; on n'a même pas tenté de profiter de la déclivité du sol pour établir des terrasses. M. Lesueur le remarque très justement, « nous avons affaire ici à l'œuvre des primitifs. »

De ces imperfections communes à tous les jardins du xvi^e siècle il ne faut pas accuser les jardiniers d'alors. Ils réalisèrent d'agréables décors dans des espaces étroits et mal commodes ; mais à Blois, comme ailleurs, ils créèrent des jardins pour des châteaux déjà construits ou dont la place avait été choisie sans que personne ait eu d'autre souci que celui du bâtiment même. Au xvi^e siècle, on a, le plus souvent, transformé des châteaux anciens, soit en les décorant selon le goût de la Renaissance, soit en les habillant de façades nouvelles, soit en abattant un des côtés de la vieille forteresse. Quand on a construit un château neuf, on l'a tou-

Blois

ELEVATION DU BASTIMENT ET JARDINS
DYGOSTE DE LENTREE
ELEVATIO AEDIFICII ET HORTORUM
INGRESSUM SPECTANTIVM



LES JARDINS DU CHATEAU DE BLOIS

Vue cavalière par Du Cerceau.

jours bâti à la place où se dressait auparavant une demeure féodale (ce fut le cas à Blois même). L'art des jardins ne pouvait s'accommoder d'une telle servitude; il prit son essor le jour où l'architecte conçut en même temps et le château et le jardin, et choisit un site où il put subordonner le dessin du second à l'architecture du premier. Les Italiens, comme Mercoliano, en décorant, d'une façon parfois enfantine, les vergers et les bosquets qu'on leur abandonnait autour des châteaux de France, ont peu à peu inspiré aux architectes français le désir de créer à leur tour une sorte de beauté qui rivalisât avec celle des villas italiennes.

A Blois, pour rendre les jardins dignes d'une résidence royale, il eût fallu bâtir le château sur le sommet de la colline ou bien combler les fossés du château féodal et établir les parterres sur de larges terrasses. De cela personne ne se fût avisé sous Louis XII.

On s'en avisa, un siècle plus tard.

*
* *

Déjà, sous Henri IV, on avait voulu remédier à l'inconvénient de ces jardins sans perspective : on avait remplacé les galeries de charpente enguirlandées de viornes par une haute galerie de pierre d'aspect monumental, et le jardin bas

gagna sans doute quelque beauté et quelque agrément à cette construction nouvelle. Ce n'était là qu'un palliatif, François Mansart le comprit, le jour où Gaston d'Orléans le chargea de réédifier le château de Blois.

On a montré, on montre encore souvent une criante injustice lorsqu'on juge l'œuvre des architectes du xvii^e siècle et en particulier celle de François Mansart. Duban, lorsqu'il restaura le château de Blois, songea un instant à raser l'aile de Gaston, pour l'amour de l'unité de style ! On commence à revenir de ces préjugés, et j'ai lu avec grand plaisir les lignes suivantes de M. Lesueur : « L'échec de ses plans artistiques, après l'insuccès de ses tentatives politiques, dut attrister singulièrement les dernières années de Gaston. Et qui ne serait aussi saisi de regret à la pensée de ce qu'eût pu être ce palais terminé ? c'eût été certainement le chef-d'œuvre de François Mansart, et qui eût fait de son nom l'égal de celui de son neveu : ç'eût été un des plus beaux monuments du xvii^e siècle. On l'a trop oublié quand on a accusé Gaston de vandalisme : certes la perte du bâtiment de François I^{er} eût été regrettable, mais le nouveau château était digne de le remplacer. »

Mansart avait été chargé de construire un palais neuf avec toutes ses dépendances. Quatre corps de bâtiment devaient entourer une cour

centrale. On ne touchait point aux jardins de la Renaissance ; mais une grande terrasse à la française se développait devant la façade occidentale. Les fossés étaient recouverts d'une voûte au-dessus de laquelle s'étendait cette terrasse ornée de bassins, de vases, de statues et de balustrades.

Faute de ressources, Gaston d'Orléans ne put réaliser ses grands projets. Le plan de Mansart pour les jardins des terrasses de Blois n'avait pas l'ampleur des grandes conceptions qui devaient quelques années plus tard, illustrer Le Nôtre, mais il était logique et harmonieux.

Après la mort de Gaston d'Orléans, les jardins du château ayant été abandonnés, ce fut bientôt la ruine de tout le décor de la Renaissance. Vingt-cinq ans plus tard, un historien de Blois disait avec tristesse : « *Il y avait autres fois de beaux compartiments dans le jardin haut...* » Et, en 1681, Félibien écrivait : « *Il y avait tout autour des berceaux et des cabinets de charpente...* ». Les galeries s'écroulaient ; les statues étaient brisées ; les jardiniers, maîtres absolus d'un domaine où jamais le roi ne venait plus, bâtissaient à leur gré des étables et des écuries, affermaient les jardins. Le jardin botanique de Gaston d'Orléans n'était plus qu'une cour de ferme ; la galerie construite par Henri IV était dans un si pitoyable état qu'au milieu [du xviii^e siècle, un

contrôleur en proposa la démolition. Le marquis de Marigny, directeur général des bâtiments du roi, contresigna l'arrêt; mais, au dernier moment, arrêté par un scrupule, il différa la vente déjà annoncée des matériaux de la démolition pour « ne point avoir à se reprocher pendant son ministère d'avoir supprimé des corps de bâtiments pour des raisons aussi frivoles et aussi peu dispendieuses qu'un entretien de couverture ». Il fit donc boucher des baies et étayer des murailles. Un an après, la foudre renversa quinze travées de la galerie, et, cette fois, il fallut démolir les murs et vendre les matériaux. La pierre tendre fut transportée à Chambord dont on avait décidé de rebâtir les écuries. D'autres matériaux furent utilisés au château de Ménars où M. de Marigny poursuivait alors de grands travaux.

Enfin, en 1788, Louis XVI décida la démolition du château et la vente des jardins. Il faut citer cet édit, car sa lecture nous rendra désormais moins sévères pour le vandalisme de la Révolution.

Considérant que les châteaux de la Muette, Madrid, Vincennes et Blois ne « présentent que des objets qui ont été, ou ne pourraient être désormais que des lieux de plaisance, onéreux par un entretien que nul produit possible ne compense, puisqu'ils ne tiennent à aucun domaine »; que les trois derniers « dégradés dans

beaucoup de leurs parties ne seraient habitables qu'en y sacrifiant les plus fortes dépenses », le roi ordonne « la vente et l'aliénation à perpétuité et à titre de propriété incommutable de ces châteaux et maisons royales, cours, avant-cours et jardins... dans leur existence actuelle ou par morcellement... ou s'il ne se trouve point d'acquéreur à prix convenable... *l'adjudication par enchères de leur démolition à faire et parfaire avec déblai et décombement total.* »

Comme il ne se serait trouvé pour le château de Blois aucun acquéreur, c'eût été la démolition, la sauvage démolition. Heureusement l'édit ne fut point appliqué en ce qui concernait Blois. La même année, un régiment d'infanterie, le Royal-Comtois, fut désigné pour tenir garnison dans la ville : il lui fallait une caserne ; le château fut sauvé. En même temps, on ajourna le morcellement des jardins.

En 1793, la Convention ordonna la vente des châteaux royaux. La ville de Blois désirait acquérir les jardins ; elle adressa donc aux « citoyens représentants » une pétition, modèle de rhétorique révolutionnaire :

« Il existe, au milieu de nous, deux jardins qui ont appartenu à celui qui fut notre tyran... Là, citoyens représentants, dans un bois sacré nous irons méditer vos lois, là le peuple célébrera des fêtes civiques, là se développeront les

principes de vertu dont le germe est dans tous les cœurs, etc... »

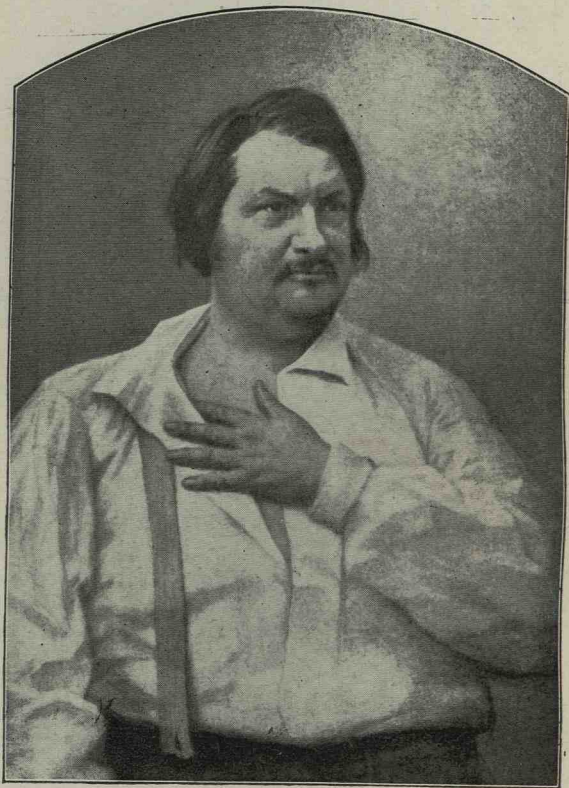
La pétition fut renvoyée de comité en comité ; les choses traînèrent en longueur. Un instant, il fut question d'utiliser les terrains pour y établir un jardin botanique. Enfin, dans le courant de l'an VI, les jardins du château qui, d'ailleurs, étaient depuis longtemps en friche, furent morcelés et vendus à divers acquéreurs comme biens nationaux. Nous avons vu ce qu'il en reste : un pavillon, les décombres d'une fontaine, et, perdus dans des propriétés privées, quelques débris de murailles. L'ancienne orangerie abrite, depuis la Révolution, la manutention militaire.

Tels que nous les montre une estampe de Du Cerceau, et tels que nous les a décrits M. Lesueur, ces jardins, maintenant disparus, n'étaient pas une de ces œuvres d'art dont la perte nous doit laisser inconsolables. Mais c'étaient les jardins de la reine Anne, et ce souvenir a son prix. Puis rien ne vaut l'art des jardins, pas même l'architecture, pour traduire le goût et les mœurs d'une époque.

13 décembre 1907.

II

VALLÉE DE L'INDRE



BALZAC

D'après une photographie de Nadar.

I

PÈLERINAGES BALZACIENS

« Là se découvre une vallée qui commence à Montbazon, finit à la Loire, et semble bondir sous les châteaux posés sur ces doubles collines; une magnifique coupe d'émeraude au fond de laquelle l'Indre se roule par des mouvements de serpent. »

Telle est la première vision du vicomte Félix de Vandenesse, quand, parvenu sur le coteau qui domine le village d'Artannes, il se trouve en face du site merveilleux où s'élève la demeure de M^{me} de Mortsauf, « le lys de la vallée ».

Ces lieux appartiennent à Balzac. Non seulement le romancier les a choisis pour y placer la scène d'une de ses fictions les plus célèbres, mais il y a vécu, il y a écrit ou médité plusieurs de ses livres. Entre Montbazon et Azay-le-Rideau, sur ces rives de l'Indre qui forment le plus séduisant, le plus azuré, le plus doux, le plus tourangeau des paysages de Touraine, sous les saulaies de la prairie, sous les chênes des parcs, on retrouve, vivants d'une vie

pareille, et Balzac et les êtres nés de son génie. Voici, en effet, le château de la Chevrière, qui fut Clochegourde, castel des Mortsauf, le château de Vilesne, qui fut Frapesle, demeure de M. Durand du Chessel; voici enfin le château de Saché où Balzac a souvent résidé. Souvenirs de l'homme et souvenirs de l'œuvre sont ici confondus. J'ai passé une belle journée à les évoquer les uns et les autres.

*
* *

Lorsque pourchassé par ses créanciers ou terrassé par la fatigue, Balzac voulait fuir Paris, il se rendait soit chez M^{me} Zulma Carraud, à Issoudun, soit chez M. de Margonne, au château de Saché. On retrouve dans sa correspondance la preuve qu'il séjourna quelques semaines chez M. de Margonne en 1829, en 1831, en 1832, en 1834, en 1836, en 1837.

Ce M. de Margonne était le gendre de M. de Savary, à qui Balzac a dédié *la Peau de Chagrin*. M. de Savary habitait Vouvray, et Balzac dans sa jeunesse se rendait souvent chez lui. Ce fut ainsi, sans doute, que se nouèrent des relations entre M. de Margonne et la famille de Balzac. Sur ces relations une lettre, encore inédite, adressée à M^{me} Hanska donne les renseignements les plus précis. Cette lettre sera-t-elle

jamais publiée? Je l'ignore et, par suite, n'ose insister. Peut-être trouverait-on là le secret de l'antipathie que M^{me} de Balzac témoigna toujours à son fils Honoré, réservant toute sa tendresse maternelle à son second fils Henri... D'autre part, il ne semble pas que Honoré de Balzac ait jamais éprouvé une très vive amitié pour M. de Margonne. En reconnaissance de l'hospitalité qu'il recevait de lui, il lui dédia *Une ténébreuse Affaire*; mais, ailleurs, il parle de son avarice, et reproche à M^{me} de Margonne, qui était bossue et disgraciée, son étroitesse d'esprit, son peu d'amabilité. M. de Margonne survécut à Balzac, et, dernière ironie de la destinée, son testament contenait en faveur du romancier un legs considérable qui peut-être aurait permis à celui-ci de désintéresser enfin ses créanciers et de rétablir ses affaires.

Voilà tous les renseignements que j'ai pu glaner sur M. de Margonne, « le sire de Saché », comme l'appelle Balzac.

Quant au château même, il n'a point changé depuis le jour où Félix de Vandenesse l'aperçut pour la première fois;

« Puis je vis, dans un fond, les masses romantiques du château de Saché, mélancolique séjour plein d'harmonies, trop graves pour les gens superficiels, chères aux poètes dont l'âme est endolorie. Aussi plus tard en aimai-je le silence,

les grands arbres chenus et ce je ne sais quoi mystérieux, épandu dans son vallon solitaire. »

On n'a point touché à la petite chambre, — c'était la chambre même de Balzac, — où Félix vint pleurer M^{me} de Mortsauf :

« Ils me conduisirent mourant jusqu'au château de Saché... Je demeurai quelques jours dans une chambre dont les fenêtres donnent sur le vallon tranquille et solitaire dont je vous ai parlé. C'est un vaste pli de terrain bordé par des chênes deux fois centenaires, et où, par les plus grandes pluies, coule un torrent. »

J'ai visité le château tout enguirlandé de lierres, et où de vieux mobiliers Empire, recouverts d'utrecht bouton-d'or, et des papiers de tenture simulant des draperies à l'antique, font un décor suranné. J'ai parcouru le parc aux grands chênes trapus et tordus sous lesquels Balzac a tant rêvé ; j'ai goûté le mystère du « vallon solitaire » ; j'ai suivi le ravin rocheux du petit torrent, presque sauvage au milieu de cette nature de sourire et de paix. Je suis demeuré quelques instants dans cette chambre dont, depuis le temps de Balzac, on a pieusement respecté les tentures et les meubles : dans l'alcôve, un petit lit, couvert de cretonne à ramages, sous un crucifix d'ivoire ; près de la fenêtre, un vaste bureau où se dispersaient les feuillets noircis, et où fumait le bol de café. Un

petit fauteuil, bas et large, est demeuré devant la table.

Alors, si l'on se rappelle le fameux portrait de Boulanger, l'homme ressuscité. Nous le voyons rivé à sa table de travail, poursuivant, jour et nuit, son labeur fou, sous le double aiguillon du génie et de la nécessité. Il est arrivé depuis quatre jours à Saché pour obéir à son médecin ou échapper à la menace des huissiers : Il est brisé, exténué ; mais il a humé l'air natal de sa Touraine. Il ne déteste que les Tourangeaux. Les arbres, le ciel l'ont vite guéri et consolé. Ses dettes récapitulées, il mesure l'effroyable tâche que lui imposent ses engagements avec les librairies, et reprend son œuvre.

J'ouvre la correspondance de Balzac. En 1832, une longue série de lettres nous font entrer, comme de plain-pied, dans l'existence qu'il mène à Saché.

Ses papiers rangés, il va se mettre à travailler « comme un cheval » ; et, tout de suite, il charge sa mère, demeurée à Paris, de démarches, de courses, de recherches et de paiements. « Je suis un galérien de plume et d'encre, écrit-il à M^{me} Carraud, un vrai marchand d'idées. » Il termine le quatrième volume des *Contes drolatiques*, surveille la réimpression des *Chouans*, prépare la *Bataille* (roman qui n'a jamais paru) et achève la *Conversation entre onze heures et*

minuit. A sa mère, qui lui fait part des impatiences des éditeurs, il répond qu'il ne se repose jamais : « A dix pages par jour, cela fait trois mois et, à vingt, quarante-cinq jours, et il est physiquement impossible d'en écrire plus de vingt, et je ne demande que quarante jours ; et pendant ces quarante jours, j'aurai les épreuves de Gosselin. » En même temps, il songe à se marier avec une certaine M^{me} D... ; mais M^{me} D... ne viendra en Touraine qu'en automne et le projet est à vau-l'eau. En voici un autre : « dans le but de se retirer tout d'un coup d'affaire », il va écrire deux ou trois pièces de théâtre ! « C'est le plus grand malheur qui puisse m'arriver ; mais la nécessité est la plus forte et il m'est impossible de m'en tirer autrement. Je verrai si je ne pourrais pas me servir de quelqu'un *pour ne pas compromettre mon nom*. » Et toujours renaît l'invincible optimisme du grand travailleur : « Sauf cette gêne de six mois environ, je ne me suis jamais trouvé dans une plus belle position. Tôt ou tard, la littérature, la politique (il songeait à se présenter aux élections en Touraine), un mariage ou une grande affaire me feront une fortune. » En attendant, les affaires de sentiment compliquent encore celles d'argent. Il est attendu à Aix, dit-il à M^{me} Carraud, par « une de ces femmes aristocratiques que vous avez en horreur, sans doute ; une de ces beautés

angéliques auxquelles on prête une belle âme, la vraie duchesse bien dédaigneuse, bien aimante, fine, spirituelle, coquette, rien de ce que j'ai encore vu ! un de ces phénomènes qui s'éclipsent et qui dit m'aimer, et qui veut me garder au fond d'un palais à Venise (car je vous dis tout à vous !) et qui veut que je n'écrive plus que pour elle... la femme des rêves ! jalouse de tout ! »

Or pour aller retrouver cette M^{me} de C... point d'argent : nouvelles combinaisons, nouvelles adjurations à sa mère ¹.

Voilà le *repos* de Balzac. Et pourtant, malgré les tracas qui le poursuivent dans sa retraite, il aime les arbres et le silence de Saché. En juin 1836, il écrit à M^{me} Hanska : Je suis en ce moment dans cette petite chambre de Saché où j'ai tant travaillé ! Je revois les beaux arbres que j'ai tant vus en cherchant mes idées. « Je ne suis pas plus avancé en 1836 qu'en 1829 ; je dois et je travaille toujours... La Touraine est pourtant bien belle en ce moment. Il fait une chaleur excessive qui fait fleurir les vignes. Ah ! mon Dieu ! quand aurai-je une petite terre, un petit château, un petit parc, une belle bibliothèque, et pourrais-je habiter cela sans ennuis en y logeant l'amour de ma vie ! » A l'heure même où il écrit ses lignes, il termine, dans une terrible

1. Correspondance, 1832, *Passim*.

fièvre de travail, un roman qu'il intitule : *Les Illusions perdues*. Il ne perdra jamais les siennes. En août 1837, le voici revenu à Saché : il est en marché pour l'achat d'une propriété ; mais, ajoute-t-il, « il y a des difficultés graves ». De ces difficultés-là, comme toujours, il se consolera en songeant à sa gloire naissante et en contemplant la beauté des choses. « Ma chambre, que les curieux viennent déjà voir ici par curiosité, donne sur des bois deux ou trois fois centenaires, et j'embrasse la vue de l'Indre et le petit château que j'ai appelé Clochegourde. Le silence est merveilleux. Je quitte toujours à regret ce vallon solitaire. »

Si nous relisons ces confessions de Balzac, la petite chambre de Saché n'a plus pour nous ce simple attrait de curiosité qu'elle offrait aux passants de 1837. Ce qui nous émeut, ce n'est plus seulement la pensée que, sur cette table, furent écrits *Louis Lambert, le Lys dans la vallée, la Recherche de l'Absolu*, c'est, surtout, le souvenir des souffrances atroces et des espoirs toujours déçus dont ce logis a reçu la confiance. C'est ici qu'en pleine frénésie de travail, le malheureux Balzac était interrompu par les lettres sèches, glaciales, de sa mère, sa créancière ; et c'est ici, par cette fenêtre ouverte, que la douceur du ciel et la magnificence des chênes lui suggéraient ces rêves naïfs et insensés dont il com-

posa, sans qu'aucun déboire ne le rebutât, le roman de sa propre vie.

*
* *

J'ai relu le *Lys dans la vallée*. Les « paysages » y sont d'admirables tableaux peints d'après nature, avec amour. Le romancier avait les sites mêmes sous les yeux pendant qu'il écrivait; c'était sa terre natale qu'il peignait. Il faut confronter ces pages avec la réalité. Elles sont vraies, d'une vérité intime et profonde; elles traduisent avec une perfection et surtout une sobriété, qu'on ne trouve pas dans d'autres descriptions de Balzac, le charme le plus secret des lignes et de la lumière de la Touraine.

Sur les bords de l'Indre, j'ai pu, épisode par épisode, reconstituer toute la mélancolique histoire de M^{me} de Mortsauf. J'ai traversé le village du Pont-du-Ruan : « Imaginez au delà du pont deux ou trois fermes, un colombier, des tourterelles, une trentaine de mesures séparées par des jardins, par des haies de chèvrefeuilles, de jasmins et de clématites; puis du fumier fleuri devant toutes les portes, des poules et des coqs par les chemins. » J'ai vu les arbres centenaires de Frapesle¹, et ses murailles massives lour-

1. Frapesle s'appelle en réalité Vilesne. Ce nom de Frapesle était celui d'une propriété voisine d'Issoudun où Balzac a fait de fréquents séjours, chez M^{me} Zulma Carraud.

dement drapées de verdure, et j'ai compris le compliment que Félix adresse à M. de Mortsauf, propriétaire de Clochegourde : « Frapesle est une massive argenterie, mais Clochegourde est un écrin de pierres précieuses. »

Clochegourde fait face à Frapesle, sur l'autre coteau de la vallée de l'Indre, et montre toujours, parmi les acacias et les chênes, ses toits « gracieusement contournés aux angles, décorés de mansardes à croisillons sculptés et de bouquets en plomb sur les pignons. » Ce château, qui s'appelle en réalité la Chevière, est habité maintenant par un romancier, M. Jules Mary, qui, plus heureux que Balzac, put avoir sa terre, son parc et sa maison en Touraine. J'ai aperçu les terrasses, les noyers et les landes de Clochegourde. Enfin, sur la route de Frapesle à Saché, je suis passé devant le cimetière du village ; il était autrefois au milieu du bourg, près de l'église et j'ai été sur le point de maudire ceux qui avaient troublé le dernier sommeil de M^{me} de Mortsauf.

*
* *

Quelques heures plus tard, assis dans le parc d'Azay-le-Rideau, j'ouvre de nouveau le roman de Balzac. Maintenant ma pieuse badauderie a pris fin : je n'ai plus le souci de retrouver dans la réalité le décor du *Lys dans la vallée*. Me

voici partagé entre ces impressions contradictoires que nous laisse toute lecture de Balzac, pourvu que nous ayons un peu de goût et de bonne foi. L'incertitude est encore plus forte et plus troublante au retour de ce pèlerinage.

Le Lys dans la vallée, — mettons à part les merveilleux paysages et le magnifique portrait de M. de Mortsauf, — est du triple galimatias. A chaque page, on n'est sauvé de l'ennui, de l'ennui meurtrier, que par la bouffonnerie extraordinaire des divagations. Balzac écrivait mal ; il n'a jamais plus mal écrit.

Il ne faut pas dire qu'il s'était forgé une langue particulière, par droit de génie, et parler à ce propos des splendides incorrections de Saint-Simon.

« Les fortifications d'acier poli élevées autour d'une femme anglaise, encagée dans son ménage par des fils d'or, mais où sa mangeoire et son abreuvoir, où son bâton et sa pâture sont des merveilles, lui prêtent d'irrésistibles attraits. » Cela, c'est de la déraison pure.

« Elle possède au plus haut degré cette science de l'existence qui bonifie les moindres parcelles de la matérialité, qui fait que votre pantoufle est la plus exquise pantoufle du monde, qui donne à votre linge une senteur indicible, qui double de cèdre et parfume les commodes ; qui verse à l'heure dite un thé suave, savamment déplié,

qui bannit la poussière, cloue des tapis depuis la première marche jusque dans les derniers replis de la maison, brosse les murs des caves, polit le marteau de la porte, assouplit les ressorts du carrosse; qui fait de la matière une pulpe nourrissante et cotonneuse, brillante et propre, au sein de laquelle l'âme expire sous la jouissance, qui produit l'affreuse monotonie du bien-être, donne une vie sans opposition, dénuée de spontanéité et qui, pour tout dire, vous machine. » Cela, c'est le plus effroyable des pathos.

Je ne choisis pas tout exprès quelques passages particulièrement ridicules. A chaque page, c'est le même amas de métaphores d'une banalité sordide et d'une douloureuse incohérence. En lisant *le Lys dans la vallée*, on se prend à penser que, venant s'installer à Clochegourde, en plein pays balzacien, M. Jules Mary a bien pu se croire l'héritier direct de Balzac...

Je n'ignore pas la défense du style de Balzac par Taine, défense que Brunetière a renouvelée avec tant d'éclat : Balzac s'adresse à un public immense et populaire; vous n'avez pas le droit d'appliquer à son style une esthétique de salon; cette langue a de la grandeur, de la richesse et de la nouveauté; ce style est un chaos gigantesque; vous êtes choqué d'abord, « puis l'habitude vient, bientôt la sympathie et le plaisir...; au lieu d'un jardin commode et bien planté, c'est

le fouillis obscur et énorme d'une grande forêt ». Ce morceau de Taine est un des plus brillants de son admirable essai sur Balzac. Il ne m'a jamais convaincu et ne me convaincra jamais. Un demi-siècle s'est écoulé : l'habitude n'est pas venue, ni la sympathie, ni le plaisir. Que l'originalité d'un écrivain qui crée pour son usage une langue nouvelle, blesse, déconcerte, épouvante ses contemporains, c'est une aventure ordinaire et banale ; le goût traditionnel s'alarme de l'imprévu des mots, et les grammairiens — il y a un grammairien grincheux au fond de « tout homme d'esprit », — sont révoltés des irrégularités de syntaxe ; puis le temps passe, et, peu à peu, accoutumé à ces vocables et à ces tours inédits, chacun en vient à considérer comme simples et naturelles les hardiesses d'antan. Mais nous ne sommes pas les contemporains de Balzac, et son style nous choque toujours, et toujours davantage. Observez, du reste, que ce ne sont point les « témérités » qui nous froissent, mais l'embrouillamini des images et l'incomparable impropriété des termes. Cette répugnance n'est point, comme le voulait Taine, étroitesse de goût, esthétique de salon, excès de l'esprit d'analyse. Les années ont maintenant accompli leur tâche décisive : la « forme » de Balzac est pitoyable.

Et, pourtant, Balzac est vivant, plus vivant que jamais, voilà le miracle.

Tous, nous ne cessons de lire Balzac, quelle que soit la tournure de notre esprit, — épris de synthèse ou férus d'analyse. Ses héros eurent longtemps en eux une vertu créatrice et formèrent une société à leur image. Maintenant, que l'état politique et les mœurs nous rendent leur imitation impossible, ils continuent de vivre dans nos imaginations. A chaque page du roman, nous maugréons contre les broussailles du style, contre les bouffissures de la pensée ; mais, le volume fermé, nous avons devant les yeux des figures inoubliables : tout à l'heure, sous les noyers de Clochegourde, j'ai vu M^{me} de Mortsauf. Puis, reconnaissants au thaumaturge qui nous procura ces visions, nous sentons, chaque jour, un désir plus ardent de pénétrer l'intimité de sa vie, de connaître les peines et les douleurs au prix desquelles il accomplit ces prodiges. Je viens de relire *le Lys dans la vallée* ; et cependant je n'éprouve aucun remords d'avoir, comme un bon pèlerin, dévotement contemplé le bureau sur lequel fut composée cette extraordinaire merveille de charabia et d'amphigouri.

Alors que devient la théorie, chère à tant de critiques, et vérifiée par tant d'expériences, selon laquelle, seule, la beauté du style assure la durée des œuvres de l'esprit ? Balzac, qui savait à fond la langue française, l'a, presque toujours, détestablement écrite, à cause de la hâte

qu'il mettait à exécuter ses ouvrages ; et, pourtant, parmi tous les écrivains français du XIX^e siècle, il est un de ceux dont la gloire paraît la plus étendue et la plus solide. Est-il donc, dans l'histoire de la littérature, un phénomène, un monstre, qui échappe aux règles ordinaires de la critique ? Ou bien, à la faveur des mœurs démocratiques, le critérium du chef-d'œuvre a-t-il changé ? Ou bien, tout simplement, un laps de cinquante années n'est-il pas encore un temps d'épreuve suffisant ?

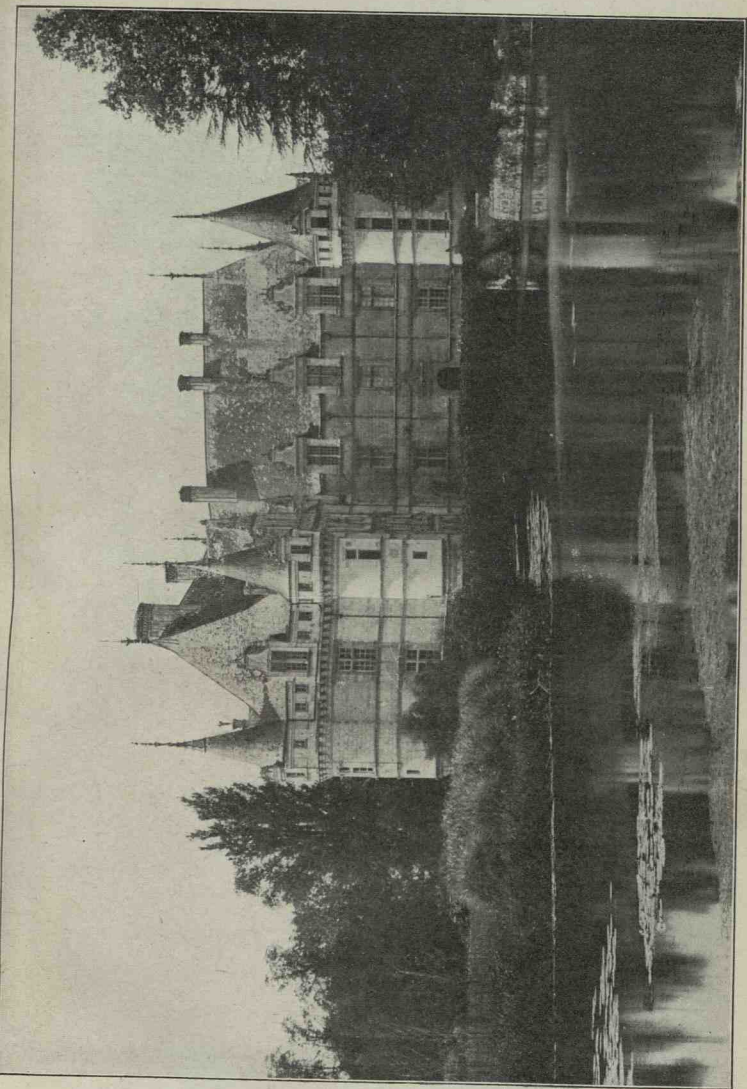
J'en étais là de ma méditation, lorsque, relevant la tête, je vis devant moi le château d'Azay, « diamant taillé à facettes, serti par l'Indre, monté sur pilotis masqués de fleurs ». (Ainsi le décrit Balzac.) Le spectacle des exquises tourelles en encorbellement qui flanquent le joli logis de la Renaissance tourna mon esprit vers d'autres pensées... Chacun résoudra donc le problème à son gré, si sa fantaisie le conduit un jour à Saché, sous les chênes qu'aimait Balzac.

14 septembre 1900.

II

AZAY-LE-RIDEAU

D'autres châteaux du xvi^e siècle sont plus grandioses qu'Azay-le-Rideau, d'autres présentent un décor plus riche et plus splendide ; aucun ne le surpasse en élégance, aucun n'est aussi achevé, aussi parfait. Le plan de Chenonceaux est d'un dessin moins pur, moins délicat. Le Lude conserve quelque lourdeur féodale. Ussé, d'un aspect si imposant, offre des disparates. Blois est un assemblage de trois châteaux. Chambord se dresse dans un site mélancolique et ingrat qui convient mal à sa magnificence. Ancy-le-Franc, à cause de l'excessive symétrie de son plan, n'est pas exempt de froideur. On pourrait ainsi passer en revue les châteaux de la Renaissance dispersés dans toutes les provinces de France : Chaumont, Oiron, Valençay, Écouen, Uzès, La Rochefoucauld, Kerjean, etc. : aucun de ces chefs-d'œuvre glorieux ne laissera dans notre mémoire le souvenir d'une admiration sans mélange. Ici, point d'accord entre l'édifice et ses alentours ; là, les constructeurs du



CHATEAU D'AZAY-LE-RIDEAU

xvi^e siècle ont transformé et décoré une forteresse du moyen âge, et le pittoresque produit par cet amalgame des deux architectures ne dissimule point le défaut d'unité ; ailleurs, les siècles suivants ont dénaturé certaines parties de l'édifice de la Renaissance, au gré des modes nouvelles. Le style d'Azay-le-Rideau est d'une pureté incomparable : la construction a été terminée dans l'espace de huit années ; on n'a, depuis lors, altéré ni la forme ni les ornements du château. Enfin nulle part ne fut réalisée plus complète harmonie entre un monument et un paysage. Les lignes, les dimensions, la grâce fine et mesurée de ce merveilleux logis s'accordent divinement avec les prairies, les horizons et la lumière de la jolie vallée. Azay semble la fleur même de la Touraine, terre de sagesse, de nonchaloir et d'élégance.

*
* *

En France, depuis le xv^e siècle, les nobles se sont rarement bâti des demeures nouvelles. Le plus souvent, ils se sont contentés de restaurer et de rhabiller selon le goût du temps leurs châteaux héréditaires, quand ils ne les laissaient point s'en aller à la ruine. C'étaient les financiers, les parvenus, qui offraient aux architectes l'occasion de produire des œuvres complètes et originales.

Au xvi^e siècle, Chenonceaux fut construit par Thomas Bohier, receveur général des finances en Normandie, et Azay par Gilles Berthelot, un autre financier.

Ce Gilles Berthelot était un personnage important. D'abord simple conseiller, puis notaire et secrétaire du roi, il fut nommé maître des comptes en 1511. Quand son parent, Thomas Bohier, fut envoyé en Italie pour y administrer les revenus du duché de Milan et y pourvoir à la subsistance des troupes, il recueillit la charge de trésorier général des finances. Il fit de son mieux pour remplir les coffres de l'État, entretenir le luxe de la cour, et subvenir aux fantaisies de François I^{er}. Il fut donc obligé d'accabler la France d'impôts et d'exactions. Il partagea la terrible impopularité de Samblançay, et d'ailleurs, ne négligea point le soin de sa propre fortune. Ses contemporains le maudirent. Nous, dans notre égoïsme, nous lui pardonnons tout : il a bâti Azay-le-Rideau.

Nous connaissons du moins le nom et la vie de ce Gilles Berthelot. Nous sommes beaucoup moins bien renseignés sur le véritable auteur du chef-d'œuvre, l'architecte. Il s'appelait, dit-on, Étienne Rousseau et était natif de Touraine. Nous n'en savons point davantage, et encore ne sommes-nous pas bien sûrs de ce que nous savons.

Les grands architectes de la Renaissance n'ont pas eu de chance avec la postérité. Pendant des siècles, personne ne s'est soucié de leur gloire. On attribuait leur œuvre, en bloc, à quelques Italiens. Depuis un demi-siècle, on les a vengés de cette injure ; quelques historiens ont découvert leurs noms dans les livres de comptes où ils étaient enfouis ; mais la critique si ardente à fixer l'attribution du moindre panneau du moindre peintre, dédaigne encore ces pauvres maçons obscurs, à qui la France doit pourtant quelques-uns de ses monuments les plus glorieux.

Azay est peut-être le chef-d'œuvre de la Renaissance française, de cette première Renaissance où l'architecture n'a encore subi aucune influence italienne : je parle ici de l'architecture même, c'est-à-dire du plan, des lignes, des éléments essentiels de la construction.

On a beaucoup discuté, l'on discute encore sur le véritable caractère de la statuaire française durant les premières années du xvi^e siècle, et sur le rôle que jouèrent chez nous les artisans amenés d'Italie par Charles VIII. Et cette discussion pourrait bien être éternelle, car s'il est manifeste que, dès la fin du xv^e siècle, la sculpture s'italianise, surtout la sculpture décorative, chacun peut, au gré de sa thèse, atténuer ou exagérer cette part d'italianisme dans les œuvres

françaises ; ce sont là des dosages subtils et hasardeux. En ce qui touche l'art de bâtir, la question est plus simple : jusqu'à 1530 environ, la France ne doit rien à l'Italie ; les plans d'aucun monument n'ont été dessinés par un architecte italien. Plus tard, même quand François I^{er} aura appelé à Fontainebleau les grands décorateurs florentins, le Rosso en 1530, le Primatice en 1531, les constructions seront encore conçues et conduites par des Français, presque partout, mais alors ces Français obéiront aux modes italiennes.

Quand Azay fut construit (1516-1524), les architectes restaient fidèles à la tradition nationale, — passionnément fidèles. Même, à considérer certains édifices de ce temps-là, on dirait que leurs auteurs, redoutant l'invasion de l'art étranger, se sont acharnés à défendre leur originalité, et peut-être ce souci les a-t-il, parfois, poussés à de singulières fantaisies, comme dans le plan du château de Chambord. A Azay, si rien ne révèle l'influence d'un goût exotique, rien non plus ne trahit l'effort ou la recherche. Tout est simple, de prime-saut, naturellement conforme au génie français.

Contemplez cette charmante demeure. Rappelez-vous les villas de la campagne de Rome ou de Florence, avec leurs ordres, leurs portiques, leurs balustrades, leurs terrasses et

leurs fontaines, et dites si entre le château français et les châteaux italiens vous découvrez la moindre analogie de forme ou d'aspect. Entre celui-là et ceux-ci la dissemblance est aussi grande qu'entre une église ogivale et une basilique romaine.

Ce logis de plaisance n'est autre chose que le château féodal approprié à des mœurs nouvelles. Le vieux réduit de guerre est devenu la maison luxueuse et souriante d'un financier. Ce qu'ailleurs d'autres architectes ont accompli en rénovant un bâtiment ancien, l'architecte d'Azay l'a exécuté en traçant un plan nouveau. Son édifice tout entier rappelle l'architecture militaire du moyen âge.

Azay se compose d'un corps de logis flanqué d'une seule aile *en retour d'équerre*. Il se présente ainsi à découvert, et cette disposition imprévue lui donne un air de bon accueil. Mais, si l'on fait attention aux tours qui terminent les façades, on reconnaît que l'on a devant soi la moitié d'un château fort. On peut, par la pensée, relever les deux autres côtés du quadrilatère, enfermer la cour entre quatre bâtiments semblables, et restituer ainsi le plan d'une forteresse du XIII^e siècle.

Voyez aussi les vestiges des fossés. Les eaux prêtent une beauté merveilleuse aux édifices qu'elles reflètent. Avec ses murailles blanches,

Azay semble, ainsi qu'un grand cygne, dormir sur une lagune limpide. Par un caprice charmant on a varié le dessin des rives. Au levant, un petit jardin sépare le château du canal immobile ; au sud, c'est un étroit parterre ; au nord, le canal s'éloigne un peu pour contourner la cour d'honneur ; la façade qui regarde le couchant baigne dans une large pièce d'eau. Voilà ce que sont devenus pour la parure de la maison moderne les fossés qui, autour de la maison de jadis, tenaient l'assaillant à distance.

Considérez les architectures. La tour de l'aile et les quatre tourelles en encorbellement qui s'accrochent aux quatre angles de la construction sont des miracles de svelte élégance. Ce sont elles qui donnent à l'ensemble la vie, le mouvement. Les fortifications d'autrefois sont devenues un incomparable décor.

La plus imprévue, la plus heureuse, la plus charmante de ces métamorphoses, celle où éclate le génie de l'artiste, c'est l'audacieuse transformation de la courtine. Les mâchicoulis forment corniches ; de petites fenêtres remplacent les créneaux ; le chemin de ronde est interrompu par des lucarnes sculptées ; l'antique appareil de défense supporte maintenant des clochetons effilés, de hautes toitures dont des lucarnes monumentales, ouvertes à mi-hauteur, brisent la

monotonie, et que dominent gaîment les pointes des épis de terre vernissée.

Où découvrir dans tout cela une réminiscence de l'art italien? Vit-on jamais en Italie un seul édifice dont le plan rappelle celui d'Azay, ou qui offre des combles disposés de la sorte?

La Renaissance française n'a fait que reproduire le type de la demeure seigneuriale telle que l'avaient créé sur notre sol des siècles de guerre et de féodalité. On pourrait faire sans doute la même remarque devant tous les autres châteaux élevés dans le même temps en France. Mais celui-là est le plus expressif. Nul n'a mieux gardé la structure ancienne; nul cependant n'est mieux adapté aux besoins nouveaux d'un âge de luxe, plus conforme à l'idéal de beauté cher aux hommes de la Renaissance.

Et quelle sobriété dans l'ornementation! Chaque fenêtre s'ouvre entre deux pilastres très simples. La sculpture n'apparaît qu'aux lucarnes des combles et sur un étroit espace de la façade principale: là, au-dessus de la double porte du vestibule, autour des fenêtres qui éclairent la cage de l'escalier on a, du sol au faite, dressé des colonnes, creusé des niches, multiplié les pilastres et sculpté des bas-reliefs. Que l'art italien ne soit pas étranger au dessin de ce décor, c'est certain: mais il n'influa que sur les seuls

ornements. Cet admirable morceau se rattache fortement à la construction ; rien ne ressemble moins à un placage ; l'élan vertical des lignes est un ressouvenir frappant de l'architecture de l'époque ogivale.

A l'intérieur, qui a subi, hélas ! de fâcheuses transformations, et qui est aujourd'hui garni d'un mobilier sans style, on est surpris de l'ingéniosité avec laquelle, dès ces premières années du xvi^e siècle, les architectes avaient su rendre la maison féodale habitable et plaisante. La lumière y pénètre par des fenêtres larges et nombreuses. Des pièces de dimensions modérées ont remplacé les salles immenses du logis féodal. Quant aux portes, ce ne sont déjà plus ces portes basses, comme on les pratiquait au moyen âge, et que l'on voyait encore dans le château d'Amboise, si basses qu'un jour Charles VIII avait donné du front contre un linteau et s'y était mortellement blessé. Enfin à l'escalier à vis, charmant et mal commode, l'architecte a substitué ici un escalier à rampe droite que supporte un mur d'échiffre.

On pourrait, de la sorte, examiner les uns après les autres tous les éléments de l'édifice. Partout on trouverait soit le développement logique des formes anciennes de la construction française, soit l'invention de quelques dispositifs nouveaux rendus nécessaires par

des mœurs et des idées nouvelles, nulle part l'imitation de l'architecture italienne.

Azay-le-Rideau a traversé les siècles sans trop souffrir des injures du temps. Le vandalisme des démolisseurs et même celui des restaurateurs l'ont à peu près épargné. Les travaux qu'y fit exécuter un de ses derniers propriétaires, M. le marquis de Biencour, ne furent ni trop maladroits, ni trop indiscrets ; ils n'ont pas altéré la physionomie des constructions anciennes.

Souhaitons que ce monument, précieux entre tous les monuments de la Renaissance, ne soit pas dépecé par des spéculateurs, comme il advint de tant d'autres durant le xix^e siècle.

C'est un château de plaisance ; rien n'empêcherait qu'il ne conservât aujourd'hui sa destination primitive ; il n'est point trop vaste ; son entretien serait relativement peu coûteux ; un homme de goût pourvu de quelque fortune pourrait en faire sa résidence ; mais nos contemporains pensent un peu comme leurs ancêtres, les Bohier et les Berthelot du xvi^e siècle, ils préfèrent des châteaux tout neufs. Malheureusement nos architectes sont moins inventifs que ceux de la Renaissance : ce sont le plus souvent des pastiches qu'ils fournissent à leurs clients, et les pastiches ne valent pas les originaux.

Si l'on veut sauver Azay, il faudra que l'État

ou quelque société d'archéologues s'en rende propriétaire pour y établir un musée, un hôpital ou un sanatorium. Cette affectation nouvelle enlèvera à l'édifice une part de sa beauté. Mais il n'est plus d'autre moyen de protéger les belles résidences de la vieille France que de les utiliser pour un service public.

En ce qui concerne Azay il est urgent d'y songer. Nous sommes exposés à voir quelque jour le château passer entre les mains d'un brocanteur. On détachera des murailles toutes les pierres qui portent trace de décor ; on les chargera sur un navire et, aux États-Unis, on trouvera bien une vallée propice pour y édifier un Azay authentique. On nous laissera les quatre murs de l'édifice mutilé. Il ne faudrait pas croire que ce péril fût imaginaire. On a déjà vu des châteaux ainsi déchiquetés. Rien ne protège les vieilles pierres contre les vandales. Azay n'est point classé parmi les monuments historiques. C'est d'ailleurs un scandale que notre loi soit impuissante à assurer, même contre le gré des propriétaires, la sauvegarde des chefs-d'œuvre.

15 janvier 1905.

Depuis quatre ans, le château d'Azay-le-Rideau est devenu la propriété de l'État. On y a établi

une sorte de musée, et l'on s'est mis à restaurer l'édifice.

Il serait malséant de ne pas reconnaître la générosité des personnes qui se sont empressées d'orner de quelques œuvres d'art les appartements du château. Cependant, sans passer pour des ingrats, nous pouvons constater que ces œuvres d'art n'ajoutent ni grand plaisir ni grand intérêt à la visite d'Azay-le-Rideau. Jusqu'ici le contenant reste plus digne d'admiration que le contenu. Les musées nationaux, sollicités d'envoyer quelques pièces qui fussent en harmonie avec le style du monument, se sont montrés parcimonieux. D'ailleurs, il est difficile de distinguer ce qu'on a prétendu réaliser ici. A-t-on voulu créer un véritable musée, c'est-à-dire mettre sous les yeux du public des objets appartenant à l'époque de la Renaissance? Ou bien a-t-on rêvé de reconstituer le décor et le mobilier d'un château d'autrefois? Il semble qu'on n'ait même pas examiné la question. On a disposé le mieux qu'on a pu, le long des murailles, les objets très divers qu'on avait reçus des donateurs ou ramassés dans le grenier des collections publiques. Quelques salles se sont ainsi trouvées garnies tant bien que mal; on y voit des meubles, des faïences de Rhodes, des tableaux de « primitifs », des tapis persans, des sculptures, des tentures de soie, des tapisseries du

xvii^e siècle, etc... Puis on a nommé un conservateur, c'était l'essentiel.

La restauration va grand train. D'abord — excellente besogne — on a démoli des cloisons modernes, rouvert d'anciennes portes, dégagé des cheminées emprisonnées dans des maçonneries, remis au jour des solives de plafond. Des divers travaux exécutés à l'intérieur du château, il n'y aurait qu'à féliciter l'architecte, s'il n'avait eu la malencontreuse idée de peindre les murailles du premier étage en une couleur brique claire, fade et fastidieuse, de passer un badigeon gris sur une belle cheminée de pierre, de supprimer les corbeaux qui soutenaient les poutres du plancher dans une des salles, et enfin de refaire la voûte ogivale des cuisines. Cette dernière pièce avait été défigurée, un plafond y avait remplacé la voûte de pierre, et le sol avait été exhaussé de trois pieds ; il eût donc fallu remettre le sol à son ancien niveau ou, ce qui était plus simple, ne pas toucher au plafond ; la voûte refaite est beaucoup trop basse.

Au dehors, on a abattu le couronnement de toutes les lucarnes, et partout, fait des sculptures neuves. Ce travail a changé l'aspect de l'édifice. Était-il indispensable ? Dans une des salles du château gisent quelques morceaux tellement détériorés qu'ils semblent justifier la

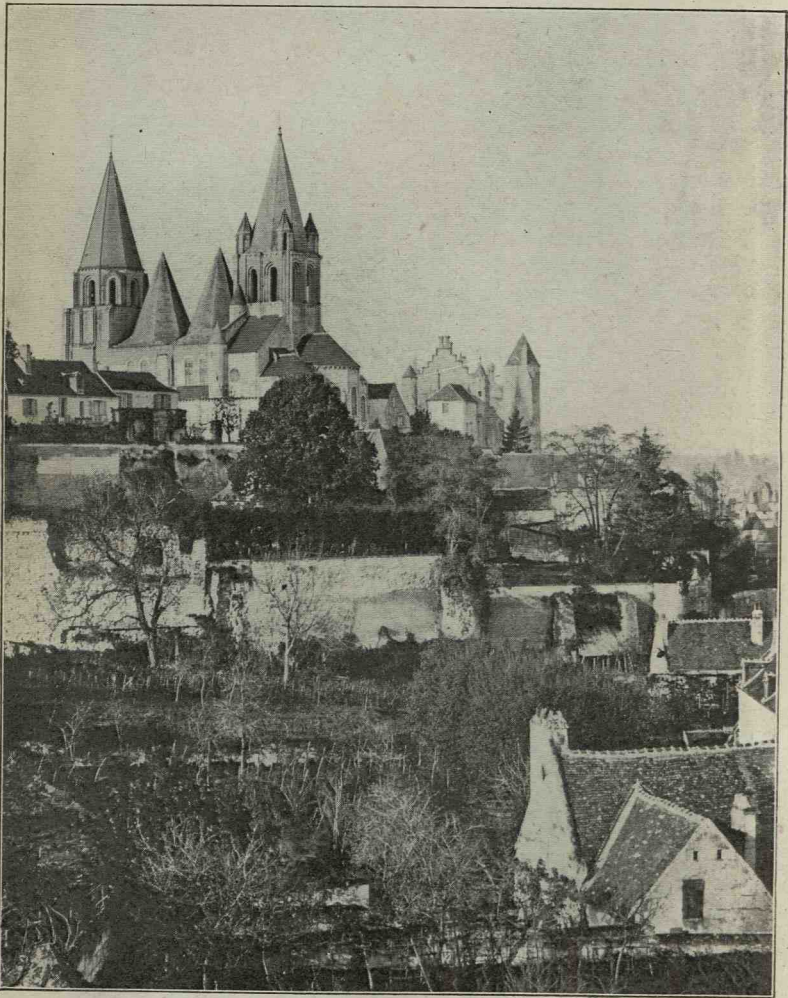
mesure prise par l'architecte, et ce n'est point pour rien qu'on les a mis là sous le regard du public. Mais il nous importait peu qu'il y eût dans l'ensemble de l'édifice quelques pierres avariées, et c'est précisément l'ensemble qui est maintenant compromis par cette restauration forcenée. Qu'on ne dise pas que le temps aura bientôt sali ces pierres neuves. Ce n'est pas leur éclatante blancheur qui nous offusque et qui en effet sera vite atténuée, c'est la lourdeur avec laquelle on les a taillées. Elles prendront la nuance des pierres voisines, mais elles n'en ont pas, elles n'en auront jamais la délicate et vivante élégance.

Maintenant qu'on en a fini avec ce vain travail d'imitation, l'on va s'occuper de réparer les toitures. Il eût mieux valu commencer par là et ne rien faire de plus.

15 octobre 1909.

III

DE TOURAINE EN BERRY



LOCHES

I

LOCHES — LE LIGET — MONTRÉSOR SAINT-AIGNAN — SELLES-SUR-CHER

Sur les murailles du vieux donjon de Loches, on pourrait faire une belle récolte de sgraffiti, à condition, toutefois, de posséder la sagacité d'un bon épigraphiste pour se mettre en garde contre les mystificateurs. De tout temps, les personnes qui écrivent sur les murs se sont divisées en deux catégories : les unes, les plus nombreuses, sont simplement atteintes du délire de la *graphomanie pariétale* ; les autres nourrissent l'espoir, — rarement déçu, — qu'elles intrigueraient, un jour ou l'autre, quelques archéologues et les induiraient en de folles conjectures.

Les parois des salles et des cachots de Loches sont couvertes d'inscriptions. On montre, dans la prison où Louis XII fit enfermer Ludovic Sforza, le portrait du *Maure* peint par lui-même, les traces d'un cadran solaire dessiné en face du soupirail, et des fragments de poésie... Curieux vestiges que nous contemplons en admirant l'indulgence de ce bon roi Louis XII qui permettait

à son ennemi, plongé dans ce terrible cul-de-basse-fosse, de posséder quelques pots de peinture pour le divertissement de sa captivité. Ailleurs, dans un couloir qui conduit aux cachots, on nous signale cette invitation, dont on nous prie de savourer l'ironie : *Entrès, Messieurs, chez le roy nostre mestre* ; et, ici, nous trouvons que, en effet, ce « mestre » était un « mestre » débonnaire qui tolérait de telles ironies. On attribue à Commynes cette autre maxime : *Dixisse me aliquando penituit, tacuisse nunquam*, belle sentence, mais qu'on n'a point coutume de graver sur les murailles... Je serais moins enclin à discuter l'authenticité des innombrables inscriptions dont des militaires, tristes ou sentimentaux, ont décoré certaines salles de la Tour Ronde, car le vieux château de Loches a servi de caserne au commencement du xix^e siècle. Authentiques ou suspects, ces sgraffiti sont d'ailleurs une aimable distraction pour les visiteurs que ne passionne pas l'évolution de la fortification au moyen âge.

La collégiale de Saint-Ours, voilà la merveille de Loches, et une des merveilles de notre architecture religieuse ! On ne sait pourquoi, après avoir si bien respecté la grande porte de l'église et conservé jusqu'aux traces de la peinture qui décorait jadis les allégories et les grotesques de l'archivolte, on a tant récuré, regratté, rafistolé

les chapiteaux de la nef. N'importe ! le dessin de la vieille basilique romane suffit à nous frapper d'admiration, avec ces grandioses coupoles de pierre en forme de pyramides.

Heureux le sous-préfet de Loches ! Il occupe ce joli Logis du Roi que Charles VII commença d'édifier et que termina Louis XII. De sa merveilleuse terrasse, il contemple à ses pieds la plus charmante des villes de France, et, par delà les vieilles toitures, la douce, l'exquise vallée de l'Indre. Puis, se retournant vers la façade de sa sous-préfecture, il peut méditer sur l'histoire de l'art français à la fin du xv^e siècle ; car cette façade de deux styles différents et juxtaposés est une leçon claire et éloquente, comme un cours de Courajod. Voici la partie de Charles VII ; c'est le début de la pure Renaissance française ; Voici la partie de Louis XII ; aux décorations, à la forme des fenêtres, à la régularité du plan, on devine, dès le premier coup d'œil, que, entre les deux époques, quelque chose est advenu qui a déjà transformé le goût des artistes : l'expédition de Charles VII en Italie, les premières influences de l'italianisme. Heureux sous-préfet à qui le gouvernement de la France donne le loisir de pareilles rêveries, en un lieu pareil !

Ce n'est pas tout : dans sa propre sous-préfecture, cet homme, dont j'envie le sort, et dont j'ignore le nom, possède l'exquis oratoire d'Anne

de Bretagne, et il possède encore le tombeau d'Agnès Sorel.

Comment se fait-il que depuis cent années qu'il existe des sous-préfets à Loches, pas un seul de ces fonctionnaires, gardiens du tombeau d'Agnès Sorel, n'ait encore songé à écrire une biographie, une gentille biographie de la maîtresse de Charles VII ? Cela ne serait point déroger, et le sous-préfet n'aurait point à redouter que son ministre lui reprochât de donner dans une vaine littérature, car voici comment le tombeau d'Agnès est venu dans cette sous-préfecture.

Agnès avait été enterrée dans le chœur de la collégiale de Saint-Ours. On lui éleva un beau monument et on lui fit cette belle épitaphe : « Cy git noble damoiselle Agnès Seurelle, en son vivant dame de Beauté de Roquesseries, d'Issoudun et de Vernon-sur-Seine, piteuse envers toutes gens et qui largement donnait de ses biens aux églises et aux pauvres, laquelle trépassa le neuvième jour de février, l'an de grâce mil quatre cent quarante-neuf. Priez Dieu pour l'âme d'elle. Amen. » Mais les chanoines de Loches ne voulurent point conserver dans leur église le tombeau d'Agnès. Sachant que Louis XI détestait la maîtresse de son père, et que, dauphin il s'était laissé aller contre elle à quelques *promptitudes*, — ce qui veut dire qu'un jour il

lui avait donné un grand soufflet, — les chanoines s'adressèrent à lui pour débarrasser leur collégiale du monument importun. « J'y consens, leur répondit le royal pince-sans-rire ; mais, avant tout, vous rendrez les bienfaits que vous avez reçus d'elle. » Ils gardèrent donc bienfaits et monument jusqu'au règne de Louis XVI. Ce monarque vertueux permit qu'on reléguât le tombeau dans un bas-côté. La Révolution saccagea le sarcophage. Un représentant du peuple appelé Pochol se fit ouvrir l'urne qui contenait les restes d'Agnès, et l'on raconte qu'il brisa les mâchoires du squelette pour en extraire les dents. Enfin, en 1801, le préfet d'Indre-et-Loire réunit les débris du monument et les fit déposer, avec l'urne, dans une salle de la sous-préfecture, comme *documents administratifs*. Le tombeau a été réédifié à cette place en 1806. Le sous-préfet de Loches a le droit et le devoir d'étudier ses *documents administratifs*.

Nous aurions grand besoin qu'on nous dit, une fois, ce que nous devons penser d'Agnès Sorel. Elle fut très belle : sur ce point-là, tous les historiens sont d'accord, et le sculpteur qui la sculpta sur le marbre du tombeau, la fit charmante. Mais que vaut la légende qui l'a représentée comme la bonne conseillère du roi ? Fût-elle la « gentille Agnès », qui, au dire de François I^{er}, indulgent, et pour cause, aux

amours de Charles VII, poussa son roi à recouvrer son royaume ? Faut-il croire Brantôme, Baïf et ce chanoine de Loches qui fit sur elle mille sonnets latins, tous acrostiches ? Beaucoup d'historiens ont protesté ; ils ont rappelé que, à l'heure où Charles VII connut Agnès, la plus grande partie du royaume de France était déjà délivrée, et ils ont accusé la pauvre dame de Beauté d'avoir vidé le trésor royal par ses « dilapidations scandaleuses ». Qui croire ? Je me défie des poètes ; mais, l'autre jour, à Chinon, j'ai vu l'emplacement de la petite maison que le roi avait fait construire pour sa maîtresse : le logis devait être modeste. Qui croire ? Je souhaiterais qu'on me tirât de cette perplexité. Sans doute, le rôle d'Agnès Sorel auprès de Charles VII n'est point par lui-même un problème d'histoire angoissant ; mais en Touraine, le souvenir de la « damoiselle Agnès Seurelle » revient d'une façon si obsédante, dans tous les châteaux, dans tous les donjons, qu'on voudrait savoir enfin si les deux angelots charmants qui, sur la tombe, contemplant si douloureusement les traits de la gisante, sont tristes de sa perte ou inquiets de son salut.

Quel sous-préfet sagace, s'arrachant aux tracas que lui cause son député, voudra nous tirer d'embarras ?

*
* *

Un dernier coup d'œil à l'admirable site de Loches, si robuste et si élégant, au donjon massif et sinistre, au Logis du roi, miracle de grâce, aux pyramides de Saint-Ours, au beffroi de Saint-Antoine, et nous traversons les ponts de l'Indre. Un joli château de la Renaissance, le château de Sansac ; à quelques pas de là, à Beaulieu, une superbe tour romane auprès d'une église ruinée : cette région de France est semée de chefs-d'œuvre de tous les arts et de tous les siècles.

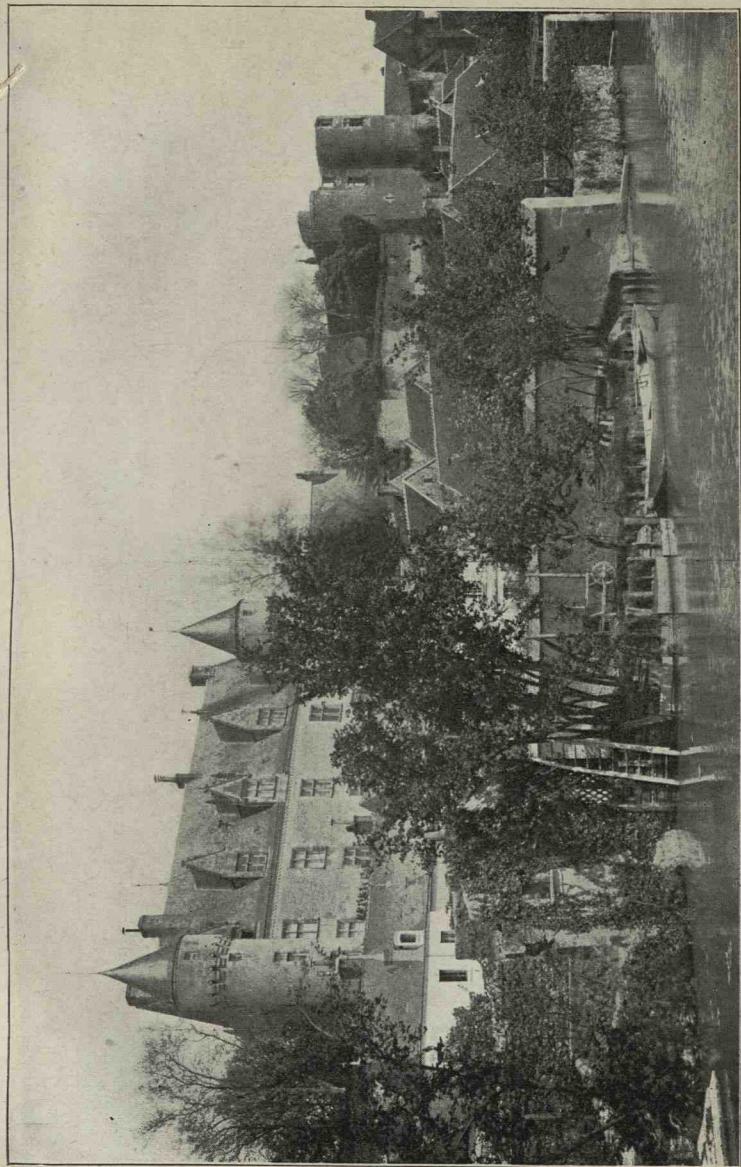
Au milieu de la forêt de Loches, dans un creux de vallon, de place en place, on découvre les restes de la Chartreuse du Liget : une petite chapelle en rotonde dont les murs intérieurs sont couverts de peinture du XIII^e siècle ; plus loin, les débris du monastère, un magnifique portail du XVIII^e siècle, quelques bâtiments de la même époque, les murs éventrés et drapés de lierre d'une église romane, un immense cloître qu'avaient lourdement réédifié les moines du XVIII^e siècle, et que la Révolution a saccagé. Dans ce monastère, depuis cent ans abandonné, de modernes châtelains ont créé une résidence charmante : les ruines se dressent au milieu des parterres de roses ; les vignes vierges et les

lières recouvrent les vieilles pierres, effaçant les disparates des siècles. C'est un délice de voir la vie éternelle, se continuer et fleurir parmi les décombres des choses mortes ; et l'on n'est point scandalisé d'apercevoir, comme pendant au cloître des Chartreux, l'enceinte d'un tewniss. Est-ce la souveraine beauté des grands bois qui enveloppent ce sillon silencieux ? est-ce la grâce des vases et des sculptures du xviii^e siècle qui met comme un trait d'union entre les austères vestiges du moyen âge et les élégances d'une retraite moderne ? Rien ne choque dans ce décor composite...

Un quart de lieue au delà, toujours en plein bois, voici un dernier débris de la Chartreuse, un logis fortifié, accolé à une chapelle que surmontent d'immenses greniers ; c'est la Corroirie, fabrique de parchemin installée par les religieux du Liget, au bord d'un ruisseau. Et ainsi nous apparaît, révélée par cette série de ruines, oratoires, cloîtres, greniers, usines et tours crénelées, toute la vie d'une colonie de moines.

*
* *

A Montrésor, comme en tant d'autres châteaux de Touraine, on retrouve, à demi démolie, l'enceinte crénelée de la vieille forteresse féodale au milieu de laquelle, plus raffinés et plus épris



Extrait de « Sites et Monuments du Touring-Club de France ».

MONTRISOR

d'élégance, les hommes du xv^e siècle ont élevé leur château moins farouche, moins belliqueux. Ici, ce second édifice ne subsiste pas tout entier; un de ses propriétaires, au commencement de ce siècle, l'a indignement mutilé. C'est grand dommage, car la partie demeurée debout montre une rare élégance, avec sa tourelle en spirale et ses fenêtres à meneaux. Puis, le site de Montrésor a une grâce incomparable : planté sur le coteau escarpé, le vieux logis des Bastarnay domine, parmi les grands arbres et les lierres vénérables, le délicieux village tout blanc et la fraîche vallée de l'Indre, toute verte.

A peine entré dans le château, on éprouve une vive surprise. En cette maison de la Renaissance française, tout évoque la Pologne. Partout sont accrochées aux murs des toiles qui racontent l'histoire du peuple polonais, ses gloires et ses désastres. Depuis un demi-siècle Montrésor appartient à M. le comte Branicki. Celui-ci a entassé dans son château des portraits de famille, des tableaux, des meubles. Parmi les plus précieux de ces souvenirs, se trouvent quatre bas-reliefs de bois où sont représentés les victoires, les triomphes et l'apothéose de Jean III Sobieski. Ces sculptures sont d'un artiste montpelliérain du xvii^e siècle, Pierre Vaneau : les froides allégories y sont réchauffées par une verve extraordinaire ; l'ensemble est à la fois so-

lennel et désordonné. Et quelle étrange aventure que de rencontrer cette statuaire lousquatorzienne et méridionale, célébrant Sobieski, dans ce fin château du xv^e siècle, en ce canton retiré de la Touraine, douce et mesurée¹!

1. M. Marius Vachon, qui a étudié l'œuvre de Vaneau, m'a fourni quelques renseignements intéressants sur ces bas-reliefs. Ils faisaient partie d'un monument colossal dont les différentes parties sont disséminées en Touraine, en Auvergne et dans le Velay. Cinq énormes statues de bois, représentant le roi de Pologne costumé en héros de tragédie classique et quatre guerriers prisonniers, sont au château de Bassac (Puy-de-Dôme). Il y a au château de Pradelles (Haute-Loire) des bas-reliefs où sont figurés des emblèmes et des attributs militaires avec des têtes d'Ottomans. Ce monument, dont les fragments sont aujourd'hui épars, avait été commandé au sculpteur montpelliérain par l'évêque du Puy, Armand de Béthune.

Cet Armand de Béthune avait un frère, François de Béthune, qui fut ambassadeur de Louis XIV en Pologne. Pendant son séjour dans ce royaume, il avait épousé Marie-Louise de la Grange d'Arquian, dame d'atours de l'impératrice Marie-Thérèse, sœur de la femme de Jean Sobieski. L'histoire de ce François de Béthune est un roman extraordinaire : il faillit être couronné roi de Pologne, ayant été recommandé par son beau-frère au choix des magnats. On voit d'où vient qu'un Béthune fit à Vaneau la commande d'un monument de Sobieski. Mais comment les bas-reliefs sont-ils arrivés dans le château de Montrésor ? Ici M. Marius Vachon fait une conjecture assez vraisemblable : François de Béthune était seigneur de Selles-sur-Cher ; des fragments du monument ont pu être recueillis par François dans la succession de son frère l'évêque du Puy ; or, le château de Selles est voisin de celui de Montrésor. Et c'est sans doute dans ce dernier que M. de Branicki a retrouvé ces souvenirs de la gloire de Sobieski.

J'ajoute que d'autres bas-reliefs appartenant au même monument sont aujourd'hui en Pologne, au château de Villanof, non loin de Varsovie : c'est du moins M. l'abbé Bossebœuf qui l'affirme dans une notice sur Montrésor

Les contrastes deviennent encore plus saisissants : dans un cabinet, rangée sous des vitrines, est ici conservée l'argenterie des rois de Pologne : fourchettes et cuillers aux manches massifs et décorés de l'aigle de Pologne, vases ornés de médailles, pots à bière, plats d'or, coupes et soupières. Toutes ces orfèvreries, venues d'Italie et d'Allemagne, d'Allemagne surtout, forment un trésor d'une incroyable richesse : mais il y a quelque chose de tristement paradoxal à retrouver derrière les murs de Montrésor, ainsi qu'une épave, la soupière d'argent, — merveille d'exécution et trop parfait exemplaire du goût viennois, — que la ville de Vienne offrit à Sobieski, son libérateur. Ainsi l'antique château des Bastarnay est maintenant paré de la mélancolie propre aux lieux d'exil.

A côté du château se dresse la gracieuse collégiale ciselée et fleurie qu'Imbert de Bastarnay, l'ami de Commynes et le vieux conseiller de Louis XI, éleva, durant les dernières années de sa vie, sous le règne de François I^{er}. Les sculptures qui décorent les portails latéraux et la façade, sont parmi les plus fines et les plus gracieuses dont les artistes de la Renaissance aient orné les églises de la Touraine. Les rinceaux trahissent l'imitation de l'art italien, mais les fleurs et les feuillages sont traités à la manière gothique. Il y a déjà un peu de convention dans certaines

arabesques, mais on reconnaît encore à la prodigieuse variété de l'ornementation les libres traditions du vieil art français. Tout autour de l'église court une frise d'une grâce et d'une fantaisie exquise où alternent des blasons et des médaillons. Il paraît, au dire des archéologues, que les sculptures de la collégiale, commencées avant 1530, ne furent achevées qu'en 1541. Ce qui est certain, c'est que l'exécution en est assez inégale.

Sous le nom de tombeau des Bastarnay, on a, en 1875, élevé, dans la collégiale de Montrésor, un monument pour lequel on a utilisé un grand nombre de fragments de sculptures qui venaient sans doute de l'ancien tombeau démoli pendant la Révolution. Comme on manquait de tout document précis, on s'est inspiré, un peu au hasard, d'autres monuments de la même époque. Sur une dalle de marbre noir on a placé trois statues de gisants. Chacune des quatre faces a été décorée de quatre niches séparées par des colonnettes, les unes droites, les autres torses. Sur trois faces, on a placé dans les niches des statuette d'évangélistes et d'apôtres plus ou moins adroitement reconstituées : une seule tête était intacte ! Toute cette restauration fut terriblement aventureuse. On ignore qui sont les trois gisants. On ne sait pas s'ils étaient couchés sur la même tombe ou sur trois tombes sépa-

rées. Le dessin architectural est de pure imagination, puisque l'on n'a aucune image de l'ancien tombeau. Quant aux statuettes des apôtres, elles ont été gauchement refaites, et les visages sont inexpressifs. Quand on vient de contempler quelques-uns des admirables fragments qui subsistent de l'œuvre ancienne, comme la tête du plus âgé des gisants, et que le regard se reporte ensuite sur les sculptures fades et molles des praticiens modernes, on comprend, une fois de plus, la vanité de ces sortes de restitutions. Comme il eût mieux valu recueillir ces débris de sculpture, les pieusement conserver, laisser à chacun de nous la fantaisie d'imaginer à son gré le tombeau des Bastarnay, et ne point chercher à réparer par une sottise l'irréparable méfait des révolutionnaires !

*
* *

Quand on a quitté Montrésor et que l'on se rapproche de la vallée du Cher, le paysage se transforme brusquement. Le sol plus âpre, les coteaux moins harmonieux, la lumière moins douce, les arbres plus rares et moins majestueux, tout annonce qu'on vient d'abandonner l'accueillante Touraine. On ne le reverra plus l'aimable tableau qu'on découvrait, à tous les détours de la route, sur les rives de la Vienne

et de l'Indre : les grands noyers du bord du chemin, le verger souriant et, à travers un rideau de peupliers, les tourelles pointues d'un château du xv^e siècle. Les bords du Cher ont encore de jolies oasis. Mais ce n'est plus ici la nature parfumée, grasse et élégante qui fait de la terre tourangelles un séjour de joie nonchalante.

Et, dès qu'on pénètre à Saint-Aignan-sur-Cher, quelle antithèse ! Les rues sont malpropres, les façades noires, les auberges moroses, les pavés mal commodes. Nous ne sommes pas encore dans le Berry, mais nous y touchons.

Le château de Saint-Aignan est une jolie construction de la Renaissance. On y accède par un vaste escalier qui déroule parmi les verdure ses courbes élégantes. La façade a été outrageusement restaurée. Du reste, on refuse impitoyablement au promeneur l'entrée du château. Décidément, nous ne sommes plus en Touraine !

*
* *

Selles-sur-Cher est un bourg moins inhospitalier. Comme celui de Saint-Aignan, son château ne s'ouvre pas aux curieux, condamnés à contempler de la cour des murailles de brique et de pierre, élégantes et délabrées (elles datent

du temps de Henri IV); du moins, les rues de Selles sont plaisantes, les rives du Cher agréables, et, si l'on est d'humeur à s'instruire, on trouve à la devanture du libraire un formidable volume de 500 pages intitulé : *Histoire de Selles-en-Berry et de ses seigneurs*, par Maurice Romieu, membre de la Société des Antiquaires du Centre et de la Société de Borda.

Les antiquaires de province sont impitoyables. Sans doute, il ne faut pas décourager le zèle qu'ils mettent à nous conter par le menu l'histoire de leurs provinces et de leurs villes; et ce livre — que j'ai feuilleté — a le charme de toutes ces monographies provinciales que des savants modestes et convaincus s'acharnent à écrire, préparant ainsi cette grande description historique et archéologique de la France, qu'il serait urgent d'entreprendre, si l'on veut sauver vestiges et souvenirs du passé. Tout de même, cinq cents pages sur Selles-en-Berry depuis l'homme tertiaire jusqu'à la Révolution de 1789, c'est lourd.

Muni de l'ouvrage de M. Romieu, j'ai visité l'église de Selles-sur-Cher. C'est un fort beau monument. Quelques colonnes romaines ont dû appartenir à une première église mérovingienne. Le chœur, avec ses petites chapelles accolées, et le grand portail sont du pur roman d'Auvergne. La nef, qui s'est écroulée au xiv^e siècle,

a été rebâtie en style ogival. La voûte n'a jamais été achevée. Cet édifice fut naguère restauré avec une louable discrétion par M. de Baudot, qui a respecté toutes les lacunes de la décoration et s'est gardé de refaire les chapiteaux et les ornements dégradés.

Tel qu'il est, il donne une forte impression de grandeur et d'harmonie. Car, — sorti-lège du temps ou mirage de notre imagination, — le mélange de l'art roman et de l'art gothique, ici, comme en tant d'autres églises de France, n'a rien qui choque notre œil ou notre goût. C'est seulement à la réflexion que nous saisissons les discordances des deux arts dissemblables. Nous sommes blessés par les contrastes d'une construction où se sont combinés le style de la Renaissance et le style de Louis XIV. Nous n'éprouvons jamais pareil malaise quand une nef romane nous mène à un chœur gothique, ni même quand, ainsi qu'à Selles-sur-Cher, nous allons, à l'inverse, d'une nef gothique à un chœur roman. C'est pourquoi les architectes modernes, qui rêvent d'« unifier » nos vieilles églises, furent de grands coupables.

Les absidioles du chœur de Selles-sur-Cher sont revêtues, à l'extérieur, d'étranges bas-reliefs d'une sculpture que l'on dit carolingienne et qui fait penser, — si vénérables que soient ses origines, — à l'art de la foire au pain d'épice.

Ces compositions barbares, qu'encadrent çà et là quelques jolis essais de décoration, semblent représenter des scènes tirées de l'Écriture et de la vie de saint Eusice, patron de l'église.

Là-dessus, il s'est élevé entre archéologues une admirable querelle. L'un soutient qu'il s'agit ici de saint Eusice, thaumaturge du vi^e siècle qui fit en ces lieux des miracles notoires, et, en particulier, arrêta les inondations du Cher. L'autre affirme que Eusice et Ysis sont synonymes, que l'église primitive était un temple païen dédié à Ysis, déesse des eaux et patronne des navigateurs, et que, si Grégoire de Tours a parlé de saint Eusice, c'est qu'il a confondu quelque moine vertueux avec la bonne déesse adorée jadis à Selles... Si, par hasard, ces controverses vous divertissaient, vous pourriez trouver la discussion résumée, avec quelque passion, dans le copieux ouvrage de M. Romieu. Selon le parti que vous prendrez, vous verrez dans certains bas-reliefs saint Eusice, en chemise, pénétrant dans un four pour en sortir sain et sauf, ou bien Josué revêtu de l'éphod et s'inclinant devant l'arche d'alliance. Dieu nous garde de sourire de l'archéologie et des archéologues !

7 septembre 1900.

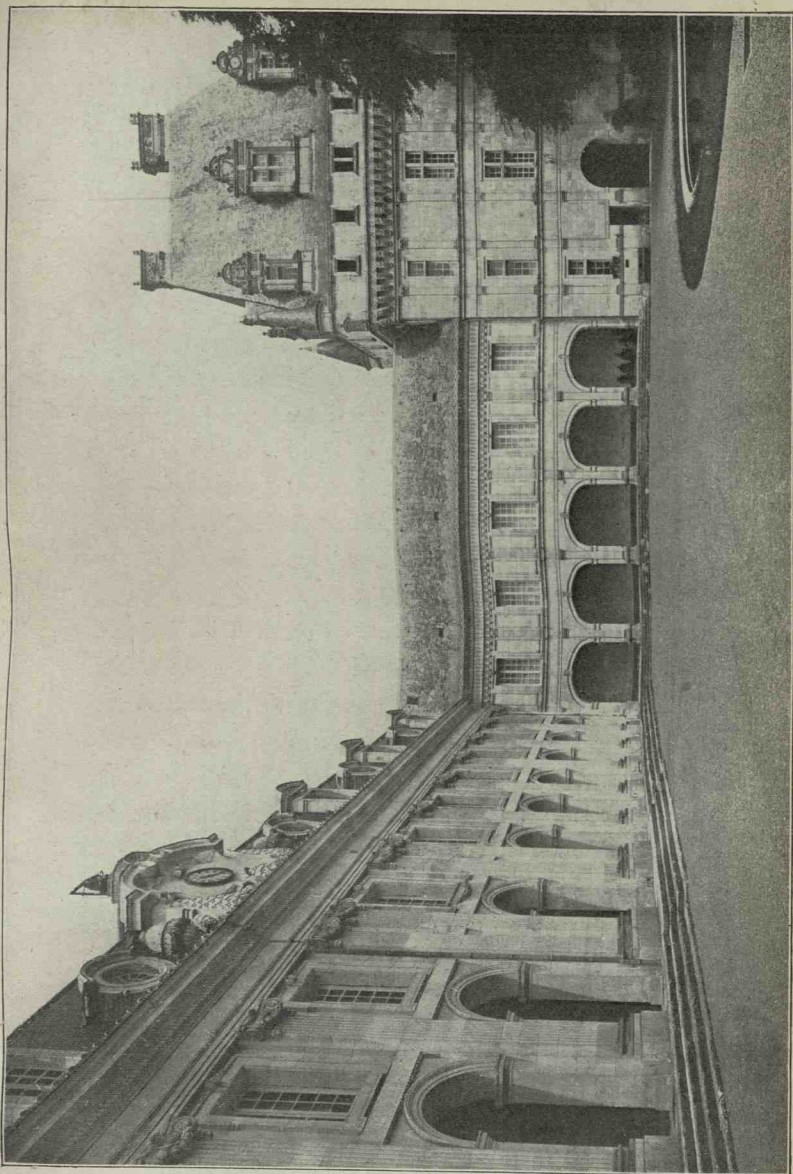
II

VALENÇAY

Comme Louis XVIII désirait éloigner Talleyrand de la cour, mais n'osait lui donner l'ordre de quitter Paris, il vantait la beauté du château de Valençay. Talleyrand lui répondit : « Oui, c'est assez bien ; mais les Espagnols y ont tout dégradé, à force d'y tirer des feux d'artifice pour la Saint-Napoléon. »

Bon gré, mal gré, pendant les quinze années de la Restauration, Talleyrand fit de longs séjours à Valençay : sa charge de grand chambellan lui laissait des loisirs. Plus tard, sous la monarchie de Juillet, après l'ambassade de Londres, il y revint encore. Les lieux sont donc pleins de son souvenir. Quant aux dégâts qu'avaient faits les Bourbons d'Espagne en l'honneur de l'Empereur, Talleyrand n'avait pas été long à les réparer.

Valençay est une admirable résidence. A la vérité, Talleyrand lui préférait le château de Rochecotte (entre Langeais et Saumur) qui appartenait à la duchesse de Dino ; mais, Valençay



sera plus favorable si nous voulons évoquer la figure de Talleyrand. A Rochecotte, on s'est avisé d'élever une chapelle à la place de la chambre qu'habita le grand homme — chrétienne pensée, mais un peu paradoxale.

L'accès de Valençay est très imposant. Une large et droite avenue mène de la forêt au château. Séparé de la première grille par deux cours immenses que bordent les communs, les écuries et les orangeries, se dresse un merveilleux donjon de la Renaissance, flanqué de deux tourelles pointues. A droite et à gauche, s'étendent deux corps de logis inégaux. Une aile en retour date du xvii^e siècle. Il y a ici des disparates et des fautes de goût : les toits du xvi^e siècle ont été percés d'affreuses petites mansardes ; les tours rondes à machicoulis qui s'élèvent aux extrémités de la construction sont coiffées de malencontreuses lanternes en ardoises ; mais l'ensemble conserve un aspect noble et vraiment princier. La cour intérieure se termine par une belle terrasse qui domine les verdure du parc et les prairies du val où coule le Nahon.

L'intérieur du château a été dépouillé de ses meubles, de ses tapisseries et de ses tableaux les plus précieux. On se rappelle les ventes qui eurent lieu naguère à Paris, cette réunion de peintures aux attributions douteuses, ce pêle-mêle de pièces rares et de vulgaire bric-à-

brac, cette série si curieuse d'effigies de Talleyrand et, — délicieuse synthèse d'une grande destinée politique, — cette suite des portraits de tous les souverains servis par le châtelain de Valençay; et l'on se souvient des enchères un peu folles auxquelles le snobisme entraîna les bons collectionneurs. Valençay fut alors démeublé. Pas tout à fait, cependant : il reste, pour le curieux, quelques aubaines dans les salles de l'aile Louis XIV, celle qui fut habitée par Talleyrand.

Dans la salle à manger, un bon mobilier simple et confortable, le mobilier d'une salle à manger où le maître sait composer et ordonner un repas. Talleyrand avait un excellent cuisinier. Lui-même mangeait peu. Mais le service était chez lui magnifique. Sous l'Empire, les gourmets ne savaient laquelle préférer, la table de Cambacérès ou celle du vice-grand électeur. La cave était d'ailleurs digne de la cuisine, et le moka qu'on buvait chez Talleyrand était renommé. Lui-même découpait les viandes et il s'adressait à ses convives dans l'ordre suivant :

— Monsieur le duc, Votre Grâce me fera-t-elle l'honneur d'accepter de ce bœuf ?

— Mon prince, aurai-je l'honneur de vous envoyer du bœuf ?

— Monsieur le marquis, accordez-moi l'honneur de vous offrir du bœuf.

— Monsieur le comte, aurai-je le plaisir de vous envoyer du bœuf?

— Monsieur le baron, voulez-vous du bœuf?

Quand il arrivait au simple monsieur, il frappait sur son assiette avec la main, fixait ses yeux sur le visage du convive, et d'un ton interrogatif lui disait ce simple mot : bœuf¹ ?

Le « monsieur », ainsi interpellé, était assurément moins étonné de la désinvolture avec laquelle il était traité, que de la jolie subtilité de toutes ces nuances de politesse. C'est pourquoi Talleyrand ne déplaisait pas à la société démocratique issue de la Révolution ; par son ton d'ancien régime, il la stupéfiait d'admiration.

Çà et là, des portraits de famille trop précieux ou trop médiocres pour avoir été envoyés à l'hôtel des ventes. Dans un salon, la table ronde sur laquelle a été signé le traité de Vienne : de toutes les reliques de Talleyrand, peut-être la seule qui rappelle le souvenir d'une action utile ! Des bibelots insignifiants, quelques belles gravures, la somptueuse chambre à coucher de Talleyrand, puis des uniformes², des croix. Dans la bibliothèque les rayons sont vides, mais les

1. Amédée Pichot, *Souvenirs intimes sur Talleyrand*.

2. Une partie de ces uniformes a figuré à l'Exposition universelle de 1900 dans la Rétrospective du vêtement, notamment le costume d'archi-chancelier. On avait placé au-dessous de cet uniforme l'énorme chaussure qui dissimulait le pied-bot de Talleyrand.

vieux meubles de cuir élimés et avachis donnent encore l'illusion qu'ici quelqu'un a vécu et travaillé.

La merveille de cette résidence, c'est son parc. Il couvre le flanc de la vallée du Nahon de ses belles et hautes charmilles. Au pied du coteau, sur le bord de la petite rivière, il est dessiné à l'anglaise avec un art parfait. J'ai peine à croire que Talleyrand ait en personne présidé à la composition de ces jolies perspectives. Ce que nous savons de son goût est proprement désolant. Dans une lettre publiée par Sainte-Beuve, il déclare admirer certains vers inspirés au général Dupont par une promenade au Jardin des Plantes et il cite notamment cette strophe qu'il trouve *très belle* :

Loin du rivage de Golconde,
L'hôte géant de ces déserts
De sa solitude profonde
Chérit l'image dans ses fers.
Jamais son épouse enchaînée
Ne veut d'un servile hyménée
Subir les honteuses douceurs ;
L'amour en vain gronde et l'accuse ;
Sa jalouse fierté refuse
Des sujets à ses oppresseurs...

Quand on a vu les collections de Valençay, l'aménagement du château, le choix des meubles, on s'aperçoit que Talleyrand, avec son luxe et

son génie de brocanteur, n'eut qu'un goût misérable, un goût d'homme d'État, presque le goût d'Adolphe Thiers. Le beau parc doit être l'ouvrage d'une femme, probablement de la duchesse de Dino. Si Talleyrand goûta le charme de ces bosquets, ce fut pour la retraite fraîche et ombreuse qu'ils offraient à ses méditations ; on le voit clopinant sous les magnifiques charmes, occupé à inventer et polir un de ces « mots » brillants qu'il amenait, ensuite, dans la conversation, « à tout propos et à tout venant », et qui devait prendre place dans les *Talleyrandiana*.

*
* *

S'il préférerait Rochecotte à Valençay, c'était peut-être que Valençay lui rappelait d'une façon importune l'un des souvenirs les plus embarrassants de sa vie publique.

Il voulait à toutes forces que son nom ne fût point associé à la pire des fautes de Napoléon, la guerre d'Espagne. Il prétendait que, à cette époque, il avait révélé à l'Empereur « les dangers qui allaient naître en foule d'une agression non moins injuste que téméraire », et il racontait que telle avait été la cause de sa disgrâce. Beugnot et M^{me} de Rémusat confirment ses dires d'une manière plus ou moins formelle. Lui-même, dans ses *Mémoires*, rapporte une

scène terrible qu'il aurait eue avec Napoléon peu de temps après le guet-apens de Bayonne. « Qu'un homme dans le monde, aurait-il dit à l'Empereur, y fasse des folies, qu'il ait des maîtresses, qu'il se conduise mal avec sa femme, qu'il ait même des torts graves envers ses amis, on le blâmera sans doute; mais, s'il est riche, puissant et habile, il pourra rencontrer encore les indulgences de la société. Que cet homme triche au jeu, il est immédiatement banni de la bonne compagnie qui ne lui pardonnera jamais. » L'Empereur aurait alors pâli, serait resté embarrassé, et de ce jour-là n'aurait plus parlé à Talleyrand.

Tout cela est très beau, très courageux; mais il y a une objection, une terrible objection.

Lorsque Napoléon eut attiré à Bayonne toute la famille royale d'Espagne, il expédia le roi Charles IV, la reine et Godoy à Fontainebleau; mais ce fut Valençay, acheté par Talleyrand trois ans auparavant, qu'il assigna comme résidence à Ferdinand VII, à don Carlos et à son oncle don Antonio.

Que Talleyrand ait accepté de donner l'hospitalité aux princes espagnols, cela ne saurait nous surprendre. Napoléon, locataire du château, payait un loyer considérable pour le logement de ses prisonniers, et le prince de Bénévent n'était pas homme à négliger d'ajouter ce nou-

veau bénéfice aux 495.000 francs d'appointements qu'il touchait, chaque année, comme vice-grand électeur, grand chambellan, prince de Bénévent et grand cordon de la Légion d'honneur. Mais que Napoléon ait confié la garde de ces princes à un homme qui condamnait si vertement sa politique, qu'il ait mis ses ennemis entre les mains d'un ministre « disgracié », et qu'il ait maintenu, durant cinq années, cette situation qui eût paru périlleuse même à un souverain moins méfiant que Napoléon, voilà l'objection.

Talleyrand l'a sans doute aperçue. Dans ses *Mémoires*, il n'y a point répondu et pour cause. Il ne pouvait nier qu'il eût été bel et bien le geôlier des Bourbons d'Espagne, un bon geôlier respectueux et plein de pitié, s'il faut l'en croire, mais enfin un geôlier.

Le moment où les princes arrivèrent à Valençay « a, dit-il, laissé dans mon âme une impression qui ne s'effacera point. Les princes étaient jeunes, et sur eux, autour d'eux, dans leurs vêtements, dans leurs voitures, dans leurs livrées, tout offrait l'image des siècles écoulés. Le carrosse dont je les vis descendre pouvait être pris pour une voiture de Philippe V. Cet air d'ancienneté, en rappelant leur grandeur, ajoutait encore à l'intérêt de leur position. Ils étaient les premiers Bourbons que je revoyais après tant d'années de tempêtes et de désastres. Ce

n'est pas eux qui éprouvèrent de l'embarras ; ce fut moi, et j'ai du plaisir à le dire ». La phrase est exquise ; mais quel imprudent que Napoléon, si tels étaient les vrais sentiments de Talleyrand en 1808 !

Il est alors pour ces Bourbons d'Espagne aussi prévenant qu'aurait pu l'être un homme d'État doué de seconde vue et certain de retrouver, un jour, les Bourbons de France sur le trône de l'usurpateur. On a adjoint aux princes un colonel de gendarmerie. Talleyrand a vite fait d'expliquer à cet officier de police que « Napoléon ne règne ni dans les appartements ni dans le parc de Valençay ». Il entoure ses hôtes « de respect, d'égards et de soins ».

« On ne les approchait jamais, écrit-il, qu'en habit habillé ; je n'ai moi-même jamais manqué à ce que j'avais prescrit à cet égard. » Il les laisse se promener en liberté dans le parc, les invite à chasser, leur fait donner des leçons d'équitation par Foucaut, qui avait été élevé dans la grande écurie du roi et avait particulièrement servi Madame Élisabeth de France. Boucher met « tout son art et tout son cœur à leur faire de mauvais ragoués espagnols ». La terrasse du château est transformée en salle de bal. Des guitares résonnent dans tous les coins du jardin.

Il cherche à leur faire passer quelques heures

dans la bibliothèque; point de succès. Ayant échoué par l'intérêt seul des livres, il leur montre des images : peine inutile. Les princes préfèrent « les exercices et les amusements qui font à la campagne le charme des soirées d'été ».

A ces distractions se joignaient les « consolations de la religion ». Ici, je ne puis me retenir de citer ces lignes trop peu connues de Talleyrand : « La journée finissait par une prière publique à laquelle je faisais assister tout ce qui venait dans le château, les officiers de la garde départementale, et même quelques hommes de la gendarmerie. Tout le monde sortait de ces réunions avec des dispositions douces ; les prisonniers et leurs gardes priant à genoux, les uns près des autres, le même Dieu, paraissaient se moins regarder comme ennemis ; les gardes n'étaient plus aussi farouches, les prisonniers n'avaient plus autant d'alarmes, peut-être même quelques signes d'intérêt leur faisaient-ils concevoir un peu d'espérance. »

Il paraît que Napoléon témoigna une grande irritation de la manière dont les princes étaient traités à Valençay. « Les personnes qui l'entouraient m'ont dit souvent qu'il ne parlait de Valençay qu'avec embarras, quand ses discours, ses questions portaient sur ce lieu. » Mais Talleyrand n'en continuait pas moins de braver la colère de l'Empereur et de prodiguer les marques

d'intérêt et de respect aux prisonniers. Ceux-ci, dans leur reconnaissance, lui offrirent un jour les vieux livres de prière dont ils se servaient à l'église. Il les reçut « avec une émotion qu'il n'aura jamais la témérité d'exprimer ». Réserve louable et délicieuse.

Vitrolles raconte qu'un jour Talleyrand lui donna lecture des pages de ses *Mémoires* où il peignait l'arrivée de Ferdinand VII et de son frère à Valençay : « Les détails de leur séjour, les traits ridicules de leur ignorance de toutes choses, fruits d'une éducation à la Philippe II, étaient peints avec une grâce et une finesse charmantes. » Il est probable que Talleyrand avait des versions diverses de ses *Mémoires* qu'il choisissait selon ses auditeurs; car Vitrolles, s'il les avait connus, n'aurait jamais oublié ni l'épisode de la prière du soir ni celui des trois paroissiens. D'ailleurs, tout ce récit a dû être à plusieurs reprises corrigé et remanié¹.

Le souci de montrer sous un jour favorable sa conduite à l'égard de Ferdinand VII, souci bien naturel chez le Talleyrand de la Restauration, l'a

1. Voici, par exemple, un trait que rapporte M. de Rémusat dans l'appendice aux *Mémoires* de sa mère, et que l'on ne retrouve plus dans les *Mémoires* de Talleyrand. Celui-ci, paraît-il, racontait que les princes espagnols « achetaient des jouets d'enfants à tous les petits marchands des foires du voisinage et que, lorsqu'un pauvre leur demandait l'aumône, ils lui donnaient un pantin ».

vraiment entraîné un peu trop loin, car plus il insiste sur son dévouement aux Bourbons, plus il rend invraisemblable la confiance de l'Empereur. « Les princes, affirme Talleyrand, n'avaient pas été trois mois à Valençay que Napoléon croyait déjà en voir sortir toutes les vengeances de l'Europe. » Et il vécut dans cet effroi, pendant cinq ans, sans songer qu'il y avait en France des prisons plus sûres et des geôliers moins attendris !

* * *

Près du château, à l'entrée du parc, vis-à-vis d'une belle pelouse, s'abrite, dans une épaisse charmille, un banc de bois en demi-cercle : son dossier droit figure une croix de la Légion d'honneur.

Le décor est à souhait pour y ressusciter la figure du vieux Talleyrand, du « renard octogénaire » (l'expression est de George Sand).

Sur sa vie à Valençay, les anecdotiers nous ont abondamment renseignés.

Levé tôt, il a procédé à une interminable toilette, car il a le goût de l'hygiène et se défend contre le temps comme une vieille coquette ; il efface ses rides, poudre ses longs cheveux, compose son visage. En vieillissant, le joli abbé de Périgord « avait tourné à la tête de mort ; ses yeux étaient ternes, de sorte qu'on avait peine à

y lire, ce qui le servait si bien ; comme il avait reçu beaucoup de mépris, il s'en était imprégné et il *l'avait placé dans les deux coins pendans de sa bouche* ». Vous avez reconnu la touche de Chateaubriand : elle est admirable, mais trop cruelle. Ary Scheffer a peint Talleyrand, la dernière année de sa vie : le front et le regard ont de la grandeur. C'est, selon l'expression populaire, un beau vieillard, bien conservé.

Ayant fait son visage à la façon des comédiens, Talleyrand se met au travail. Il a coutume, à Valençay, de travailler plusieurs heures chaque jour. A quoi travaille-t-il ? A ses *Mémoires*, toujours à ses *Mémoires* qu'il reprend, corrige et amende sans cesse. C'est qu'il s'agit maintenant, pour lui, d'une autre toilette aussi importante que la première. Après avoir soigné ses traits, il soigne sa gloire. Cet homme, qui semble blasé sur tout, est hanté de l'idée qu'on le jugera quelque jour, et il pense qu'il lui sera plus difficile de mystifier la postérité que ses contemporains.

Il est paresseux. Longtemps, l'ambition de parvenir et surtout la volonté de s'enrichir l'ont stimulé et arraché à sa nonchalance. On a souvent dit que cette nonchalance était un artifice pour mieux piper les hommes et, naturellement, il a laissé dire ; cependant, à y regarder de près, on voit que tel est le fond de sa nature. Mais le

voici, maintenant, au déclin de sa vie, comblé d'honneurs et de richesses, et il ne s'en acharne pas moins à écrire ses *Mémoires*, relisant, choisissant, classant les documents de ses archives, composant, avec quel art et quelle habileté ! cinq énormes volumes qui devront être sa défense... lorsque les témoins de sa vie auront tous disparu. Et en se parant et se fardant pour la postérité, il fait encore devant son miroir des mines de vieille courtisane : rappelez-vous seulement les passages que je citais tout à l'heure sur le séjour des princes espagnols à Valençay.

Satisfait de la formule qu'il a enfin imaginée pour donner un tour honnête à ses incertitudes de conduite, il descend dans le jardin, appuyé sur sa béquille et redressant sa taille dans sa longue redingote bleue strictement boutonnée ; il y retrouve un visiteur ou une visiteuse et fait à l'un ou à l'autre les honneurs de sa dernière « pensée ».

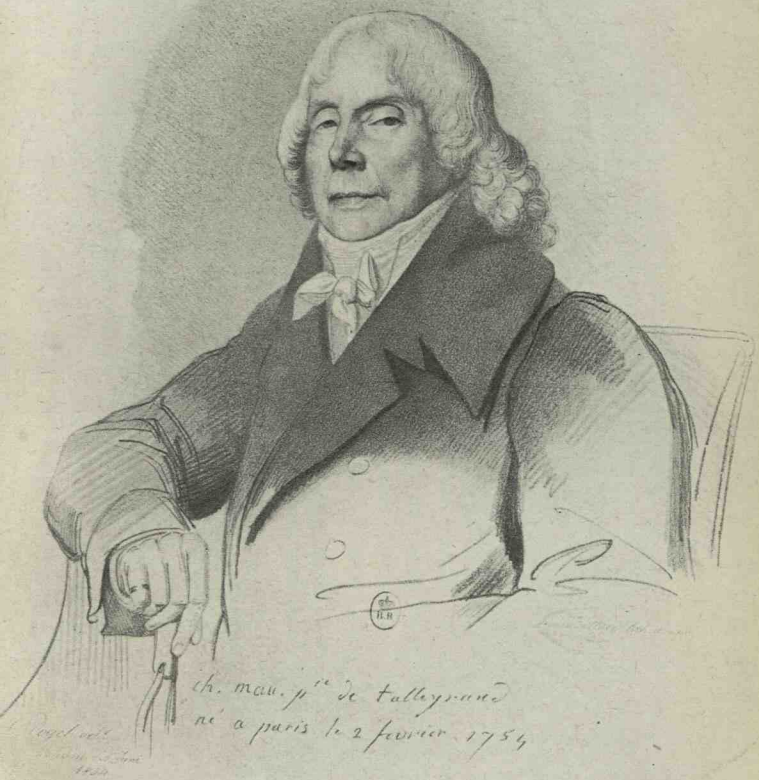
Sainte-Beuve a mis en scène la conversation de Talleyrand avec un de ses voisins de campagne, Royer-Collard, qui demeurerait à quelques lieues de Valençay. Il faut relire cette page après avoir vu les lieux. Les deux figures du vieil homme d'État blanchi, mais toujours vert et impérieux, et du doctrinaire à l'écorce rugueuse, se dessinent ici avec un relief extraordinaire. On entend le « creux » de Talleyrand et

la voix mordante de Royer-Collard échangeant des sentences brèves sur la destinée des peuples... Comme fond de tableau, la charmille un peu roussie par l'automne et le banc vert dont le dossier représente la croix de la Légion d'honneur.

*
* *

Tandis que nous sommes assis sur le banc de Talleyrand, un écureuil sort du taillis, file sur la pelouse, en un clin d'œil escalade un arbre, et, de la branche la plus haute, nous regarde, railleur et grignotant. « Un revenant ! » dit l'un de nous. « Le blason de Valençay ! » fait un autre.

Sans doute, Talleyrand fut l'homme le plus agile de son temps ; sa vie tout entière est un miracle d'agilité ; chaque fois qu'il a senti une branche craquer sous lui, on l'a vu en saisir une autre, puis, confortablement installé sur son perchoir, contempler de là l'humanité, la pauvre et méprisable humanité. Mais tout n'est pas dit sur Talleyrand, quand on a admiré la virtuosité de ses tours, l'adresse de ses roueries et la prodigieuse souplesse de son caractère. Il y a bien des sortes d'intrigant, celui qui aime l'intrigue pour le plaisir d'intriguer, celui qui la pratique pour se pousser ou s'enrichir, celui qui s'y résigne comme au moyen le plus efficace de



TALLEYRAND
Dessin de Vogel.

servir, parmi les hommes de mauvaise foi ou de mauvaise volonté, une cause noble et désintéressée... et encore ces distinctions sont-elles bien grossières. Dans ce qu'on appelle la perversité, les nuances sont infinies. Quelle fut donc au juste la perversité particulière de Talleyrand ?

Les *Mémoires* sont de peu de secours pour deviner l'énigme.

Sainte-Beuve écrivait en 1870 : « Que seront ces *Mémoires* si attendus, si désirés ? Aura-t-il menti tout à fait ? Non pas, il aura dit une partie de la vérité. Comme le meilleur des panégyristes et le plus habile, sans avoir l'air d'y toucher, il aura montré le côté décent, présentable, acceptable ; il aura fait là ce qu'il faisait quand il se racontait lui-même, ne disant qu'une moitié des choses. S'il a su être agréable dans ses *Mémoires* et si, en écrivant comme en causant, il réussit à plaire, il aura bien des chances de regagner en partie sa cause et de se relever même devant la postérité. »

Les prophéties de Sainte-Beuve ne se sont qu'à moitié accomplies. Talleyrand a dit une partie de la vérité, et l'a dite d'une façon assez agréable ; mais ses *Mémoires* fort incomplets esquivent les questions les plus graves, et, là où ils sont habiles, leur habileté est trop apparente ; ou bien, peut-être étions-nous trop prévenus ? Quoi qu'il en fût, le panégyrique fit

long feu et ne modifia l'opinion de personne sur Talleyrand.

Nous en sommes donc toujours réduits à interroger ceux qui furent les témoins de la vie du personnage. Parmi les portraits de Talleyrand peints par des contemporains, il y en a trois dissemblables entre lesquels il nous faut choisir.

Il y a d'abord le Talleyrand des *Mémoires d'outre-tombe*. Ces pages-là sont un long cri de haine, de dégoût et de mépris. L'éloquence en est superbe, écrasante. Chateaubriand n'admet ni atténuations, ni excuses. Talleyrand est pour lui un simple bandit, qui dut tout son prestige à la nigauderie des révolutionnaires. « Supposez M. de Talleyrand plébéien, pauvre et obscur, n'ayant, avec son immoralité, que son esprit incontestable de salon, l'on n'aurait certes jamais entendu parler de lui. Otez de M. de Talleyrand le grand seigneur avili, le prêtre marié, l'évêque dégradé, que lui reste-t-il ? Sa réputation et ses succès ont tenu à ces trois dépravations. » Son habileté est une légende. Il ne prévoyait rien. Il a trahi tous les gouvernements ; il n'en a renversé ni élevé aucun. Il ne songeait qu'à augmenter sa fortune ; et, jusque dans le Congrès de Vienne, il a « brocanté » ses opinions. « Il ignorait cette ampleur d'ambition, laquelle enveloppe les intérêts de la gloire pu-

blique comme le trésor le plus profitable aux intérêts privés... » Tels sont, relevés au hasard, quelques-uns des traits de cette furieuse invective qui se termine par ces lignes célèbres : « Les hommes de plaies ressemblent aux carcasses des prostituées ; les ulcères les ont tellement rongés qu'ils ne peuvent servir à la dissection. »

Vitrolles est moins dégoûté : il dissèque. Il n'est guère plus indulgent que Chateaubriand ; mais il consent à étudier le problème moral que pose la vie de Talleyrand¹. Il découvre d'abord à ses succès d'autres causes que la sottise démocratique et l'abaissement du public. Il reconnaît la finesse et le charme de sa parole, son art des sous-entendus, son humeur facile avec ses subordonnés et sa bonté pour les gens à son service : « Dans la société, il portait toute la grâce qu'on peut accorder avec la plus complète indifférence du sentiment ; mais, fantasque dans ses relations, il ne lui est resté ni une amitié, ni un dévouement. De bonne heure, il avait appris à caresser le scandale et à mépriser l'opinion des honnêtes gens. Les deux grands mobiles de sa conduite furent : l'amour des femmes et l'amour de l'argent ; la politique était son industrie. » Sa vénalité était notoire ; il a gagné sa fortune

1. *Mémoires et Relations politiques* du baron de Vitrolles, t. III. Notes.

en vendant tous ceux par lesquels il s'était fait acheter¹. Il avait toutes « les faiblesses, les mièvreries et la mollesse d'un autre sexe ». Mais la vie de cet « habile acrobate » n'en a pas moins été un prodige de savoir-faire. Jamais il ne s'endormait sur sa fortune ; il s'attachait fortement aux réalités prochaines. Il atteignit donc « le sublime dans le genre le plus bas » ; car toute cette habileté n'était dépensée que pour le lucre. « Deux fois, cependant, ses intérêts personnels de position, d'amour-propre et peut-être de vengeance, la placèrent dans la ligne des grands intérêts publics. » Vitrolles veut ici parler d'Erfurth et de Vienne. Cette psychologie est à peu près la même que celle à laquelle s'était arrêté Sainte-Beuve, sans d'ailleurs avoir lu Vitrolles dont les *Mémoires* ne furent publiés qu'en 1884.

Selon Vitrolles, il n'était resté à Talleyrand ni une amitié ni un dévouement. Vitrolles se trompait, les *Mémoires* de M^{mo} de Rémusat l'ont montré.

Talleyrand avait fait dans sa vie privée et publique une si large place aux femmes que celles-ci eussent été ingrates si elles n'avaient point plaidé pour lui les circonstances atténuantes. A dire vrai, il n'avait eu à se louer ni de M^{mo} de Staël, à qui d'ailleurs il avait em-

1. Cette formule n'est point de Vitrolles, mais du ministre Decrès, célèbre par son esprit, sous Napoléon.

prunté de l'argent, ni de George Sand, qui l'a outragé dans des pages d'une rhétorique intolérable (*Lettres d'un voyageur*). Mais M^{me} de Rémusat l'a un peu dédommagé de toutes ces injures de bas-bleus.

M^{me} de Rémusat était liée à Talleyrand par la reconnaissance. Le prince de Bénévent fit beaucoup pour la fortune de M. de Rémusat. D'autre part, il daigna prendre plaisir à la conversation de M^{me} de Rémusat, et celle-ci avoue que sa « petite vanité » en fut très satisfaite. « On examina, dit-elle, cette petite femme de vingt-sept ans, médiocrement jolie, froide et réservée dans le monde, que rien d'éclatant ne dénonçait, dévouée aux habitudes d'une vie pure et morale et qu'un si grand personnage s'amusait à mettre en évidence. »

Les premières causeries de la « petite femme de vingt-sept ans » et du « grand personnage » sont un peu froides; mais, peu à peu, la glace fond, les rangs se rapprochent, et, à la faveur de cette intimité, M^{me} de Rémusat voit surgir devant elle un Talleyrand assez imprévu, un Talleyrand affectueux et consolateur, en présence duquel elle se livre à ses chagrins et ne retient point ses larmes, puis un Talleyrand sentimental qui parle de lui-même avec regret, presque avec dégoût. Elle s'enhardit en écoutant ses confidences, et lui dit, un jour : « Bon

Dieu ! quel dommage que vous vous soyez gâté à plaisir ! Car, enfin, *il me semble que vous valez mieux que vous !* » Alors, Talleyrand lui ouvre le fond de son âme ; il raconte avec amertume son enfance sevrée d'affection, sa vocation forcée, la dureté de ses parents, sa passion pour Charlotte de Montmorency, et les grandes déceptions qui l'ont jeté dans la Révolution. On serait tenté de croire que cette confession presque romantique est simple coquetterie de la part de Talleyrand. Mais son amie nous affirme que tel est le vrai de cet étrange personnage : « Il sent le prix de la vertu chez les autres ; il la loue bien ; il la considère et ne cherche jamais à corrompre par aucun système vicieux... Je l'ai souvent entendu vanter des actions qui devenaient une amère critique des siennes... Il estime les bons prêtres... Il a de la bonté et de la justice dans le cœur, mais il n'applique point à lui ce qu'il apprécie dans les autres... Il est faible, froid... Son esprit est supérieur, souvent juste ; il voit *vrai*, mais il agit faiblement. Il a de la mollesse et ce qu'on appelle du décousu ; il échappe à toutes les espérances ; *il platt beaucoup, ne satisfait jamais et finit par inspirer une sorte de pitié à laquelle se mêle, quand on le voit souvent, un réel attachement...* » Comme l'analyse est fine ! comme l'impression est humaine !

A en croire Chateaubriand, Talleyrand fut un

monstre. Si l'on écoute Vitrolles, il fut un vilain homme. D'après M^{me} de Rémusat, il fut un pauvre homme. Pour ma part, entre ces trois hypothèses, j'incline vers la troisième. Elle est la plus vraisemblable. Talleyrand devait valoir mieux que *lui-même*; et cela n'est pas encore beaucoup dire¹.

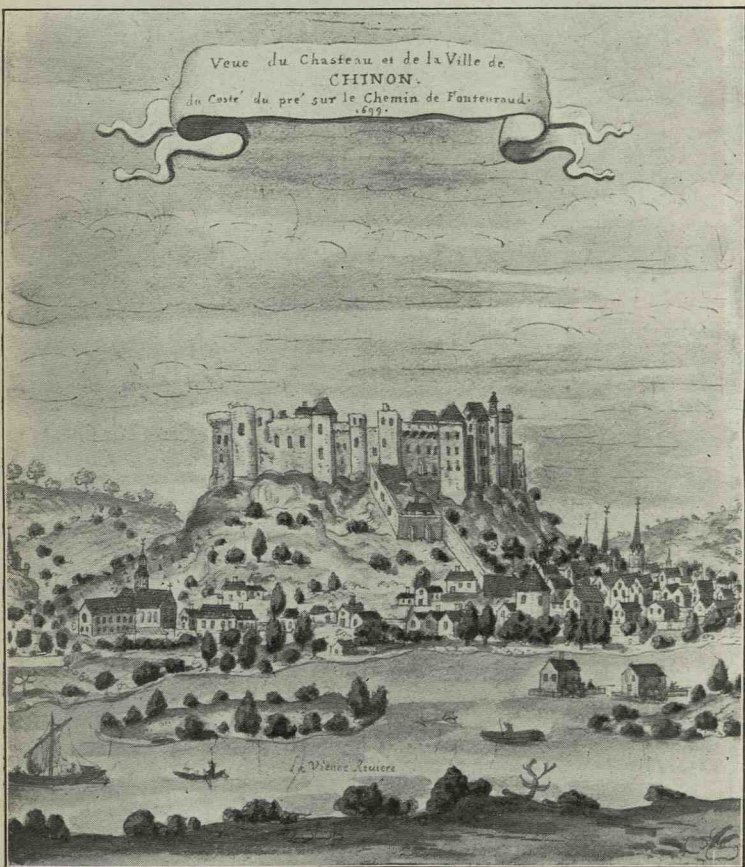
1. Un article de M. Geoffroy de Grandmaison, paru dans le *Correspondant* du 25 mai 1900 sous ce titre : *Les Princes d'Espagne à Valençay*, donne des renseignements inédits et curieux sur la captivité de Ferdinand VII dans le château de Talleyrand. M. Geoffroy de Grandmaison montre que Napoléon mit quelque malice à choisir Valençay pour y interner les Bourbons d'Espagne. Il constate aussi que la conduite de Talleyrand et l'attitude de l'empereur ne permettent pas de penser que, du moins à cette époque, Talleyrand s'indignât du guet-apens de Bayonne.

21 septembre 1900.

IV

VALLÉE DE LA VIENNE

Vue du Chateau et de la Ville de
CHINON.
du Costé du pré sur le Chemin de Fontenraud.
1699.



CHINON

(Collection Gagnières.)

CHINON

LE PAYS DE RABELAIS

En errant à travers les rues de Chinon, je suis obsédé par un souvenir : je me rappelle la salle de la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier ; c'est là que l'on m'a montré le vénérable registre de la vieille Université où figure le nom de François Rabelais, *Chinonensis* ; lui-même l'a écrit de sa main.

Dans la petite ville aux rues étroites, où peu de maisons ont perdu leurs pignons et leurs tourelles du xv^e siècle, on a vite fait d'évoquer les ombres de tous les compagnons de Pantagruel. D'autres souvenirs pourraient ici nous hanter, car cette terre est comme saturée d'histoire. Là-haut, sur la falaise escarpée, les ruines des donjons, des châteaux et des forteresses, parmi les douves débordant de verdure, racontent la détresse de Charles VII, dont le trésor royal était réduit à quatre écus, et qui, traitant La Hire et Xaintrailles, n'avait à leur offrir que deux poulets et une queue de mouton, puis la

venue de Jeanne d'Arc promettant au roi la victoire et le sacre, plus tard, les brillants séjours de Charles VII à Chinon, les fêtes et les tournois durant les années de trêve, où la France respirait et où le roi se donnait corps et âme à sa passion pour Agnès. Dans la basse-ville, surgit le souvenir de Philippe de Commines, à qui Louis XI accorda le gouvernement de Chinon, et qui fit achever la nef et le joli portail de l'église Saint-Étienne... Mais, aujourd'hui, je veux rabelaiser, rien que rabelaiser à Chinon et en Chinonais.

Chinonensis, dit Rabelais. Cela signifie-t-il qu'il naquit dans la ville même ? On l'a prétendu. Son père, dit-on, tenait une hôtellerie à l'enseigne de la Lamproie. Cette maison a été reconstruite, en grande partie, au xvii^e siècle. Une plaque commémorative rappelle que là vécut la famille de Rabelais. Mais fut-ce bien à cette place que naquit l'auteur de *Pantagruel* ? Un hameau voisin de Chinon et appelé la Devinière dispute à la rue de la Lamproie l'honneur d'avoir été le « berceau » de Rabelais. Les érudits penchent pour le hameau. Tout à l'heure, nous irons à la Devinière.

En attendant, j'ouvre un pauvre petit Rabelais de quatre sous, imprimé avec des têtes de clous, que j'ai acheté sur mon chemin pour me servir de bréviaire en mon pèlerinage, et j'y vois

comment Pantagruel et ses compagnons, se rendant au temple de la Bouteille, descendirent sous terre et comment Chinon est la première ville du monde.

« Ainsi descendismes sous terre par un arceau incrusté de plâtre, peint au dehors rudement d'une danse de femmes et satyres, accompagnans le vieil Silenus riant sur son asne.

« Là je disais à Pantagruel : « Ceste entrée
« me revoque en souvenir la cave peinte de la
« première ville du monde, car là sont peinc-
« tures pareilles, en pareille fraischeur, comme
« icy. — Où est, demanda Pantagruel, qui est
« ceste première ville que dites? — Chinon,
« di-je, ou Caynon, en Touraine. — Je scay,
« respondit Pantagruel, où est Chinon et la cave
« peinte aussi; j'y ai beu maints verres de vin
« frais, et ne fais doute que Chinon ne soit ville
« antique; son blason l'atteste, auquel est dit
« deux ou trois fois :

... Chinon,
Petite ville, grand renom,
Assise sur pierre ancienne;
Au hault le bois, au pied la Vienne.

« Mais comment seroit-elle ville première du
« monde? Où le trouvez par escrit? Quelle con-
« jecture en avez? — Je, dy, trouve en l'Escri-
« ture sacrée que Cayn fut premier bastisseur

« de villes, vray donques semblable est que la
 « première, il, de son nom nomma Caynon,
 « comme depuis ont à son imitation tous autres
 « fondateurs et instaurateurs des villes, imposé
 « leurs noms à icelles... »

Les étymologies de Rabelais sont aventurées. Les linguistes prétendent que Caynon viendrait d'un mot celtique lequel veut dire blanc ; et, à voir les roches crayeuses, qui supportent les remparts du château de Chinon, on serait tenté de croire que les linguistes ont peut-être raison.

J'ai cherché la cave peinte, devant laquelle se tenait, toujours au dire de Rabelais, un pâtissier renommé, le « pâtissier Innocent ». Je n'ai point trouvé le « pâtissier Innocent » ; mais les traditions de cet Innocent ne se sont point perdues ; les pâtissiers de Touraine sont encore vraiment rois de la pâtisserie. La cave existe toujours, c'est une de ces habitations de troglodytes comme on en a creusé dans toutes les falaises de ce pays. Une belle ogive en forme l'entrée. Quant aux peintures, il n'y en a plus trace. Je n'ai point vu la « danse de femmes et satyres, accompagnant le vieil Silenus riant sur son asne » ; mais à Chinon l'on boit toujours du vin frais, comme au temps de Pantagruel.

Et la petite ville de Chinon continue d'avoir « grand renom ». Elle le mérite, car, sur son

coteau blanc, les ardoises de ses toitures effilées et de ses tourelles pointues se détachent avec une grâce incomparable, tandis qu'à ses pieds la Vienne, large et paresseuse, déroule son long ruban de moire argentée.

Les gens de Chinon sont gens de goût et d'esprit ; ils respectent leurs vieilles maisons et leurs vieux souvenirs ; ils conservent et entretiennent leurs logis d'autrefois¹. On les aime de

1. Depuis quelques années, les compatriotes de Rabelais se sont mis, eux aussi, à détruire leurs monuments et leurs maisons.

Dans l'ancienne église Saint-Mexme, qui depuis 1790, ne sert plus au culte, une école est établie. Pour chauffer une des salles de cette école, on installa un poêle dont le tuyau fut disposé de telle façon, qu'il crachait sa fumée sur les sculptures de la façade. Il y a longtemps que l'on a supplié la municipalité de Chinon de déplacer son tuyau. Je viens de constater que maintenant, au lieu d'un tuyau, il y en a quatre, et que, par surcroît, la tour est ornée d'une armature de fer destinée à soutenir des fils téléphoniques. Il existe une Société des Amis du Vieux Chinon qui a pour mission de veiller sur les monuments de Chinon : que fait-elle ?

On a commencé de démolir une des tours des anciennes fortifications élevées au début du xv^e siècle ; à côté, se trouvait la porte de l'Île-Bouchard. L'édifice n'était pas classé comme monument historique, le propriétaire était donc libre de le détruire. Pour gagner quelques mètres de terrain, un particulier n'hésite pas à dépouiller sa ville d'un peu de pittoresque et d'un peu d'histoire ! On alléguera peut-être qu'il subsiste dans Chinon bien d'autres monuments, plus beaux et plus importants que celui-là, pour orner la ville et perpétuer les souvenirs de son passé. Mais que tous les Chinonais suivent ce détestable exemple, et Chinon bientôt deviendra la plus banale des sous-préfectures.

Il lui restera sans doute son château, puisqu'il est classé ;

garder leurs trésors. Mais ils devraient bien choisir des municipalités moins sottes. Celles-ci n'ont-elles pas eu l'idée d'enlever aux rues leurs anciennes dénominations? Il y a maintenant à Chinon une rue Voltaire, une rue Jean-Jacques-Rousseau, une rue Marceau! Rabelais raconte qu'un jour Pantagruel, son maître, lui ayant donné congé, il s'en vint « visiter son pays de vache et scavoir si en vie estoit parent sien aulcun ». Si l'ombre de Rabelais éprouve encore de ces nostalgies et revient à Chinon, elle peut reconnaître les pavés des rues et les sculptures des maisons, mais elle doit s'effarer en voyant, au coin des places, quels parents lui ont découverts les Chinonais d'aujourd'hui.

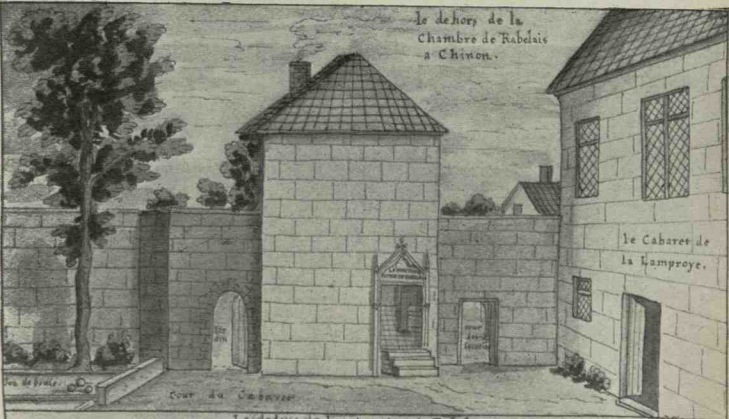
*
* *

Sur la rive gauche de la Vienne, nous suivons une magnifique avenue de grands peupliers, nous remontons le vallon où le Négron coule sous les saules, et nous voici en pleine province rabelaisienne.

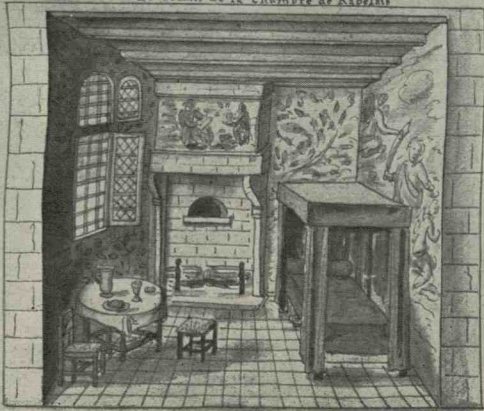
Sur le coteau, que couronne un petit moulin à vent aux ailes rouges, le hameau de la Devinière : quelques maisons de paysans. L'une de

mais, sous prétexte de consolider les ruines, les architectes des monuments historiques y ont pénétré : ils y ont déjà rebâti des murs et arraché des lierres. Ils n'en sortiront plus (15 octobre 1909).

Le dehors de la
Chambre de Rabelais
à Chinon.



Le dedans de la chambre de Rabelais



CHINON. — LE CABARET DE LA LAMPROYE

(Collection Gaignières.)

ces maisons appartient à la famille de Rabelais. Le clos attenant au logis, a depuis, été partagé entre plusieurs propriétaires. Le phylloxéra l'a envahi, et maintenant, le clos Rabelais est planté de vignes américaines !

Il est facile de retrouver la vraie physionomie de la Devinière. Nous avons une estampe du xvii^e siècle représentant « la Devinière, à une bonne lieue de Chinon, à deux portées de fusil de l'abbaye de Sully (Seuilly) et presque vis-à-vis la Roche-Clermault... le lieu où est né Rabelais de la paroisse de Saint-Pierre de Sully (Seuilly) en Touraine ». D'ailleurs, il n'y a aucun doute sur la présence de la famille Rabelais à la Devinière durant tout le xvi^e siècle. En 1524, un certain « Rabellays » est inscrit dans un acte pour la redevance d'un boisseau de froment au seigneur du Coudray. En 1556, un Rabelais exerce des fonctions de procureur à la tenue des plaids de l'abbaye de Seuilly. En 1625, dans un arpentage de divers domaines, il est question d'une terre appartenant à « Messire Thomas Rabellais ¹ ».

Dans le clos Rabelais, je me laisse aller à ce jeu d'imagination dont nul ne se défend aux lieux où est né un homme de génie ; je cherche à

1. Ces divers actes ont été découverts et publiés par M. l'abbé L. Bossebœuf dans son ouvrage : *Le Coudray-Montpensier, l'Abbaye de Seuilly et les environs.*

découvrir une harmonie entre l'œuvre de l'écrivain et les paysages qui, les premiers, réjouissent ses yeux d'enfant. Il se glisse souvent, je le sais, dans ces rapprochements, beaucoup de vaine littérature : nous nous amusons de la sorte à déformer soit l'homme, soit le paysage. — Mais ici, — est-ce une illusion ? — il me semble que quelque chose de vraiment rabelaisien flotte dans l'air limpide de la douce et grasse Touraine. La campagne riante et plantureuse conseille un abandon sans remords aux bonnes lois de nature. C'est tout près d'ici, — « jouxte la rivière de Loire, à deux lieux de la grande forest du Port-Huaut », — qu'a été instituée l'abbaye de Thélème. Le décor est à souhait : les vignes luxuriantes s'épanchent en opulentes frondaisons, qui foisonnent de toutes parts, et des phrases de Rabelais traversent notre mémoire, folles et capricieuses ainsi que des pampres. De l'autre côté du vallon, les coteaux ondulent avec une lente sérénité, avec une grâce raisonnable, comme pour nous exhorter à la noble et indulgente sagesse du bon Grandgousier. Le charme d'un tel tableau séduit tout de suite nos yeux de Français, sans que nous soyons obligés de nous forcer à l'admiration ; et c'est bien de la sorte que, du plus profond de nous-mêmes, nous aimons la beauté saine et joyeuse d'une page de Rabelais.

*
* *

Rabelais fut élevé chez les Bénédictins de Seuilly. De ce couvent, situé à un kilomètre de la Devinière, il reste seulement quelques bâtiments à demi ruinés. L'église abbatiale a disparu.

En bon pèlerin, j'ai voulu voir les vestiges de Seuilly : ils sont maintenant cachés derrière le mur d'une propriété privée. Une belle avenue, qu'égayent des lauriers-roses, quelques décombres à demi recouverts par les herbes et les lierres, un grand espace environné de charnelles, le Jeu de Paume des moines, des salles voûtées du xv^e siècle, voilà tout ce qui subsiste du monastère de Seuilly. Sous ces belles voûtes, on se représente le petit François Rabelais épelant son rudiment... Nous ne savons rien de plus. Les historiens ignorent, les pierres sont muettes. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que Rabelais ne conserva pas un trop mauvais souvenir de ses premiers maîtres, puisque, après avoir fait profession dans l'Ordre des Frères mineurs de l'Observance, il revint un jour, à Maillezais, dans un couvent de Bénédictins, et y passa plusieurs années.

Ces bribes de souvenirs et ces débris d'un couvent ruiné seraient d'un médiocre intérêt ;

mais Seuilly, pour d'autres raisons, est cher à la mémoire des rabelaisiens. Seuilly, c'est Seuillé, le couvent de Frère Jean des Entommeures, « jeune, gualant, frisque, deyhayt, bien à dextre, hardy, aventureux, délibéré, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien advantagé en nez, beau dépescheur d'heures, beau desbri-deur de messes, beau descroteur de vigiles ; pour tout dire sommairement, vrai moyne, si oncques en feut depuys que le monde moynant moyna de moynerie. Au reste, cleric jusques ès dents en matiere de breviaire. »

Elle a été rasée l'église, où Frère Jean se précipita pour interrompre la psalmodie des moines de la manière que l'on sait, et avertir ses Frères que les ennemis vendangeaient leur clos. Mais les celliers où l'on conservait le vin du monastère sont encore intacts ; et l'on m'a montré le clos sur lequel était fondé « tout le boire » du couvent : le phylloxéra y a passé, plus terrible encore que la bande pillarde du roi Picrochole.

Qui était Frère Jean des Entommeures ? Il s'appelait, dit-on, Buinart, et, après avoir été religieux à Seuilly, devint prieur de Sermoise. Selon l'abbé Bossebœuf, on pourrait reconnaître dans le moine de Rabelais « Frère Jacques de Saumur, aumônier de Seuilly ». Ce qui demeure certain, c'est que Rabelais a dessiné d'après nature la figure de Frère Jean des Entommeures.

En tête de son *Pantagruel*, il disait railleusement : « Ne m'advint oncques de mentir ou assurer chose qui ne feust véritable. » Il eût pu le dire avec plus d'exactitude encore des chapitres de *Gargantua* où il avait conté la guerre qui suivit la querelle des fouaciers de Lerné et des bergers de Seuilly. Car, ici, le voile de la fantaisie est transparent, et rien n'est divertissant comme de suivre sur le terrain les détails de cette histoire extraordinaire.

*
* *

Lerné est un village situé à moins d'une lieue de Seuilly.

Une rixe de paysans éclate un jour sur le grand chemin. Les bergers de Seuilly, occupés dans les vignes à empêcher les étourneaux de manger les raisins, voient passer les fouaciers de Lerné et veulent leur acheter des fouaces ; « car notez que c'est viande celeste manger à desjeuner raisins avec fouaces fraîches ». Les fouaciers refusent et insultent les bergers. (L'admirable bordée d'injures qui résonne encore sur toutes les routes de la Touraine !) Forgier de Seuilly, « bien honneste homme de sa personne et notable bachelier », répond d'abord doucement. Mais Marquet, « grand bastonnier de la confrairie des fouaciers », lui baille

de son fouet à travers les jambes, Forgier saisit un tribard et assomme Marquet. On accourt, on se bat... Rassurez-vous, je ne vais pas continuer ce sec et piteux résumé de Rabelais. Si j'ai rappelé ce début de la grande guerre entre Picrochole et Gargantua, c'est qu'il est d'une délicate saveur, lu sur le chemin que bordent les grands noyers, parmi les vignes des vigneronns de Seuilly.

Les gens de Lerné demandent justice à leur roi Picrochole. Ici encore, Rabelais peint d'après nature. Picrochole n'était autre qu'un certain Gaucher de Sainte-Marthe, seigneur de Lerné, escuyer et docteur en médecine. Il soignait « M^{me} de Frontevaulx », qui lui avait donné le village de Lerné. On a conté qu'étant en consultation avec Rabelais, il le frappa, dans un accès de colère ; et on a dit aussi qu'il y avait eu procès entre lui et les moines de Seuilly... Mais il était médecin, Rabelais était médecin, et cela suffit à tout expliquer.

Une fois que Picrochole entre en scène, la fantaisie de Rabelais se débride. Le « roi de Lerné » se met en campagne avec une armée dont la seule avant-garde compte seize mille quatorze arquebusiers et trente mille et onze aventuriers, qui s'en vont jusqu'à Seuilly pillant, laronnant, détroussant hommes et femmes ; et lorsque Jean des Entommeures, aidé des « moinetons » du

couvent, défend le clos, à grands coups de sa croix de bois, il en extermine « treize mille six cent vingt et deux, sans les femmes et petits enfants, cela s'entend toujours ». Dès lors, tout grandit, tout s'élargit ; la querelle des fouaciers de Lerné et des bergers de Seuilly est oubliée ; c'est, en une fresque puissante, à la fois tragique et burlesque, l'image terrifiante de la guerre criminelle et absurde. Encore, çà et là, quelques-uns de ces petits tableaux où excelle le réalisme de Rabelais, comme celui de Grandgousier recevant à Paris la nouvelle de l'invasion de ses États par Picrochole : « Le vieil bonhomme Grandgousier... se chauffe... à un beau clair et grand feu, et, attendant graisler des châtaines, escript au foyer avec un baston bruslé d'un bout, dont on escharbotte le feu, faisant à sa femme et famille de beaux contes du temps jadis... » Mais le récit prend bientôt une tournure épique et il n'est point de partie de l'œuvre de Rabelais où il faille « peser plus soigneusement ce qui y est déduit ».

Cette guerre effroyable, ces marches d'armées, ces déroutes, ces sièges, ces massacres, tout cela tient dans un creux de vallon, et l'on peut embrasser presque d'un coup d'œil les champs de bataille où s'entrechoquent les troupes de Gargantua et celles de Picrochole.

Voici la Roche-Clermault, bourgade de six

cents habitants : c'est de là que Picrocholé, vainqueur par surprise, rêve de conquérir l'Europe et l'Asie, et de rebâtir le temple de Jérusalem. Des remparts que battit si fort l'artillerie de Gargantua, il ne reste rien. Existèrent-ils jamais ?

Voici, sur le coteau qui fait face à Seuilly, le château du Coudray : il est toujours debout avec ses hautes tours crénelées : c'est là que pour la première fois se rencontrent les deux armées.

Voici, à une demi-lieue de la Roche-Clermault, Vaugaudy jusqu'où Gargantua poursuit Picrocholé vaincu.

Comme un touriste anglais sur le champ de bataille de Waterloo, ma carte à la main, je suis les combats que se livrèrent ici les armées du roi de Lerné et du seigneur du Coudray. Sur le théâtre même des opérations, leur stratégie nous apparaît d'une vraisemblance extraordinaire.

Ce jeu n'est point pur amusement de curiosité. A relire ainsi Rabelais en ayant sous les yeux le décor vrai où se meuvent ses personnages, on découvre le fond même de son génie. Si les caprices les plus désordonnés de son imagination nous donnent avec tant de forces l'impression de la vie, si nous finissons par considérer comme naturelles les prouesses les plus extravagantes de ses héros, c'est qu'il y a de la réalité, — une réalité minutieusement observée,

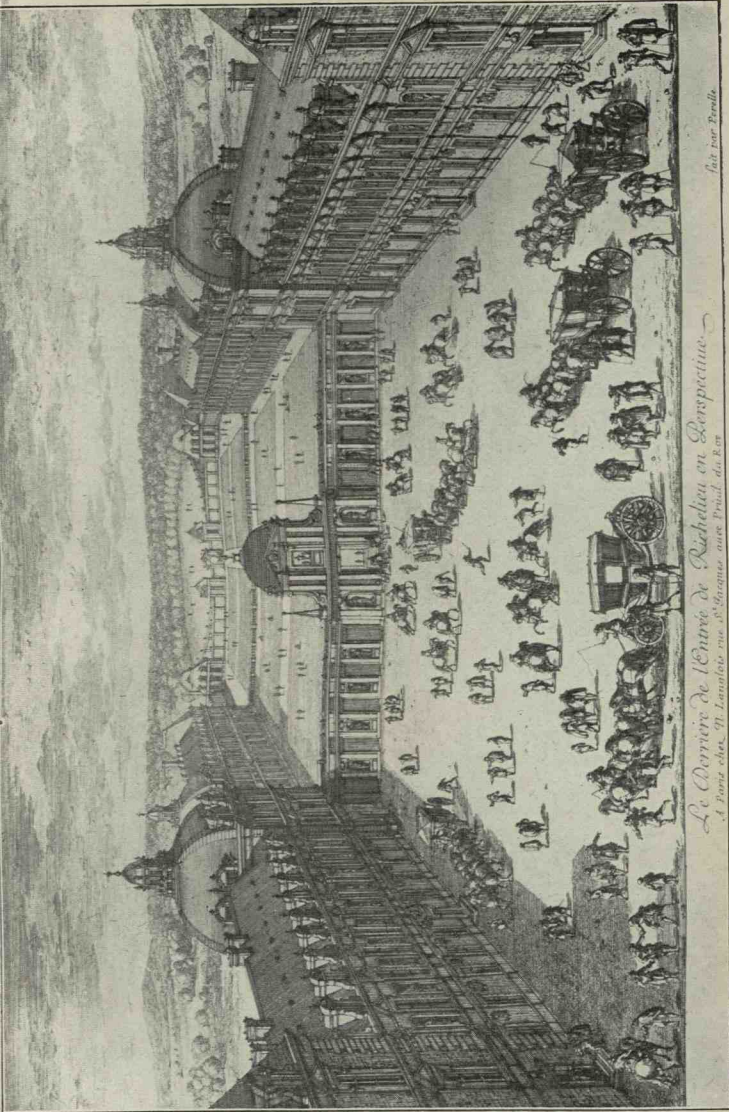
— sous ces folies et ces extravagances. Les racines de l'œuvre sont en pleine vérité. Pour s'en apercevoir il est peut-être inutile d'aller se promener entre Seuilly et la Roche-Clermault. Cependant je ne l'avais jamais compris aussi clairement qu'au long du « grand quarroy » qui va de Lerné à Parilly.

31 août 1907.

II

RICHELIEU

« Honteux d'avoir tant vécu sans rien voir », Jean de la Fontaine rêvait de voyager, quand, un jour, la disgrâce d'un de ses parents lui offrit l'occasion de contenter sa fantaisie. Il quitta Paris en compagnie d'un oncle de sa femme, M. Jannart, que sa fidèle amitié pour le surintendant Fouquet avait fait exiler en Limousin. Tout le long du chemin, il écrivit à M^{me} de La Fontaine des lettres mêlées de prose et de vers, avec l'illusion qu'il dégoûterait cette futile personne de la lecture des romans et l'accoutumerait à « l'histoire soit des lieux soit des personnes ». A vrai dire, La Fontaine n'était pas homme à réformer l'humeur d'une femme, surtout de la sienne. C'était, d'ailleurs, un piètre historiographe qui estropiait les noms, confondait les rivières et brouillait la topographie. Il s'émerveillait devant les fins et nonchalants paysages de la Loire et les décrivait comme



Fait par Perelle

Le Dernier de l'Entrée de Richelieu en Perspective
A Paris chez M. L'Anatole rue St. Jacques aux Petits Champs

CHATEAU DE RICHELIEU

personne, depuis, ne les a décrits¹; mais les « curiosités » l'intéressaient moins qu'un joli visage aperçu dans une auberge ou une galante anecdote rapportée par une jeune comtesse poitevine.

Cependant, comme il traversait la Touraine, ce voyageur indolent décida de quitter le carrosse et la grande route pour aller visiter Richelieu. « Les Allemands, dit-il, se dérangent bien pour cela de plusieurs journées. » L'Allemand au xvii^e siècle représentait pour les personnes casanières le « touriste » par excellence; l'Anglais l'a remplacé.

Ce fut au Port de Pilles que La Fontaine et M. de Châteauneuf, le valet de pied du Roi, chargé d'accompagner M. Jannart jusqu'à Limoges, prirent de méchants chevaux. Le lendemain, ils rejoignirent le carrosse à Châtellerault, et le poète, les jours suivants, composa pour sa femme une minutieuse relation des merveilles de Richelieu.

*
* *

Après la mort de son frère aîné, tué en duel par le marquis de Thémines, Armand du Plessis acheta le château de Richelieu, vieux manoir

1. Voir plus haut quelques citations du voyage de La Fontaine (C. I).

fortifié, dont le ruisseau de la Mable alimentait les douves. Devenu ministre, il avait chargé Jacques Lemercier, le même qui édifia la Sorbonne et le Palais-Cardinal, de construire à cette place un grand château neuf, tout en conservant une partie du bâtiment ancien. Puis le Roi lui ayant permis de faire bâtir « un bourg de telle grandeur et espace qu'il advisera bon être, fermé de murailles et de fossés », il fit établir par le même Lemercier les plans d'une ville forte à côté du château.

La ville ne diffère guère de ce qu'elle était au temps de La Fontaine. En quelques endroits, ses remparts se sont écroulés, et des jardinets s'abritent dans les vieux fossés ; mais la ligne des fortifications reste partout visible, et les quatre portes par où passent les routes de Chinon, de Châtellerault, de Loudun et de Tours, sont toujours debout, avec leurs lourdes et nobles architectures. Une large rue traverse la ville dans toute sa longueur, débouchant à ses extrémités sur deux places symétriques. Chaque place est décorée de quatre pavillons d'angle surmontés de hautes toitures : sur l'une, s'élève le bâtiment de l'Académie, collège institué par Richelieu pour de jeunes gentilshommes ; sur la seconde, l'église — une belle église de style italien construite sur les plans de Lemercier — fait face à la vieille halle. La grande rue est bor-

dée d'une double rangée d'hôtels dont les façades, les toitures et les portes présentent une ordonnance identique. Le Cardinal avait gratuitement donné le terrain à des gentilshommes de sa suite et à des gens de finance en leur imposant de bâtir à leurs frais ces logis uniformes. Deux rues parallèles et quatre rues perpendiculaires à cette voie principale, voilà dans sa géométrique simplicité toute la ville de Richelieu.

Cet extérieur grandiose et symétrique était trop conforme au goût du temps pour déplaire à La Fontaine. Mais depuis longtemps déjà, les courtisans qui avaient élevé ces hôtels pour flatter leur maître, les laissaient à l'abandon. « Ce que je puis dire en gros de la ville, écrivait le visiteur de 1663, c'est qu'elle aura bientôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers. Elle est désertée petit à petit, à cause de l'infertilité du terroir, ou pour être à quatre lieues de toute rivière et de tout passage. En cela, son fondateur qui prétendait en faire une ville en renom, a mal pris ses mesures : chose qui ne lui arrivait pas fort souvent. »

Maintenant, Richelieu est un peu moins désert, son terroir étant devenu plus fertile. C'est un paisible chef-lieu de canton entouré de grands platanes en quinconces. Deux mille bons tourangeaux se sont tant bien que mal installés

dans les vieux logis du XVII^e siècle, et y mènent la vie tranquille et paresseuse que leur conseille un climat indulgent. Ces demeures historiques abritent l'existence d'une bourgade provinciale. Quand on pénètre sous les hautes portes cochères des hôtels seigneuriaux de la Grande-Rue, on découvre des lessives qui sèchent, des poulets qui picorent; ici c'est la cour d'un pensionnat; là c'est une maisonnette vêtue de vigne vierge, et sur laquelle étincellent les panonceaux d'un notaire; ailleurs, la cour forme un petit hémicycle avec deux pavillons exquis coiffés de toitures démesurées. Tel courtisan mit tant de hâte à bâtir qu'il acheva jusqu'aux communs de sa maison, tandis que ses voisins moins zélés furent dispensés par la mort du Cardinal de terminer leurs constructions.

Bien que défiguré çà et là par de modernes boutiques, ce sobre et harmonieux décor garde je ne sais quelle royale beauté. Il porte l'empreinte du maître impérieux qui l'improvisa. La ville semble l'emblème du génie de son créateur. Ces façades uniformes, ces places qui se correspondent et où sont rangés tous les monuments civils et religieux de la cité, ces voies tracées au cordeau au milieu d'une enceinte fortifiée, ces rues qui par l'aspect de leurs bâtiments annoncent qui les doit habiter, tout peint en raccourci l'esprit et les desseins de Riche-

lieu, tout traduit son rêve d'une monarchie fondée sur la discipline, l'ordre, la puissance militaire et la hiérarchie des citoyens.

*
* *

Le château s'élevait aux portes de la ville. Il en reste à peine quelques vestiges : un pavillon, des dépendances en forme de rotonde, deux serres dont de grands masques grotesques surmontent les portes. La place occupée jadis par les bâtiments, les cours et les jardins est maintenant couverte par de grandes pelouses coupées d'allées régulières et de canaux. Les douves restaurées figurent le plan du château détruit qu'ont remplacé les massifs d'un jardin. Si l'on se rappelle les estampes où Perelle, Sylvestre, Marot ont représenté le palais merveilleux de Jacques Lemercier, il est singulièrement mélancolique, le spectacle de cette grande esplanade déserte. Et cependant, le style des petits édifices qui ont survécu à la dévastation est d'un caractère si particulier, les lignes du dessin apparaissent si clairement sur le sol, que l'imagination peut sans effort évoquer l'apparence du chef-d'œuvre disparu, et que dans les miroirs d'eau il semble qu'on aperçoive encore l'image reflétée des architectures et des statues.

De larges cours encadrées par les communs

et les écuries précédaiént le château, vaste bâtiment à deux ailes, qui par sa forme générale semble bien avoir été le prototype de Versailles, du Versailles de Le Vau.

Si nous n'avions que le récit de La Fontaine à sa femme pour connaître les magnificences de Richelieu, nous serions fort en peine de nous en faire une idée précise, car le premier soin du narrateur est de confesser son ignorance en matière d'architecture, avouer qu'il a naguère décrit Vaux d'après des Mémoires et engager M^{me} de La Fontaine à consulter les *Promenades de Richelieu*, de Desmarets de Saint-Sorlin. Pour lui, il se contentera de rapporter, en les assaisonnant de quelques galantes réflexions, les renseignements du concierge chargé de guider les voyageurs. Nous possédons heureusement des descriptions du château de Richelieu moins spirituelles, mais plus scrupuleuses que celle de La Fontaine.

Badaudant et versifiant, le bonhomme traverse les appartements et les jardins où est accumulée une incroyable profusion de statues, de tableaux et d'œuvres d'art. Il admire la *Renommée* de Berthelot, dressée au-dessus du portique d'ordre dorique qui formait l'entrée du château, les antiques dont on a orné les façades et les salles, parcourt les chambres, les salons dorés, les galeries décorées par le Poussin, le

Lorrain, Dorigny, Rubens, Champaigne, et où l'on voit maints tableaux du Perugin, du Bassan et du Carravage, s'arrête devant les deux *Captifs* de Michel-Ange, s'extasie devant une célèbre table de marbre. Puis, par le pont qui conduit aux jardins, il gagne les parterres peuplés de bustes et de sculptures antiques, mais il ne s'attarde pas à contempler ces statues, et c'est alors que nous retrouvons notre La Fontaine : « Le déclin du jour, dit-il, et la curiosité de voir une partie des jardins en furent la cause. Du lieu où nous regardions ces statues, on voit à droite une fort longue pelouse et ensuite quelques allées profondes, couvertes, agréables, où je me plainrais extrêmement à avoir une aventure amoureuse ; en un mot, de ces ennemies du jour tant célébrées par les poètes ; à midi véritablement on y entrevoit quelque chose,

Comme au soir, lorsque l'ombre arrive en un séjour,
Ou lorsqu'il n'est plus nuit, et n'est pas encor jour.

Je m'enfonçai dans l'une de ces allées... »

Et il n'a pas fait dix pas qu'il se sent forcé, par une « puissance secrète », de commencer quelques vers à la gloire du « grand Armand ». Ces vers pompeux ne valent pas, sans doute, ceux aux Nymphes de Vaux. Mais qu'on les relise aujourd'hui à la place même où le poète

les ébaucha, ils deviennent presque émouvants

Comment a péri le château de Richelieu ? C'est une histoire assez mystérieuse. Les tableaux et les sculptures restèrent sous scellés pendant toute la Révolution. Un certain nombre d'œuvres d'art furent ensuite transportées au Louvre, à Versailles, dans les musées de Tours et d'Orléans. En 1801, le duc de Richelieu fut réintégré dans ses biens, et ce fut lui-même qui alors aliéna le château et le parc. Les motifs et les circonstances de cette vente n'ont jamais été éclaircis. Quoi qu'il en fût, la bande noire s'empara de l'admirable édifice. Les statues et les vases qui étaient restés en place, furent dispersés, tous les bâtiments démolis. C'est seulement depuis quelques années que le domaine est redevenu la propriété de la famille de Richelieu et qu'on a pris soin de sauver les dernières traces du grand ouvrage exécuté jadis sur les ordres du cardinal.

La ville et le château de Richelieu étaient un double monument élevé par le ministre de Louis XIII à la gloire de sa maison. Lui-même en a fait dresser les plans ; il a, de loin, surveillé l'exécution des travaux. Avait-il l'intention de venir quelque jour résider à Richelieu ? On l'ignore. Mais on sait que, durant tout son ministère, il n'y est pas venu. Comme l'a dit

Desmarets, son secrétaire, dont le témoignage n'est pas récusable,

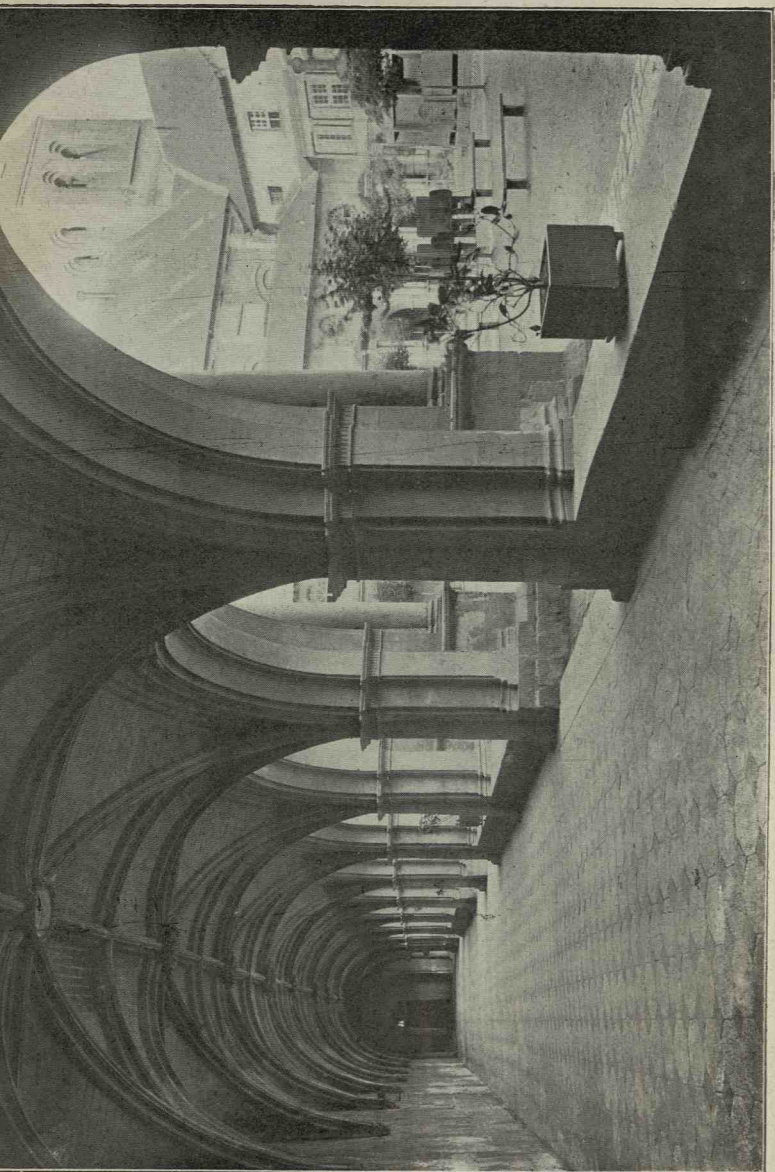
Lui qui fit la merveille, il ne la vit jamais.

La « merveille » n'est plus maintenant qu'un souvenir. Mais tout n'a point péri de cette œuvre de pompe et d'orgueil, puisqu'il nous reste l'étrange petite cité tourangelle, que La Fontaine nommait « le plus beau village de l'univers ».

4 décembre 1909.

V

FONTEVRAULT



Un breton, Robert d'Arbrissel, fonda l'abbaye de Fontevrault dans les premières années du XII^e siècle. Il avait d'abord vécu la vie des anachorètes dans les bois de Craon, entouré de quelques disciples, puis il était sorti de la solitude et s'était mis à parcourir la Bretagne, le Maine, l'Anjou, pieds nus, vêtu d'un sac, prononçant dans les carrefours des discours ardents contre la simonie, la luxure des clercs, les vices de la populace et les désordres des grands. Il traînait derrière lui une horde de pénitents et de pénitentes, des bourgeois, des seigneurs, des rustres, des courtisans et de mauvais garçons. Il vint, suivi de cette multitude, jusque dans un vallon, à une lieue de la Loire, aux confins du Poitou, non loin du confluent de la Vienne. Là il s'arrêta au milieu d'une immense forêt, au bord de la fontaine d'Evrault, et choisit ce lieu pour y fonder un monastère. Il bâtit quatre couvents, voisins mais séparés : pour les religieuses, le *Grand-Moustier* ; pour les infirmes

et les lépreux, *Saint-Lazare* ; pour les pécheuses converties, la *Madeleine* ; pour les religieux, *Saint-Jean-de-l'Habit*.

Robert remit à l'abbesse le gouvernement de l'Ordre entier, soumettant ainsi les religieux à l'autorité d'une femme. Cette étrange constitution est un des plus beaux arguments historiques que puissent invoquer les féministes, car Fontevrault vécut sept cents ans. Il traversa, comme tous les instituts monastiques, des jours de trouble où la règle fléchit et où la rébellion éclata jusque dans le cloître ; mais les abbesses ne laissèrent point sombrer l'œuvre de Robert d'Arbrissel ; le monastère essaima dans toutes les provinces. A la veille de la Révolution, l'ordre était encore parmi les plus riches et les plus glorieux de France.

En 1792, l'abbaye fut pillée et saccagée. En 1804, on installa dans ses vieux bâtiments une maison centrale de détention. Cette prison renferme aujourd'hui un millier de condamnés qui fabriquent des essieux, des sabots, des tissus, des boutons de nacre, etc.



Il y a deux ans, je visitais Fontevrault. C'était le 15 juillet. Je venais de remettre au concierge de la prison la permission de visiter l'ancienne

abbaye, qui m'avait été délivrée par le préfet du Maine-et-Loire et j'attendais, dans la cour d'entrée, que cette permission eût été soumise au directeur de l'établissement. Des prisonniers allaient et venaient; les uns portaient des échelles; les autres rangeaient soigneusement dans des boîtes des « verres de couleur »; d'autres pliaient des drapeaux où décrochaient des lanternes vénitiennes suspendues à des fils de fer. « Voilà, me disais-je, une étonnante prison où l'on a soin de divertir les détenus », quand, soudain, je me rappelai que la veille j'avais assisté sur le pont de Saumur à un bien beau feu d'artifice. Ces lampions, ces lanternes, ces pavots avaient donc servi à célébrer la fête nationale et, maintenant, sous l'œil de leurs gardiens, quelques pensionnaires de choix portaient au magasin le matériel du 14 juillet. J'appris ainsi que dans les prisons de France on a coutume de commémorer la prise de la Bastille par une petite illumination à huis-clos.

C'est une pensée d'un comique si doux, si savoureux, qu'aujourd'hui, me retrouvant sous la haute porte de Fontevault, mon laissez-passer à la main, je m'amuse au souvenir du charmant tableau de ces bons prisonniers occupés à faire disparaître les vestiges des réjouissances par lesquelles on avait cru devoir leur rappeler la démolition de la Bastille et l'aurore de la liberté.

Un gardien de prison, muni d'un terrible et sonore trousseau de clefs, me conduit dans les parties de la prison que le laissez-passer de l'administration qualifie de « parties historiques ». La visite est un peu rapide, et, à cause « des exigences du service », on refuse aux curieux l'accès du réfectoire de l'abbaye, de la chapelle de l'abbesse convertie en brasserie, de l'église Saint-Lazare transformée en infirmerie. Bref, il est malaisé de se faire une idée de l'ensemble du monastère des religieuses.

Du couvent des hommes, appelé Saint-Jean-de-l'Habit, il ne reste rien ; tous les bâtiments ont été rasés pendant la Révolution.



La tour d'Evrault est une construction bizarre à propos de laquelle les historiens et les archéologues firent jadis mille conjectures : c'est une tour octogonale dont chaque pan présente une absidiole à toiture conique ; une haute pyramide la surmonte et une petite lanterne octogonale couronne la pyramide. L'édifice a près de vingt-cinq mètres de hauteur et, murs et toitures, il est tout entier bâti en pierre. Du dehors, les proportions en paraissent peu heureuses ; mais, à l'intérieur, on est séduit par la forme gracieuse des absidioles et l'imprévu des jeux de lumière.

Selon la légende, cette tour aurait servi de repaire à un bandit qui, avant la venue de Robert d'Arbrissel, allumait chaque soir un fanal dans la lanterne, afin d'attirer en ces parages les voyageurs égarés dans la forêt. On a prétendu aussi que c'était la chapelle d'un cimetière, et que l'on y déposait les morts avant l'ensevelissement.

En 1834, Mérimée, chargé d'inspecter les monuments historiques, écrivait dans son rapport au ministre¹ : « Près de l'église (non, c'est à l'autre extrémité de l'abbaye) est un édifice très singulier que l'on appelle la tour d'Evrault. Les antiquaires du pays la croient antérieure à la fondation de l'abbaye, mais cette opinion n'est pas soutenable, car toutes les arcades sont ogivales (non, certains arcs sont en plein cintre et d'autres brisés). Il est donc impossible de lui donner une date plus ancienne que la première moitié du XIII^e siècle. (Il est parfaitement possible de faire remonter la construction de cette tour au XII^e siècle.) C'est une salle octogonale, etc... J'ai vu un monument à peu près semblable dans l'île de Saint-Honorat. Ce bâtiment ne peut avoir été qu'une chapelle ou un

1. Mérimée n'a point reproduit ce passage de son rapport dans le livre qu'il a publié sous le titre de *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*. Cette page est restée manuscrite ; mais elle a été citée par le comte Clément de Ris (*Gazette des Beaux-Arts* ; 2^e période ; t. XII).

baptistère... » Si j'ai souligné ici quelques erreurs manifestes, ce n'est point pour prouver — cette preuve n'est plus à faire — que les notions archéologiques de Mérimée étaient assez superficielles. En 1834, on ne connaissait encore presque rien de l'architecture du moyen âge. Mais si aujourd'hui nous sommes à même de rectifier les inexactitudes de Mérimée, n'oublions jamais que c'est à Mérimée lui-même que nous en sommes redevables. C'est grâce à lui — et à Vitet — que les plus précieux monuments de la vieille France ont été connus et sauvés. Son érudition était médiocre, mais son zèle infatigable. Lisez, en effet, les lignes qui suivent cette description de la tour d'Evrault : « Cette tour est maintenant engagée en partie dans des bâtiments modernes, elle sert d'atelier aux détenus qui pilent du chanvre. Il serait bien à désirer qu'on isolât ce monument d'un style fort rare et surtout qu'on en fit un autre usage. » Or, le vœu de Mérimée fut entendu.

Aujourd'hui, les archéologues semblent d'accord pour reconnaître dans la tour d'Evrault non plus une chapelle, mais tout simplement la cuisine de l'abbaye. Ils ont rencontré dans d'autres monastères des constructions analogues dont la destination ne pouvait être mise en doute. Ils ont remarqué qu'à Fontevrault la toiture de chaque absidiole était percée d'une

ouverture par où devait s'échapper la fumée de chaque foyer, tandis que la lanterne élevée au sommet de la pyramide formait la cheminée d'un âtre occupant le milieu de la tour.

Cette hypothèse paraît extrêmement plausible. Elle satisfait d'ailleurs les personnes qui ont le goût du pittoresque. Imaginez l'aspect fantastique, gargantuesque de cette cuisine : un bœuf entier rôtit dans chaque absidiole ; au centre de la tour, bout un immense chaudron, dont la vapeur, mêlée à la fumée des sarments, monte en colonne jusqu'au sommet de l'édifice.

*
* *

Le cloître est vaste, mesurant près de soixante mètres sur chacun de ses côtés. La grâce de sa large voûte en ogives surbaissées et l'élégance des fleurons et des culs-de-lampe sculptés marquent la date de sa construction, les premières années du xvi^e siècle, et elles attestent le goût de Renée de Bourbon, la « perle de Fontevault ».

Infirmes et souffreteuses, cette abbesse avait une main de fer : elle rétablit l'ordre dans son monastère où la licence du siècle avait aboli toute règle et toute piété ; elle dompta ses religieuses et ses moines insurgés, et, de force, *manu militari*, les enferma derrière des murailles et

des grilles. Son sceau portait quatre R. : *Renée, Religieuse, Réformée, Réformante*. Ce fut elle qui rebâtit les bâtiments conventuels : cloître, chapitre, dortoir, réfectoire, logis des religieuses.

L'abbesse qui lui succéda, Louise de Bourbon, acheva de décorer les portes et les lucarnes de l'édifice ; naturellement, elle se conforma au goût de son temps et, sur ces architectures encore gothiques, elle fit sculpter par des artistes délicats des rinceaux, des guirlandes, des coquilles, des arabesques, tout le décor de la pure Renaissance, si bien que le monastère de Fontevault nous raconte clairement l'histoire artistique du xvi^e siècle.

Il suffit de quelques vieilles pierres pour évoquer toute l'esthétique d'une époque ; il suffit de quelques lignes d'un vieux livre pour en évoquer les mœurs et l'esprit. Lisez cette brève biographie de Louise de Bourbon qui fut composée, un siècle plus tard, par un historiographe ami du couvent, et qui eût ravi Stendhal : « Elle a beaucoup contribué à l'embellissement du grand monastère. *Son zèle pour la foi fut extraordinaire*, et l'on rapporte que Charles IX étant un jour à Fontevault avec toute la cour, elle se jeta aux pieds de ce monarque dans le cloître pour le convier d'exterminer les hérétiques et de commencer par deux jeunes princes de son sang qui étaient à sa suite ;

elle parlait du roi de Navarre et du prince de Condé. On prétend qu'ils furent témoins de cette *pathétique* exhortation, et que le plus jeune de ces princes, s'en étant souvenu dans l'occasion, donna dans la suite Fontevrault au pillage à ses soldats. On ajoute que les dix mille martyrs, indignés de cet attentat, repoussèrent en corps d'armée ces ennemis de la foi. C'est en reconnaissance d'un bienfait si signalé qu'ils ont double office à Fontevrault... »

Un joli portail très fouillé, très orné, où l'on voit des rinceaux, des feuillages, des statuettes et les armes de France, donne entrée dans la salle capitulaire. Celle-ci est divisée en deux travées que séparent deux colonnes dressées à cette place longtemps après la construction primitive, et d'un effet assez misérable. La salle fut bâtie par Renée de Bourbon ; mais, ainsi que dans le reste du couvent, Louise de Bourbon termina le décor.

Sur les murailles on a peint, au xvi^e siècle, des scènes de la vie du Christ et de la Vierge. L'humidité les a effacées à demi. Autant qu'on en peut juger par ces pauvres débris, elles sont l'œuvre d'un artiste consciencieux et sans génie, dessinateur habile et assez dramatique, l'Angevin Thomas Pot (1567). A l'angle de chaque tableau, le peintre avait représenté l'une des abbesses de Fontevrault. On continua au xvii^e et

au XVIII^e cette série de portraits. Ces figures ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais elles sont des documents intéressants pour l'histoire de cet étrange monastère.

Un de ces portraits, placé à l'angle de la peinture qui représente *la Mort de la Vierge*, est celui de M^{me} Marie-Magdeleine de Rochechouart de Mortemart, la sœur de M^{me} de Montespan et la plus fameuse des abbesses de Fontevrault. Elle semble avoir passé la quarantaine ; mais son visage pur et épanoui conserve, malgré les ans, malgré la sévérité de la coiffe monastique, les traces de cette beauté qui émerveillait les contemporains ; ses traits nobles et placides, un peu alourdis, sont illuminés par le regard de deux yeux profonds et charmants où étincelle le célèbre esprit des Mortemart.

Elle n'était point venue à la vie religieuse sans quelque répugnance. « Son père, dit Saint-Simon, l'avait coffrée jeune avec peu de vocation ; elle avait fait de nécessité vertu ». Élevée à l'Abbaye-au-Bois, elle n'avait point vingt-cinq ans, lorsque, pour complaire à M^{me} de Montespan, Louis XIV la fit abbesse de Fontevrault, Rome s'étant empressée d'octroyer toutes les dispenses nécessaires.

Elle fut bénite, au mois de février 1671, dans le couvent des Filles-Dieu par l'archevêque de Paris. La reine, les princesses du



Gravé à Paris par E. Darrochets rue du Foïn pres la rue S^t Jacques

Cette Dame illustre eclatâ
Par un profond sçavoir rare au tems ou nous sômes
Et par ses Vertus merita
L'honneur de commander aux hommes.

MARIE-MAGDELEINE 'DE ROCHECHOUART DE MORTEMART,
ABBESSE DE FONTEVRAULT

sang, toute la cour assistaient à la cérémonie. Le grand aumônier de France et le nonce du Pape avaient pris place dans le chœur auprès de la reine, « pour ne pas se commettre » avec les trente évêques qui étaient rangés « dans le balustre ». Le Grand Conseil avait été invité. Puis on vit les religieux de l'Ordre venir baiser la main gantée de la jeune abbesse en signe de sujétion. Les religieuses professes vinrent ensuite...

Quelques jours plus tard, elle partit pour son monastère. En route, elle reçut les hommages et entendit les harangues des magistrats et des communautés religieuses ; la foule se pressait sur son passage ; à la Madeleine-d'Orléans, elle faillit être étouffée par la multitude. Dix mille étrangers accourus de toutes parts vinrent saluer son entrée au monastère, si grande était sa réputation d'esprit et de beauté, et, si vive chez tous les badauds de France la curiosité d'apercevoir la sœur de la favorite.

Cette jeune fille prenait le gouvernement de soixante couvents et de cent cinquante prieurés. Elle ne fut pas inférieure à sa charge, maintint la règle, défendit les privilèges de son Ordre. Elle fut une excellente religieuse ; elle composa pour ses filles des règlements et des instructions si sages que Bossuet les voulut

étudier « pour y apprendre à gouverner les religieuses de son diocèse » ; elle fit d'interminables procès pour protéger les droits de ses maisons contre les évêques de France. Elle était admirable dans le spirituel et excellait dans le temporel.

M^{me} de Sévigné l'a méchamment calomniée, parce qu'elle n'était point de sa coterie ; elle a laissé croire, par toutes sortes de sous-entendus, que M^{me} de Fontevault montra plus de goût qu'il n'eût convenu à une abbesse, pour la société de l'abbé Tétu, homme d'esprit qui, jusqu'à sa mort, attendit de devenir évêque pour se faire dévot. Mais M^{me} de Sévigné témoignait peu de bienveillance aux personnes dont la beauté ou l'esprit pouvaient être mis en parallèle avec la beauté et l'esprit de M^{me} de Grignan. L'abbesse était de celles-là.

On la voyait rarement à la cour. Elle y fit cependant quelques séjours. Son père étant malade, elle se rendit à Versailles, dans le temps que Louis XIV n'était pas encore détaché de M^{me} de Montespan. Le roi eût voulu qu'elle fût de toutes les fêtes ; mais elle refusait de voir personne ; « elle ne bougeait point de chez M^{me} de Montespan, entre le roi, M^{me} de Thiange et le plus intime particulier. » Saint-Simon ajoute : « Cela faisait un personnage extrêmement singulier. »

Personnage bien singulier, même hors de

Versailles, que celui de cette abbesse pieuse, vigilante et qui, au fond de son monastère, ne renonçait ni aux lettres, ni au commerce du monde. Elle savait l'espagnol, l'italien, le latin, se mit à l'hébreu pour mieux comprendre l'Ancien Testament, et au grec pour traduire Platon, et que choisit-elle dans Platon ? *Le Banquet* ; Racine fut son collaborateur. Elle était versée dans la théologie, lisait les Pères, admirait Arnauld et même se défendait assez mollement d'être janséniste : « Pour la doctrine qu'on leur impute, écrivait-elle, je ne l'ai pas : il est vrai que les livres de ces messieurs me paraissent au-dessus de tout ce qu'on peut lire en notre langue, et que la morale qui y est enseignée, quoique très rude à la nature, ne laisse pas de me plaire, parce qu'elle est conforme à la seule et véritable règle, qui est l'Évangile. Voilà ma profession de foi. » Et cette amie d'une morale très rude se divertissait à composer de petits morceaux subtils, délicats et mondains sur *la Politesse*, modèles charmants et futiles de la littérature de salon. Elle prononçait des sermons très éloquentes, mais elle composait des vers qu'à la vérité, elle brûlait aussitôt écrits. Elle se trouvait heureuse dans son lointain Fontevault et refusait de changer son abbaye contre celle de Montmartre, qui l'eût rapprochée de ses amis ; mais elle aimait à corres-

pondre avec M^{me} de La Fayette, avec M^{me} de Sablé, avec Segrais, avec Huet, l'évêque d'Avranches, avec le collectionneur Gaignières, et ne détestait pas d'être mise au courant des bruits de la ville et de la cour. Après sa disgrâce, M^{me} de Montespan fit de longs séjours à Fontevrault.

Que de choses nous apparaissent mystérieuses et paradoxales dans les mœurs et les sentiments de la société du xvii^e siècle ! Cette même religieuse, qui priait Racine de reviser sa traduction du *Banquet*, oui, du *Banquet* de Platon, faisait jouer *Esther* dans son couvent, peu de temps après la première représentation donnée à Saint-Cyr. *Esther* à Fontevrault, chez la sœur de l'*altière Vasthi* ! D'ailleurs, rien ne troubla jamais les excellentes relations de l'abbesse avec M^{me} de Maintenon. Celle-ci lui écrivait le plus affectueusement du monde : « Vous avez touché mon goût et rempli mon estime. » Mais le plus extraordinaire est que M^{me} de Maintenon la prenait à témoin de sa sympathie pour M^{me} de Montespan : « Je suis ravie d'avoir reçu quelques marques du souvenir de M^{me} de Montespan. Je craignais d'être mal avec elle. Dieu sait si j'ai fait quelque chose qui l'ait mérité et comment mon cœur est pour elle » (27 septembre 1691). Au premier coup d'œil, cela ressemble à une très répugnante hypocri-

sie, d'autant plus que, après cette belle protestation, M^{me} de Maintenon s'empresse de raconter « l'horrible mort » de Louvois et le trépas soudain de La Feuillade, ajoutant qu'elle aurait été curieuse d'apprendre ce que M^{me} de Montespan en avait pensé : or, elle savait très bien que M^{me} de Montespan était alors à Fontevrault, et elle connaissait les terreurs malades que lui donnait la pensée de la mort... Mais tant de méchanceté n'est point le fait de M^{me} de Maintenon. Elle était sincère, probablement. Alors, comment pénétrer jusqu'au fond de ces âmes obscures ?

*
* *

Une rue sépare aujourd'hui le monastère du logis Bourbon ; mais un pont faisait jadis communiquer ce bâtiment avec le jardin de l'abbesse.

On appelle logis Bourbon la maison où furent élevées Coche, Loque, Graille et Chiffé, c'est-à-dire Mesdames de France, filles de Louis XV, lequel donnait à ses enfants ces surnoms d'un goût délicat.

Si le roi envoya ses filles à Fontevrault et les fit élever loin de lui dans un couvent de province, ce fut, dit-on quelquefois, par une sorte de pudeur, pour épargner à leur innocence le spectacle de ses propres désordres. M^{me} Campan

en rejette la responsabilité sur le cardinal de Fleury qui ne voulut point pour les princesses de l'éducation de Saint-Cyr, partageant les préventions qui, depuis la mort de Louis XIV, s'étaient élevées contre l'établissement de M^{me} de Maintenon. Cette dernière explication est plus vraisemblable.

Le logis Bourbon est une petite maison dont les aménagements n'ont guère varié depuis le xviii^e siècle. Elle garde cet air de sobre élégance que conservent les demeures d'autrefois, même les plus simples. (La rampe de l'escalier est en fer forgé d'un assez joli dessin.) Les filles de France durent éprouver quelque surprise lorsque, après bien des années passées à Fontevault, elles se retrouvèrent à Versailles.

Le jardin n'était pas très vaste. L'orangerie est encore debout. On m'a montré les vestiges d'un passage par où l'on se rendait directement à la petite église paroissiale du village. Les lieux ont à peine changé d'aspect. C'est ici qu'ont grandi les quatre petites exilées.

Elles reçurent à Fontevault une éducation absurde. Un maître de danse, seul professeur d'agrément qui les eût suivies, leur enseigna le menuet. Les religieuses, qui étaient d'assez mauvaises institutrices, leur apprirent à peine à lire et à écrire; elles passaient leur temps soit à gâter, soit à terroriser leurs nobles élèves. Plus tard,

celles-ci confièrent à leur lectrice, M^{me} Campan, les souvenirs qu'elles avaient gardés de leur enfance mélancolique. M^{me} Campan nous les a transmis : ils sont pitoyables... Fontevrault les avait trop bien préparées à l'existence futile, mesquine et un peu ridicule qu'elles menèrent ensuite à Versailles, et que, seule, Madame Louise eut le courage de renier en entrant au Carmel.

Et, cependant, un aimable, un délicieux souvenir se rattache au logis Bourbon. Rappelez-vous ces trois portraits — les plus jolis peut-être de Nattier (ils sont placés dans les appartements du Dauphin à Versailles); — celui de Madame Louise présentant un œillet de la main gauche, tandis que la main droite retient une touffe de roses contre la ceinture, celui de Madame Sophie avec une guirlande de fleurs en sautoir, la main soulevant un voile de gaze presque dorée, celui de Madame Victoire, les yeux étincelants, parée d'une divine écharpe de soie aux reflets jaunes et verts. Or, en 1748, Nattier était parti secrètement pour Fontevrault, avec la mission de peindre les trois princesses (Madame Adélaïde était déjà revenue à Versailles). Il les peignit à sa façon, c'est-à-dire qu'il les fit belles, nobles et adorables. Les trois portraits, menteurs et charmants, furent envoyés à Marie Leczinska. Celle-ci en eut la surprise, car elle ignorait le voyage de l'artiste. Elle fit part de sa joie à la duchesse

de Luynes : « Les deux aînées sont belles réellement, écrivait-elle ; mais je n'ai jamais rien vu de si agréable que la petite (Madame Louise) ; elle a la physionomie attendrissante et très éloignée de la tristesse : je n'en ai pas vu une si singulière ; elle est touchante, douce et spirituelle »¹.

En visitant la triste maison où grandirent, sevrées de toute tendresse maternelle, les petites filles peintes par Nattier, je cherche la place où l'artiste posa son chevalet et où furent exécutés les trois chefs-d'œuvre...

*
* *

En 1867, à fin d'une étude sur les sépultures des Plantagenet à Fontevrault², Courajod écrivait les lignes suivantes : « La commission des monuments historiques a les yeux sur l'abbaye. Viennent les subventions publiques, et Fontevrault rétabli offrira à ces statues une hospitalité qui ne leur fera pas regretter celle de Westminster. »

1. C'est à M. Pierre de Nolhac que revient l'honneur d'avoir mis ces trois tableaux, en bonne place, dans le musée de Versailles, puis d'avoir identifié les portraits et enfin d'avoir raconté leur histoire (*Gazette des Beaux-Arts*, 3^e période, t. III).

2. Cette étude de Courajod est, je crois, la plus complète et la plus intéressante qui ait été publiée sur les statues de Fontevrault : elle a paru dans la *Gazette des Beaux-Arts* (t. XXIII).



MADAME LOUISE DE FRANCE

Par Nattier.

(Musée de Versailles.)

Avant et après Courajod, des artistes et des archéologues firent entendre le même vœu. Mais la commission des monuments historiques continuait « d'avoir les yeux sur l'abbaye », sans que l'administration se décidât à exécuter les travaux indispensables. Les statues des Plantagenet restaient reléguées dans une des chapelles du transept de l'église abbatiale. L'église même était toujours partagée par une muraille, et l'on maintenait les planchers qui divisaient la nef en plusieurs étages.

Cependant, des travaux viennent d'être entrepris, et l'on va restituer à la nef son aspect primitif. Cela suffira-t-il pour assurer aux tombes des rois anglais « une hospitalité qui ne leur fera pas regretter celle de Westminster » ?

Jusqu'à maintenant, nous ne connaissions que le chœur et le transept de l'église de Fontevrault. Cette partie de l'édifice (trente-trois mètres sur une longueur totale de quatre-vingt-quatre mètres) sert de chapelle aux détenus : l'autel est placé contre le mur qui bouche la première travée de la nef, face à l'abside.

Avec les dix colonnes robustes aux chapiteaux puissants et sobres qui dessinent la courbe du chœur, avec les trois chapelles absidales qui s'ouvrent sur le déambulatoire, avec les fines colonnettes du triforium, ce chevet d'église évoque le souvenir des belles basiliques ro-

manes de l'Auvergne. Cependant, il n'offre point le même caractère de sombre tristesse; il se distingue par je ne sais quoi de plus élégant, de plus élané où l'on est d'abord tenté de reconnaître une secrète influence du climat moins rude et de l'air plus subtil sur l'imagination des constructeurs; mais, si l'on y fait attention, l'on s'aperçoit que, seule, la blancheur de la pierre, et non quelque différence de plan, donne au roman d'Anjou cet aspect moins farouche.

Quand on avait contemplé la beauté de ce chœur et de ce transept, on ne pouvait penser sans indignation aux sauvages qui avaient défiguré le monument, en disposant de la nef pour y établir les dortoirs, les réfectoires et les greniers d'une prison. Aujourd'hui que les planchers et les cloisons de l'administration pénitentiaire ont disparu, si l'on pénètre, au milieu des platras de la démolition, dans le grand vaisseau, l'indignation redouble.

Cette longue nef était recouverte d'une voûte de pierre formée de quatre grandes coupes reposant sur des pendentifs. Or, ces coupes ont été détruites, afin de permettre l'établissement d'un plancher de grenier, et, à travers les quatre ouvertures béantes, on entrevoit les charpentes de la toiture. Devant ce monument stupidement endommagé, on se sent pris de colère contre

l'imbécilité humaine, comme devant un tableau crevé ou une statue mutilée.

Que faire ? doit-on rebâtir la voûte détruite ? Je ne suis pas suspect de tendresse pour les restaurateurs ; mais j'incline cependant à penser qu'il conviendrait de restituer à l'église une voûte pareille à la voûte d'autrefois. En l'espèce, il n'y a pas d'aventure à courir : la structure et le dessin des coupoles ne sauraient faire l'objet d'aucune discussion, d'aucune interprétation ; la partie inférieure de chaque coupole subsiste encore et l'ensemble de la construction se trouve ainsi déterminé d'une façon en quelque sorte mathématique. En outre, on n'aura pas ici à se préoccuper de l'aspect extérieur des coupoles, — problème qui n'a jamais été résolu avec certitude par les architectes archéologues : les coupoles de Fontevault ne s'accusent pas au dehors, elles sont dissimulées sous la toiture. Enfin le monument tout entier, à cette exception près, est admirablement conservé : les murs et les piliers paraissent en bon état ; presque tous les chapiteaux sont intacts, et ils forment un des ensembles les plus riches et les plus intéressants que nous ait laissés la statuaire du XII^e siècle. Pour ces diverses raisons, la restauration des coupoles est admissible ; elle est même désirable.

Quand on aura rétabli cette voûte et abattu le

mur qui, pour le moment, sépare encore la nef du chœur, l'église de Fontevrault apparaîtra comme l'une des plus parfaites qui soit en France par la majesté de son plan général, par la magnificence de ses sculptures, par la juste proportion de ses diverses parties, surtout par l'harmonieuse pureté de ses lignes. Et cette harmonie est d'autant plus surprenante que, selon certains antiquaires, l'édifice ne fut point conçu d'un seul jet. Nous ne serions plus en présence de l'église construite par Robert d'Arbrissel et consacrée en 1119 par le Pape Calixte II ; celle-ci aurait été remaniée dans les dernières années du XII^e siècle ; on aurait, à cette époque, consolidé et décoré l'extérieur de l'abside, allongé les deux bras du transept, fortifié les murs intérieurs par des massifs de colonnes et de piliers, remplacé le lambris qui couvrait la nef par la voûte à coupoles². Comme je ne suis pas archéologue et que, d'ailleurs, le gardien de la prison ne m'a pas laissé le loisir d'étudier la structure de l'église, je me garderai d'émettre un avis sur la question. Mais les conjectures que je viens de rapporter paraissent extrêmement vraisemblables, même à un profane, même à un visiteur de passage. Si elles sont conformes à la réalité, admirons une fois de plus le goût merveilleux

1. Cette opinion a été développée par M. l'abbé Bossebœuf dans sa notice sur Fontevrault

des constructeurs du moyen âge capables de transformer un monument sans rien lui enlever de son originelle beauté, sans lui faire perdre cet air d'unité qui, après sept siècles, nous ravit d'admiration.



Dans une petite chapelle absidale du transept méridional gisent quatre statues. Elles sont défendues contre les détenus et les touristes par une grille solide. Personne ne se plaindra de cette utile précaution. Mais que, par décence, on fasse donc disparaître la couche de poussière, épaisse d'un demi-centimètre, qui couvre les tombes !

Ces quatre statues sont tout ce qui subsiste du « cimetière des rois » de Fontevault.

La première est l'effigie du roi Henri II, un beau géant aux larges épaules. La sculpture est fruste, mais la draperie du manteau royal est souple et large ; l'attitude du gisant, majestueuse. Un portrait ? Non, plutôt une image d'apparat, placée sur la tombe quelques années après l'ensevelissement, et ne visant point à la ressemblance... Il faut se rappeler ici le tragique récit d'Augustin Thierry : Henri II agonisant à Chinon et maudissant son fils Richard qui l'a trahi ; aussitôt après la mort, la maison du roi pillée par les domestiques ; le corps du souverain, à peine

dans le linceul, transporté à Fontevrault et abandonné dans l'église, enfin la visite du fils félon : « Il vint à l'église et trouva le roi gisant dans le cercueil, la face découverte et montrant encore par la contraction de ses traits les signes d'une violente agonie. Cette vue causa au comte de Poitiers un frémissement involontaire. Il se mit à genoux et pria devant l'autel, mais il se leva après quelques moments, après l'intervalle d'un *Pater noster*, disent les historiens du siècle, et sortit pour ne plus revenir. Les contemporains assurent que, depuis l'instant où Richard entra dans l'église jusqu'à celui où il s'éloigna, le sang ne cessa de couler en abondance des deux narines du mort. Le lendemain de ce jour eut lieu la cérémonie de la sépulture. On voulut décorer le cadavre de quelques-uns des insignes de la royauté ; mais les gardiens du trésor de Chinon les refusèrent, et, après beaucoup de supplications, ils envoyèrent seulement un vieux sceptre et un anneau de peu de valeur. Faute de couronne, on coiffa le roi d'une espèce de diadème fait avec la frange d'or d'un vêtement de femme ; et ce fut dans cet attirail bizarre que Henri, fils de Geoffroy Plantagenet, roi d'Angleterre, duc de Normandie, d'Aquitaine et de Bretagne, comte de l'Anjou et du Maine, seigneur de Tours et d'Amboise, descendit dans sa dernière demeure. » Il faudrait une imagination bien pares-

seuse pour ne pas se laisser prendre au dramatique d'un tel tableau, sous les voûtes de Fontevrault, devant la tombe du roi.

A côté de la statue de Henri II est placée celle de sa veuve, Éléonore de Guienne. Celle-là non plus n'est point une image véridique. Mais l'admirable sculpture ! Cette jeune femme semble endormie, dans une pose simple et naturelle, son psautier à la main ; le visage, bien que mutilé, respire une grâce noble et chaste. Après une vie de désordres, de scandales et de violences, Éléonore était venue mourir à Fontevrault, âgée de quatre-vingts ans.

La statue de Richard Cœur de Lion semble d'un art moins parfait. La tête a été endommagée et restaurée. Courajod y découvre encore des traces « d'énergie et de personnalité ». Il faut un coup d'œil bien fin pour isoler les parties originales de celles refaites au XIX^e siècle. Cependant il est possible d'affirmer qu'il n'y a aucune ressemblance entre cette image de Richard et celle qui a été découverte dans la cathédrale de Rouen.

Ces trois statues sont en pierre ; la dernière, celle d'Isabelle d'Angoulême, épouse du roi Jean, est en bois. Elle est la moins détériorée, mais aussi la moins précieuse. Le style en paraît plus tourmenté, plus conventionnel.

D'autres Plantagenet furent enterrés dans la

même église ; mais il ne reste plus rien de leurs sépultures.

L'histoire du « cimetiére des rois » de Fontevrault est terriblement mélancolique.

Durant le moyen âge, on respecte les tombes royales ; elles sont alors groupées près d'un pilier où l'on voit une image qu'on appelle « Notre-Dame-des-Rois » ; mais les archéologues ne sont pas d'accord sur la place du pilier. Au commencement du xvi^e siècle, l'abbesse, Renée de Bourbon, voulant séparer par une grille le chœur des religieuses du chœur de l'autel, déménage une première fois les tombeaux et déränge l'ordre dans lequel ils sont disposés depuis le xii^e siècle : on ignore si les restes des rois sont déplacés en même temps que les monuments. En 1638, une autre abbesse, construit des arcades à l'entrée du chœur : on transporte six tombes sous l'une de ces arcades pour les réunir en une sorte de monument commun ; mais on ne conserve que quatre des anciennes statues ; on brise celles de Jeanne, reine de Sicile, et de Raymond, comte de Toulouse, et on les remplace par des statues de marbre agenouillées.

A l'époque de la Révolution, l'abbaye est saccagée, l'église est dévastée, les tombes sont violées. Par un hasard singulier, les images de Henri II, de Richard, d'Éléonore et d'Isabelle sont à peu près épargnées. On les transporte

dans le prieuré de Saint-Laurent, puis on les ramène dans la tour d'Évrault, puis on les re-lègue dans une des caves de la prison, car l'ancienne abbaye est devenue maison de détention. C'est au fond de cette cave qu'elles sont découvertes, en 1816, par un Anglais, Stothard, qui les dessine et les fait graver dans son grand ouvrage sur les *Statues monumentales de la Grande-Bretagne*.

Stothard ne se contente pas d'avoir retrouvé les précieuses images des Plantagenet ; il les revendique pour l'Angleterre et invite le gouvernement à les obtenir de la France, pour les placer à Westminster. Le prince régent s'adresse à Louis XVIII, qui est sur le point de consentir à la translation. Mais les archéologues angevins interviennent, et les statues restent à Fontevrault. On les place alors dans la petite chapelle de l'église abbatiale, où elles sont encore aujourd'hui. Rien ne les protège contre le vandalisme des prisonniers, et les visiteurs s'en servent comme de bancs.

Cependant l'Angleterre continue de réclamer les statues de ses rois. Louis-Philippe refuse de céder, mais il a la fâcheuse pensée de faire transporter ces sculptures à Paris afin de les déposer au Louvre ou à Versailles. Les Angevins protestent contre ce projet incongru. La Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers émet

des vœux et fait des démarches. A la Chambre des Pairs, Montalembert prononce un discours¹. Enfin, après la chute du gouvernement de Juillet, grâce à Falloux, les statues sont renvoyées à Fontevault; mais dans quel état! Les restaurateurs, les odieux restaurateurs ont profité du séjour des Plantagenet à Paris pour leur remettre des nez, des mains, des sceptres, des couronnes, les réparer à tort et à travers, et les enluminer d'une couche de peinture abominable!

Est-ce la fin? Non; en 1866, un Anglais écrit une lettre à la *Pall Mall Gazette* et soulève de

1. « J'ai vu, disait Montalembert, ces tombes dans leur église : malheureusement, il ne reste de cette belle église qu'une abside qui sert de chapelle à la Maison centrale de détention. J'y ai vu ces statues; j'ai déploré leur abandon; je l'ai signalé; je pensais, comme tout le monde, qu'elles méritaient d'être préservées, surveillées avec soin; car ce sont de belles statues des XII^e et XIII^e siècles, très rares, comme il n'en existe peut-être pas dix en France; en les signalant et en les admirant, je comptais les retrouver dans le site qui leur convient, car, qui est-ce qui irait chercher le tombeau de Richard Cœur de Lion à Versailles, ces mots hurlent vraiment de se trouver ensemble; qu'y a-t-il de commun entre Richard Cœur de Lion et Versailles? Cependant, ces statues sont à Paris; on les restaure; *c'est une chose qui m'effraye toujours quand j'entends parler de statues et de monuments en restauration*; mais enfin si cette restauration est faite, tant bien que mal, j'espère que tout le monde appréciera la convenance qu'il y a à ne faire qu'en mouler des modèles pour le musée historique de Versailles et à restituer ces originaux à l'église pour laquelle ils ont été faits et d'où ils n'auraient jamais dû sortir... »

nouveau la question du transport des Plantagenet à Westminster. L'opinion anglaise s'émeut. On est à la veille de l'Exposition universelle ; il importe au gouvernement français de se concilier les sympathies des autres nations ; Napoléon offre les statues à la reine Victoria. Cette fois encore, l'Anjou s'agite et pétitionne. On établit qu'aux termes de l'article 525 du Code civil, ces statues sont immeubles par destination et qu'il faudrait une loi pour en autoriser l'enlèvement¹.

1. A ces arguments juridiques s'en ajoutaient d'autres tirés de l'histoire, des convenances artistiques, du respect que l'on doit aux morts. Beulé les développe dans deux lettres dont il faut citer ici quelques lignes.

Ayant rappelé l'unanimité des archéologues, des juristes et des artistes, il ajoute :

« Cette unanimité, qui s'appuie sur la loi, offre à l'empereur le moyen le plus légitime et le plus honorable de se délier vis-à-vis de l'Angleterre, car il n'est pas de pays où l'on comprenne mieux le respect du droit et la puissance de l'opinion. Je suppose qu'un souverain anglais eût accordé à la France une série de monuments uniques qui seraient la propriété de l'Etat, la nation anglaise en appellerait avec le même ensemble au souverain mieux informé, elle dégagerait le souverain de sa parole, elle dirait que la loi prime toute promesse et qu'un don est nul en matière inaliénable. L'Angleterre irait même plus loin que nous, car nous sommes prêts à nous incliner devant un vote du Corps législatif, tandis qu'au delà de la Manche on refuse ce pouvoir au Parlement lui-même. J'en puis citer une preuve récente.

« En 1860, le gouvernement français réclamait les dix-sept portefeuilles de la collection Gaignières, qui ont été dérobés à la Bibliothèque nationale sous Louis XV, vendus, puis légués à la Bibliothèque d'Oxford. Le gouvernement anglais répondit que même un vote du Parlement ne pourrait aliéner des objets consignés dans un établissement public en vertu

L'empereur est obligé d'écrire à la reine, et la prie de le dégager de sa promesse imprudente. La reine, pour tirer Napoléon d'embarras, reconnaît que, après tout, elle ne veut pas méconnaître la volonté des Plantagenet eux-mêmes, « n'étant pas désireuse qu'une injure fût infligée, en son nom, aux vœux patriotiques et pieux des rois, ses illustres prédécesseurs de la Maison d'Anjou ». Dans la même lettre, elle demande que l'église de Fontevrault soit rendue au culte catholique, et que les statues des souverains anglais soient remises dans la position qu'elles ont occupée dans l'édifice pendant plus de cinq siècles.

Avouons qu'il est peu honorable pour la France d'être demeurée trente-six ans sans songer à exaucer le vœu de la reine d'Angleterre. Un Anglais, M. Cecill Hallett, nous l'a rappelé l'an dernier, avec beaucoup de tact et de cour-

d'un testament. C'est aussi en vertu du testament de Henri II Plantagenet et de Richard Cœur de Lion que leurs corps ont été rapportés en Anjou, leurs tombeaux érigés dans l'abbaye de Fontevrault, leurs statues exécutées par des artistes français.

« Si les statues de ces rois angevins étaient transportées en Angleterre, la maison de Savoie réclamerait aussitôt les statues de Philibert le Beau, de sa mère et de sa femme, qui sont dans l'église de Brou; la maison d'Autriche réclamerait les statues des ducs de Lorraine qui sont à Nancy. Ces revendications paraîtraient plus naturelles que celles de la reine d'Angleterre qui n'a aucun lien de parenté avec les Plantagenet. »

toisie dans un article de la revue *The Nineteenth Century*, intitulé : « Le dernier lieu de repos de nos rois angevins. » M. Cecill Hallett est le premier à reconnaître que les débris des tombeaux des Plantagenet doivent rester à Fontevrault, puisque ce sont les Plantagenet eux-mêmes qui ont élu ce lieu pour leur sépulture, et il partage l'opinion de son compatriote John Richard Green, lequel écrit : « Aussi longtemps que nous pourrons les contempler à travers cette grille de fer à Fontevrault, nous aurons quelque chose pour nous rappeler qu'il y eut un siècle de l'histoire d'Angleterre, pendant lequel ses rois étaient Français... quelque chose pour dire pourquoi ce fut sous ces rois français que nous arrivâmes à être séparés de la France, et comment il advint que l'Angleterre fut redevable de son unité nationale et de sa grande Charte à un pouvoir exercé sur elle par des étrangers ! »

M. Cecill Hallett, après une étude savante des statues de Fontevrault, rappelle la lettre de la reine Victoria, et il ajoute : « Est-ce trop espérer que, dans quelque temps futur, le plus courtois des peuples, qui n'est jamais insensible à l'évocation d'une idée, se laissera émouvoir jusqu'à accéder à la requête de la reine Victoria sinon en souvenir de Celle dont le droit à l'hommage dominait les rivalités entre

nations, du moins sur une nouvelle demande de la part de son fils, le roi Edouard VII^s?

La restauration de l'église abbatiale de Fontevrault est aujourd'hui commencée. Lorsqu'elle sera terminée, il faudra se souvenir du vœu des Anglais. Car ce serait une grande erreur de croire que pour ceux-ci la question soit de pure archéologie. Ils éprouvent pour le passé de leur pays un sentiment de piété, presque de dévotion : c'est une de leurs plus belles et de leurs plus enviabiles qualités. Ils viennent en très grand nombre visiter Fontevrault, et, devant les vieilles statues de leurs rois, ils quittent leurs attitudes de touristes, et se recueillent presque religieusement, en pèlerins.

Depuis longtemps, nul ne sait ce que sont devenus les restes des rois ensevelis en ce lieu. Au xvi^e ou au xvii^e siècle, lorsque les tombes furent déplacées, on exhuma les cercueils mais où les enterra-t-on de nouveau ? Pendant la Révolution, les sépultures furent violées. Quarante ans plus tard, l'archéologue Deville interrogea le maçon qui avait fouillé la tombe de Richard ; cet homme lui répondit que l'on avait absolument rien trouvé, pas même

1. Cet article de M. Cecill Hallett a paru dans le fascicule d'août 1902 de la revue *The Nineteenth Century*. M. Joseph Joubert l'a traduit en français et en a fait l'objet d'une communication à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers.

d'ossements. Mais, à la même époque, Mérimée passait à Fontevault et il écrivait :

« Je me rappelle avoir entendu dire à Paris, il y a bien des années, que lorsqu'on avait exhumé les restes de Richard, on avait remarqué la structure singulière de ses os profondément sillonnés pour recevoir les attaches des muscles, signe d'une force extraordinaire. Un habitant de Saumur, que j'ai lieu de croire bien informé, m'a donné les détails suivants sur la disparition des ossements de Richard Cœur de Lion. Après la démolition de 1793, les os et quelques fragments de la bière sont demeurés longtemps dans un coin de l'église, sans que personne se mit en peine de les recueillir. Lorsque l'abbaye eut été convertie en maison de détention, le directeur, homme obligeant, donnait à ses amis des morceaux de ces précieuses reliques, — à l'un un tabia, à l'autre une vertèbre, — tant et si bien qu'on a tout distribué. Un M. de Verrière, chevalier de Saint-Louis, avait eu le crâne presque tout entier. Il l'a vendu à un Anglais. Il est vraisemblable que tous les autres fragments, qui se sont sans doute fort multipliés, auront eu un sort semblable... » Les tombes sont et resteront vides; mais un cénotaphe conserve, malgré tout, une vertu évocatrice. Il faut que, sur des socles très simples et qui ne simuleront pas des architectures médiévales, les images des rois re-

prennent leur place dans le chœur, les pieds tournés vers l'Occident, la tête du côté de l'autel, selon la tradition; il faut que l'église soit rendue au culte catholique. Il ne faut plus que nous passions pour des barbares aux yeux des pèlerins anglais.

*
* *

Il conviendrait de faire mieux encore et de restituer, autant que possible, à Fontevault les épaves du grand pillage révolutionnaire: on retrouvera des tableaux dispersés dans des musées et des églises d'Anjou; la grille du chœur, exécutée sur les ordres d'une abbesse du XVIII^e siècle, ferme la cour de la préfecture d'Angers; le maître-autel de l'église abbatiale est maintenant dans l'église paroissiale de Fontevault. Après toutes ces restaurations et toutes ces restitutions, il ne restera plus qu'à supplier l'administration pénitentiaire d'évacuer Fontevault. Il est lamentable qu'un des plus beaux monuments de France, décoré de tant d'œuvres d'art et orné de tant de souvenirs, demeure à peine entr'ouvert au public, et serve de logis à des malfaiteurs.

La restauration de l'église de l'abbaye de Fontevrault se poursuit lentement depuis six années. Le travail n'est pas achevé ; il exigera encore beaucoup de temps et d'argent, si l'on persévère dans la fâcheuse méthode que l'on a adoptée.

Après avoir débarrassé et recouvert l'église, il n'y avait plus qu'à refaire le pavage, puis à laisser la nef dans l'état où elle se trouvait. Malheureusement la manie de restaurer est incurable, et, non content de ces réfections indispensables, on s'est avisé de restituer l'édifice « dans son style primitif ». L'église avait deux portails. Le principal, celui de la façade, était encadré de pilastres ; il avait remplacé, au xvii^e siècle, le vieux portail roman dont apparaissaient encore quelques traces. On a démoli la construction du xvii^e siècle, et d'après les vestiges de l'ancienne archivolté, on est en train de bâtir et *sculpter* un portail roman tout neuf.

L'auteur d'une description de Fontevrault écrivait, il y a une dizaine d'années : « Malgré ses mutilations, l'abbatiale présente le plus vif intérêt, et c'est pour l'archéologue une vraie jouissance de rechercher la part qui revient à chaque siècle dans ce majestueux édifice, assurément l'un des plus curieux de notre vieille France, pourtant si riche en belles constructions. » Que l'archéologue en fasse son deuil, il ne pourra plus, à Fontevrault, rechercher « la

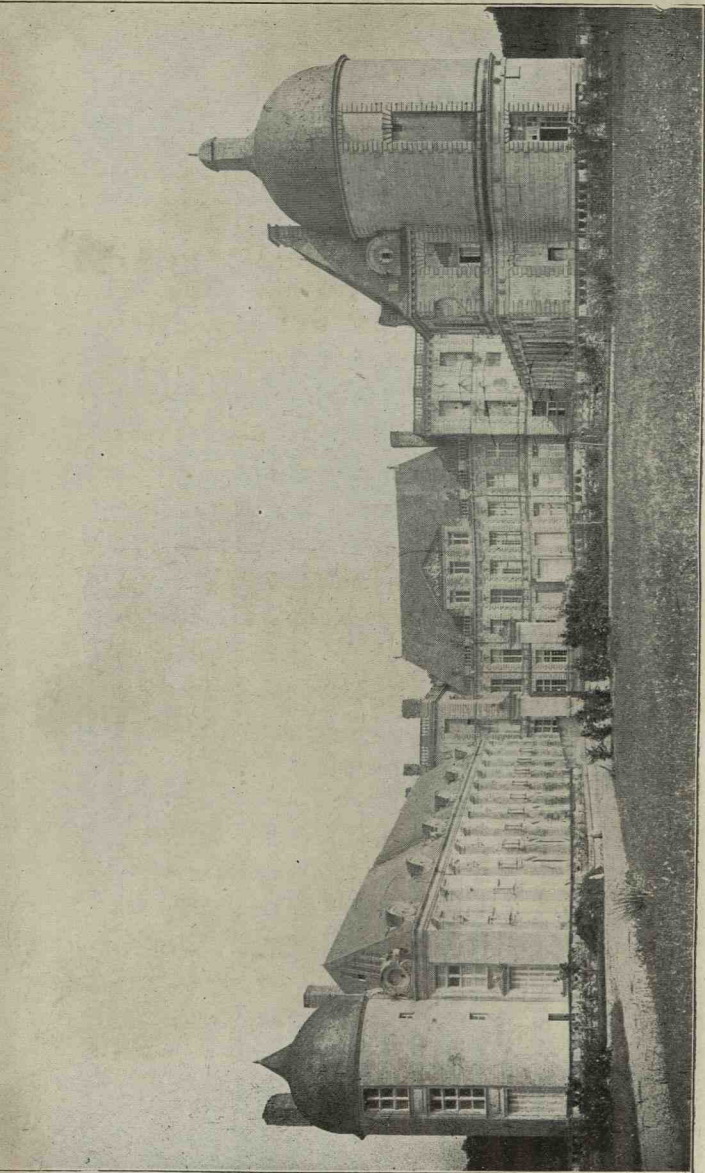
part qui revient à chaque siècle ». Les restaurateurs se sont chargés d'« unifier » le monument. On dit souvent que la commission des monuments historiques condamne ces pratiques à la Viollet-le-Duc : il n'y paraît guère à Fontevrault.

On vient de découvrir les tombeaux des Plantagenet à l'entrée du chœur de l'église. J'ai vu la place où ont été trouvés les quatre cercueils de pierre qui contiennent vraisemblablement les ossements d'Élisabeth d'Angoulême, de Richard Cœur de Lion, d'Éléonore de Guyenne et de Henri II. Les armoiries et les inscriptions qu'on a mises au jour en abattant un mur du xvii^e siècle, ne permettent guère de douter que ces cercueils ne soient ceux des Plantagenet. A cette place, on devra rétablir le plus tôt possible les quatre statues aujourd'hui reléguées dans une chapelle, derrière une grille de prison. Il est seulement regrettable qu'en procédant à l'exhumation des cercueils, on n'ait pas pris soin d'en dresser un minutieux procès-verbal et de remplir cette formalité en présence d'un représentant de l'Angleterre. On n'aurait pas dû oublier cet acte de courtoisie. Les Anglais s'intéressent passionnément aux souvenirs et aux reliques de leur histoire; c'est même une vertu que nous leur pourrions envier. Or, la découverte des sépultures de Fontevrault mettra

fin, peut-être, à toutes les légendes qui ont couru sur la violation des tombes pendant la Révolution et sur la dispersion des restes des rois Plantagenet.

23 septembre 1910.

VI
OIRON



OIRON

Oiron est surtout connu par ses faïences, et ses faïences sont surtout célèbres par les prix extravagants que leur font atteindre aujourd'hui, à la stupeur des badauds, l'ingénuité des amateurs et la rouerie des marchands de bric-à-brac. Ce sont, à la vérité, des curiosités scientifiques, car, les potiers poitevins qui les fabriquèrent vers le milieu du xvi^e siècle ne transmirent leur secret à personne, et cette faïence fine, à pâte blanche et à couverte transparente, fut réinventée par des potiers anglais, seulement à la fin du xviii^e siècle. Leur rareté fait toute leur valeur, car, ni la finesse, ni la régularité, ni la froide élégance de leur décor, ni la précision de leurs formes, empruntées à des modèles d'orfèvrerie, ne suffiraient à justifier l'engouement de la brocante. D'ailleurs, on a soutenu que Saint-Porchaire (Charente-Inférieure) avait plus de titres qu'Oiron pour revendiquer l'honneur de donner son nom à ces poteries précieuses. D'autres ont allégué que, si la terre était venue

de Saint-Porchaire, c'était à Oiron que les potiers avaient travaillé. Cette controverse n'est point passionnante; mais Oiron possède un des plus beaux châteaux de France; son église renferme d'admirables sculptures de la Renaissance; son hospice est hanté par le fantôme de Montespan pénitente. Pour ces œuvres d'art et pour ces souvenirs que l'on donnerait volontiers toute la vaisselle, dite d'Oiron, orgueil des collections publiques ou privées! Malheureusement — c'est un exemple frappant de notre façon d'entendre aujourd'hui « le goût des arts » — le château des Gouffier se délabre et s'achemine à la ruine, l'église et ses tombeaux de marbre sont dans un lamentable état de malpropreté, tandis que l'on expose, ainsi qu'un trésor, dans une vitrine spéciale, un pauvre bibelot dont un céramiste adroit nous peut donner demain une contrefaçon parfaite.



Entre Thouars et Loudun s'étend une plaine sans fin, aux ondulations lentes, où, çà et là, pointent, rompant la monotonie de l'horizon, des donjons et des clochers, une de ces plaines que l'on dirait faites pour des évolutions d'armées.

C'est au milieu de ce plateau, que se dresse

le château d'Oiron, isolé de son grand parc, parmi des jardins à demi détruits et des balustrades à demi écroulées. Encadré de deux quinconces, précédé d'une double cour, entouré de vastes douves, il conserve un singulier aspect de grandeur.

De chaque côté de sa large façade s'avancent deux ailes, terminées par des tours puissantes et qui forment l'enclos de la cour d'honneur. Tout à l'heure nous sentirons le disparate des architectures, nous trouverons importunes la façade superbe et pesante dont le xvii^e siècle a masqué l'édifice primitif, la toiture démesurée dont il l'a surmonté, et nous souffrirons un peu de l'antithèse trop criante qui s'établit entre cette pompe grandiose et l'art plus délicat, plus libre, plus raffiné de l'aile droite, œuvre exquise et presque intacte de la Renaissance. Mais au premier coup d'œil, la majesté de l'ensemble emporte tout. Quel admirable palais !

Sur la face opposée, rien ne rappelle plus la construction du xvi^e siècle ; tout est de style Louis XIV, les lignes du monument et son décor, depuis les bucrânes sculptés au-dessus des fenêtres jusqu'aux trophées qui couronnent l'édifice. En avant de ces architectures s'étend une belle terrasse que prolongeaient autrefois les jardins et les pièces d'eau. Maintenant, à la place de ces parterres et de ces bassins, il n'y

a plus que des champs ; mais de la terrasse le regard embrasse la plaine immense où courent les ombres mouvantes des nuages, — perspective solennelle et mélancolique, qui dut jadis ravir les hôtes du château, parce qu'elle convenait à leur idéal de fastueuse grandeur, et qui nous émeut aujourd'hui, parce que nous lui découvrons une secrète harmonie avec la tristesse du vieux palais silencieux et délaissé.

Hic terminus hæret, lit-on sur toutes les murailles du château d'Oiron, sur les linteaux, sur les frises, sur les encadrements des peintures. C'est la devise de Guillaume Gouffier, chambellan de Charles VII, gouverneur du Dauphin sous Louis XI. Ce seigneur traversa de terribles épreuves, connut la faveur et la disgrâce, la misère et l'opulence et, sur le déclin de sa vie, ayant assis sa fortune, célébra en trois mots latins la fin de ses tribulations : *Hic terminus hæret*. Son fils, Artus, chambellan de François I^{er} et grand maître de France, suivit le roi au delà des Alpes. A son retour, il trouva misérable et barbare le château paternel, et voulut élever à la place une demeure plus élégante, plus luxueuse, où rayonnât cette beauté nouvelle dont rois, seigneurs et artistes, s'étaient engoués, sous le ciel de l'Italie : c'est, en raccourci, toute l'histoire de l'architecture française à l'époque de la Renaissance. Artus ne vit pas

l'achèvement de son œuvre. Sa veuve, Hélène de Hangest, gouvernante de Henri d'Orléans qui, plus tard, fut le roi Henri II, et son fils Claude, terminèrent la construction du château. Les descendants de Claude en continuèrent la décoration, selon le goût de leur époque. Au milieu du xvii^e siècle, Oiron passa des Gouffier au duc de La Feuillade; celui-ci le restaura à sa façon, l'agrandit et le défigura.

Tout cela est écrit sur les murs mêmes du château. Bien des statues ont disparu, bien des peintures sont effacées; mais, partout, des monogrammes ou des emblèmes ornent les frises et les caissons, se mêlent aux rinceaux, s'encadrent dans les guirlandes, et datent, règne par règne, les phases de la construction, et les vicissitudes du décor. La magnifique épée dont la sculpture se détache avec tant de relief sur le mur nu de la tour septentrionale, c'est celle de Claude Gouffier, grand écuyer, c'est l'épée royale que *M. le Grand* portait aux jours solennels, dans une gaine de velours bleu semée de fleurs de lys d'or, lorsqu'il précédait le roi. Les neuf arcades à nervures prismatiques de l'aile droite sont encore d'une structure purement française, mais des médaillons enguirlandés, représentant des profils d'empereur romain, révèlent tout de suite l'apparition du goût italien. On voit à cette place

d'étranges inscriptions et de plus étranges des-
sins : c'est, avec les marques d'origine, un cata-
logue de tous les chevaux des écuries du roi
Henri II, écuries dont Claude Gouffier avait le
commandement et réglait la dépense. On lit :
*del marchese de Treviso, del marchese de Lau-
terza, del baron de Corvita, etc...*, et ces mots
italiens, lus à cette place, ne sont pas seulement
marques d'origines « des plus renommés che-
vaux du roi Henri, deuxième du nom » ; ils
disent aussi, d'une façon détournée et gracieuse,
l'origine du palais des Gouffier.

Les esprits qui ne se contentent point de ces
impressions un peu vagues et qui réclament une
chronologie exacte, peuvent, d'ailleurs, satisfaire
leur goût de la précision dans le château d'Oiron.
En effet, Claude Gouffier, le principal construc-
teur de ce château (1519-1572), fut marié cinq
fois. Comme il avait soin de faire toujours tracer
ou sculpter, en même temps que son propre
monogramme, celui de son épouse, nous pou-
vons suivre, de mariage en mariage, les progrès
de l'édifice.

Le premier étage de cette même aile droite est
occupé tout entier par une longue galerie, où,
sur les murs, un artiste du xvi^e siècle, Français
de naissance, et qui se piquait d'italianisme,
a peint à la fresque une suite de scènes tirées
du II^e livre de *l'Enéide*. Ces peintures sont en-

dommagées ; certaines sont dans un tel état de délabrement qu'il est difficile aujourd'hui d'en déterminer le sujet ; celles qui sont le moins mal conservées, ne nous font pas concevoir une très haute opinion de Noël Jallier, auteur de ces « quatorze grandes histoires » ; mais leur coloris harmonieux et séduisant donne, malgré tout, à cette vaste galerie un air de magnificence.

Le plafond, reconstruit sans doute au commencement du xvii^e siècle, est formé d'une multitude de petits panneaux réguliers où de vulgaires badigeonneurs ont représenté des arbres, des fleurs, des fruits, des armes, des paysages et parfois des scènes facétieuses d'une déconcertante puérilité. Le plus surprenant est que la juxtaposition de tous ces carrés de mauvaise peinture ne produit pas, dans l'ensemble, un effet trop fâcheux.

Dans le corps de logis central, nous pénétrons chez La Feuillade. Du vieux château, celui-ci ne conserva que les murs et l'escalier d'honneur, un des plus élégants et des plus parfaits qu'aient conçus les architectes de la Renaissance ; il respecta le noyau délicatement ajouré autour duquel s'enroulent lentement les larges degrés et la voûte sculptée ; mais il abattit la lanterne par laquelle se terminait jadis ce chef-d'œuvre de grâce hardie. Quant aux grands appartements, si nous pouvions du moins y

retrouver la trace des somptueuses richesses que La Feuillade y avait entassées, nous nous consolerions de la désinvolture avec laquelle il a traité l'œuvre de ses prédécesseurs, mais les pièces sont vides, démeublées, dévastées. Dans le grand *salon du roi*, les tapisseries qui l'ornaient ont été depuis longtemps arrachées ; il n'y reste plus qu'un superbe plafond dont les poutres apparentes sont couvertes de peintures agréables et où l'on distingue même quelques curieux paysages. Dans la salle voisine, encore un plafond, mais rien qu'un plafond, celui-là d'une lourdeur terrifiante avec des pendentifs énormes, de grosses guirlandes dorées, de banales mythologies. Plus loin, une chambre charmante, dont le décor du xvi^e siècle a été épargné ; on l'appelle le Cabinet des Muses : au centre du plafond, un Jupiter déplorable chevauche un aigle ridicule, mais les belles dames que l'on voit peintes sur les murailles, occupées à jouer du luth, du théorbe, de la viole, de la guitare et qui figurent les Muses, font un bien joli concert ; ce sont, à n'en pas douter, des portraits, de délicieux portraits.

J'avais ouï parler d'un beau médaillon en marbre de Louis XIV qui, naguère, était encore conservé dans l'une des salles des grands appartements : il a disparu.

*
* *

Dans le château, l'œuvre des Gouffier a été altérée par La Feuillade et endommagée par le temps. Dans l'église que les Gouffier ont élevée à côté de leur demeure, et où ils ont placé leurs sépultures, le xvii^e siècle n'a point sévi avec tant de rigueur, et le temps a été plus clément aux vieux chefs-d'œuvre. Les huguenots, et, deux siècles plus tard, les révolutionnaires ont passé par la collégiale d'Oiron. Ils ont mutilé les sculptures, surtout celles des tombes. Cependant, malgré leurs ravages, la collégiale d'Oiron est encore la gloire des Gouffier et un des monuments où le parfum de la Renaissance est le plus vif et le plus pénétrant.

L'église à une seule nef est de style gothique, de celui qu'on a coutume d'appeler flamboyant, — vocable qu'il faudrait abandonner, lorsqu'on parle de ces jolies églises du commencement du xvi^e siècle, dont les lignes offrent une sobre et pure élégance. La construction achevée, de remarquables artistes ont revêtu l'intérieur du transept et de l'abside de la plus charmante et de la plus païenne des décorations. Je sais le grief des esthéticiens : ces ornements, disent-ils, n'étaient pas impérieusement commandés par la structure même de l'édifice, et ne convenaient guère à une maison

de prière. Mais le plaisir que nous donne une œuvre d'art est plus fort que toutes les raisons tirées de l'esthétique. Et quel bonheur qu'ils n'aient pas été des esthéticiens, les hommes qui, durant le xvi^e siècle, ont ajouté à l'église d'Oiron des portes, des arcades et des chapelles, afin de pouvoir y sculpter des rinceaux, des arabesques, des lettres, des piques, des boucliers, des grenades, des feuillages, des angelots, des amours, des vierges, des salamandres, des médaillons, des oiseaux, des têtes de mort, des guirlandes, des génies barbus et des lutteurs nus !

D'où venaient les auteurs de cet adorable décor ? Étaient-ce des Italiens appelés par les Gouffier ? Étaient-ce des Français enivrés d'Italie ? On ne sait. Mais ils étaient assurément Florentins de Florence les sculpteurs qui ont exécuté les sarcophages en marbre de Bonivet, grand amiral de France, de Philippe de Montmorency, veuve de Guillaume Gouffier, d'Artus son fils et de Claude, fils d'Artus. Pour la dernière statue, celle de Claude, un cadavre nu gisant sur un linceul, elle est certainement de Jean Juste, et les Juste étaient des Florentins fixés en Touraine (ils s'appelaient Betti). Les autres tombeaux sont-ils sortis du même atelier ? On l'a soutenu, on l'a presque démontré¹.

1. Sur les Juste, il y a dans la *Gazette des Beaux-Arts*

Mais, qu'ils soient ou non des Juste, par la virtuosité du travail, par la souplesse du modelé, par la vive expression des visages, surtout par un air de souveraine élégance, ils évoquent le souvenir des tombes que nous avons vues dans les églises de Toscane. Sans doute, ce n'est point l'art d'un Mino da Fiesole ou d'un Matteo Civitali. Les sculpteurs d'Oiron n'étaient point des *mattres* ; mais ils avaient gardé la tradition et le goût de leur patrie... Le goût toscan est chose inimitable.

Une belle fontaine de marbre blanc, en forme de vasque, ornée de têtes charmantes, d'où jadis l'eau s'écoulait, sert de bénitier : elle se dressait autrefois au milieu de la cour d'honneur. Le pied qui formait sa base, supporte aujourd'hui le lutrin. On dirait les débris d'une de ces villas que les Médicis s'étaient construits dans la campagne de Florence. On rêve que, sorti de l'église, on va apercevoir les collines, les divines collines de la vallée de l'Arno : c'est le Poitou.

La collégiale d'Oiron présente aujourd'hui un spectacle lamentable et scandaleux. Le mobilier est en désordre. Les sculptures sont couvertes de poussière. Il y a des fagots entassés contre les confessionnaux. Les colimaçons se promènent sur la cuirasse de l'amiral Bonivet. Une

(2^e série, t, XII, XIII, XIV et XV) une étude excellente de Montaiglon.

affreuse image de la Sainte-Face bouche une délicieuse niche de la Renaissance. Devant le maître-autel on a érigé, sur deux colonnettes, un Sacré-Cœur et un Saint-Joseph, enlumines à faire peur, et dont la présence déshonore l'admirable sanctuaire.



Le 13 avril 1700, M^{mo} de Montespan acquit, pour la somme de 340.000 livres, le château et les terres d'Oiron. A cette occasion, elle reçut du roi 100.000 livres. Il est vrai que, peu de temps auparavant, elle avait envoyé un de ses colliers de perles à Louis XIV, qui avait donné cette parure à la duchesse de Bourgogne ; le collier, au dire de Saint-Simon, valait 150.000 livres.

M^{mo} de Montespan avait alors cinquante-neuf ans. Depuis vingt ans, elle n'était plus la maîtresse de Louis XIV ; depuis dix ans, elle avait quitté la cour. Elle était « dans la pénitence ».

Même au temps où elle était aimée du roi, elle n'avait jamais renoncé aux pratiques de dévotion. Elle quittait souvent son amant pour aller prier Dieu, observait les jeûnes prescrits, et « faisait tous les carêmes » avec une grande austérité. Quand, après la rupture, elle eut longtemps bataillé à Versailles pour mainte-

nir son rang et ses profits de favorite honoraire, marier ses enfants régler son avenir, et qu'elle se fût résignée d'assez mauvais gré à délivrer Louis XIV et M^{me} de Maintenon de sa présence embarrassante, elle se retira dans le couvent des Dames de Saint-Joseph.

Ce n'était point le Carmel : il n'y a rien de commun entre la retraite de La Vallière et la pénitence agitée de cette âme d'orgueil et de superstition. Un jour que M^{me} de Montespan, alors à l'apogée de sa faveur, était venue en compagnie de la reine, chez les Carmélites de la rue Saint-Jacques, elle eut l'idée singulière d'interroger Sœur Louise de la Miséricorde ; elle lui demanda « si tout de bon elle était aussi aise qu'on le disait. » Celle à qui elle avait pris l'amour du roi, lui répondit simplement : « Non, je ne suis point aise, mais je suis contente. »

M^{me} de Montespan ne fût jamais contente. Son ambition et sa piété, son égoïsme, et sa charité se heurtaient avec d'étranges soubresauts. Son humeur altière se réveillait à tout propos ; elle n'avait point abdiqué l'espoir de redevenir par le décès de M^{me} de Maintenon, reine de France. La terreur de la mort la poussait à de grandes mortifications et à de larges aumônes ; elle fondait des couvents et des hospices, mais elle ne se résignait ni à l'humiliation de la chute ni à la tristesse de l'abandon. Elle envoyait parfois qué-

rir M^{me} de Miramion, qui avait le renom d'une « mère de l'Église », pour oublier les hommes dans une conversation tout en Dieu ; elle l'embrassait, elle pleurait beaucoup ; « mais ses larmes étaient des larmes de faiblesse, de désespoir et non de pénitence encore. » Elle avait, cédant à son confesseur, le Père de La Tour, écrit à M. de Maintenon pour lui demander pardon et se mettre à sa merci, mais elle ne pouvait vaincre la superbe qu'elle tenait de sa race : « *Avant que la mer fust au monde, Rochechouart portait les ondes.* » Elle ne pouvait davantage éteindre en elle ce feu d'imagination, cette causticité terrible qui lui avait mérité tant d'ennemies, le charmant et périlleux esprit des Mortemart. Tourmentée par les scrupules et les frayeurs, obsédée par les images de sa fortune passée, elle se fuyait elle-même, changeant à chaque moment de résidence : on la voyait tour à tour à Fontevrault, chez sa sœur l'abbesse, à Paris chez les Dames de Saint-Joseph, aux eaux de Bourbon, à Bellegarde chez son fils, le duc d'Antin, dans la petite maison du Jagueneau, chez les Oratoriens de Saumur ; parfois même elle revenait à Clagny, dans ce château dont Louis XIV avait fait pour elle la plus magnifique des maisons de France, un « palais d'Armide ».

Lorsqu'elle décida de se fixer à Oiron, elle fut sans doute séduite par la pensée de vivre désor-

mais dans le voisinage de sa sœur, l'abbesse de Fontevrault. Peut-être aussi la devise des Gouffier qui décore les murs d'Oiron : *Hic terminus hæret*, parla-t-elle à son ardente imagination, et peut-être M^{me} de Montespan crut-elle, sur la foi de ces mots de bon augure, trouver en ce lieu la paix, le repos et l'oubli.

Trois ans plus tard, elle écrivait à la duchesse de Noailles : « ... Je vous assure que je n'ai nulle prétention en ce monde, et j'oserais dire que j'y suis si vide de désirs que cela me sauve aussi de toutes sortes de craintes... » Et elle était alors à demi sincère.

Sur les dernières années de M^{me} de Montespan, Saint-Simon a écrit une page d'une telle beauté qu'on me pardonnera de la citer ici presque tout entière :

« Peu à peu, elle en vint à donner presque tout ce qu'elle avait aux pauvres. Elle travaillait pour eux plusieurs heures par jour à des ouvrages bas et grossiers, comme des chemises et autres besoins semblables et y faisait travailler ce qui l'entourait. Sa table, qu'elle avait aimée avec excès, devint la plus frugale, ses jeûnes fort multipliés... Ses macérations étaient continuelles ; ses chemises et ses draps étaient de toile jaune, la plus dure et la plus grossière, mais cachées sous des draps et une chemise ordinaire. Elle portait sans cesse des bra-

celets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer qui lui faisaient souvent des plaies ; et sa langue, autrefois si à craindre, avait aussi sa pénitence. Elle était, de plus, tellement tourmentée des affres de la mort qu'elle payait plusieurs femmes dont l'emploi unique était de la veiller. Elle couchait, tous ses rideaux ouverts, avec beaucoup de bougies dans sa chambre, ses veilleuses autour d'elle qu'à toutes les fois qu'elle se réveillait elle voulait trouver causant, joliant ou mangeant, pour se rassurer contre leur assoupissement... Parmi tout cela, elle ne put jamais se défaire de l'extérieur de reine qu'elle avait usurpé dans sa faveur et qui la suivit dans sa retraite... »

Le tableau de Saint-Simon est inoubliable, et en traversant les appartements, aujourd'hui déserts, du château d'Oiron, l'on ne peut se défendre de chercher la place où, à la lumière des bougies, les « veilleuses » de M^{me} de Montepan étaient payées pour causer, « jolier » et manger toute la nuit durant, afin que leur maîtresse, si elle se réveillait, échappât à la terreur des ténèbres et aux *affres* de la mort.

Il est encore un autre document qui raconte à sa manière les derniers jours de M^{me} de Montepan, c'est l'inventaire des « meubles meublants étant dans le château d'Oiron, restes du décès de feu très haute et très puissante dame,



MADAME DE MONTESPAN

Gravure d'Edelinck d'après un portrait de Benoist.

M^{me} Françoise de Rochechouart, marquise de Montespan, chef et surintendante des conseils et maison de la feuë reine, *d'heureuse mémoire* ». Cet inventaire fut rédigé par-devant Jean Clergeaux, sieur de La Barre, licencié ès lois, avocat, sénéchal des fief, terre, seigneurie et haute justice d'Oiron, le 22 juillet 1707, deux mois après la mort de la marquise ¹.

A lire la description de la garde-robe et la liste des portraits, soit de Louis XIV, soit de M^{me} de Montespan, qui avaient été apportés à Oiron, l'on s'aperçoit que le soin de son salut éternel n'avait détaché la pénitente ni du monde ni des souvenirs de Versailles. Il y avait quatre portraits du roi et un de la reine dans la chambre de M^{me} de Montespan. La salle la plus magnifique d'Oiron s'appelait la « chambre du roi » ; les tentures en étaient de velours noir, brodé d'or et d'argent.

Parmi tous les objets, meubles, peintures, miroirs, énumérés par Jean Clergeaux, il faut nous en tenir aux livres ; ce sont eux qui nous renseigneront le mieux sur les préoccupations de la maîtresse du logis. Presque tous sont des ouvrages de piété ou de théologie : *Catéchisme de Grenade*, *Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*,

1. Cet inventaire, découvert dans les archives d'Oiron par M. Hugues Imbert, en 1867, a été reproduit par P. Clément dans son ouvrage : *M^{me} de Montespan et Louis XIV*.

Mémorial de la Vie chrétienne, Confessions de saint Augustin, le Guide des pécheurs, Motifs de conversion, Histoire des Juifs, Instruction pour les jardiniers, Méditations sur les Principales vérités chrétiennes, Œuvres de Jansénius, Pharmacopée universelle, Un cours de chimie, le Médecin et Chirurgien des pauvres, le Recueil des Remèdes faciles, la Vie des saints Pères du désert, par Arnould d'Andilly; *les Psaumes de David; les Contes des Contes, les Contes nouveaux ou les Fées à la mode, etc., etc.* Bref, la bibliothèque d'une vieille dame dévote, charitable, et un peu janséniste. On ne trouve point ici les livres de ces poètes que la favorite triomphante se faisait gloire de protéger, et dont elle aimait les louanges délicates : pas un Boileau, pas un Racine, pas un La Fontaine.

Saint-Simon et l'inventaire sont donc d'accord. La pénitence fut sincère, et la conversion eût été complète, si la convertie, ayant immolé sa vanité, eût sacrifié son orgueil. Dans une lettre admirable qu'elle écrivit peu de temps avant sa mort, M^{me} de Montespan disait : « Dieu me peut faire une solitude au fond de mon cœur, et c'est ce que je désirerais bien qu'il me voulut faire par sa grâce, en me séparant de moi-même plus que de toute autre chose ; car nous sommes à nous-mêmes, la plupart du temps, un grand monde, et nous portons souvent dans notre âme

une populace nombreuse de passions, de désirs, de desseins, d'inclinations et de tumulte qui nous agitent par ces inquiétudes, nous troublent par ces révoltes, et nous empêchent d'écouter Dieu qui parle à notre cœur et qui seul devrait être notre monde et notre tout... » C'est presque du Bossuet. Cependant les quatre portraits du roi restaient accrochés dans la chambre d'Oiron, comme des trophées ; et, la chair meurtrie par les pointes de fer de ses ceintures et de ses bracelets, l'*altière Vasthi* gardait l'« extérieur d'une reine ».

*
* *

A l'extrémité du village d'Oiron s'élève un hospice fondé en 1704 par M^{me} de Montespan sous l'invocation de la Sainte-Famille. Elle était généreuse et charitable, et avait déjà construit, quelques années auparavant, près du monastère de Fontevrault, une maison pour cent vieillards et orphelins. Lorsqu'elle eut acheté son nouveau château, elle voulut transférer ses pauvres à Oiron.

Les bâtiments de cet hospice n'ont pas été modifiés ; ce sont quatre corps de logis en équerre, élevés d'un seul étage, et d'une grande simplicité. Ils entourent une cour carrée qu'égaient des corbeilles de fleurs et que traversent des allées de tilleuls. Au centre, un

vieux puits. Des religieuses passent dans les jardins. Des vieillards se chauffent au soleil. Grêle et claire, la cloche de la petite chapelle est seule à rompre le silence de cet enclos, pareil à une cour de béguinage.

En ce lieu rien n'a changé depuis deux siècles. C'est la même charité ; ce sont les mêmes misères et les mêmes oraisons. En retour du service qu'elle rendait aux pauvres, M^{me} de Montespan avait exprimé le désir d'avoir part aux prières qui se faisaient dans la maison ; elle n'en imposait point de particulières ; elle demandait seulement qu'il fût fait mention d'elle à la prière du matin et à celle du soir, et que chaque vendredi la messe fût dite à son intention. Ses volontés sont respectées. Chaque soir et chaque matin, grêle et claire, la cloche d'une petite chapelle invite les pauvres à prier pour le repos de l'âme de M^{me} de Montespan.

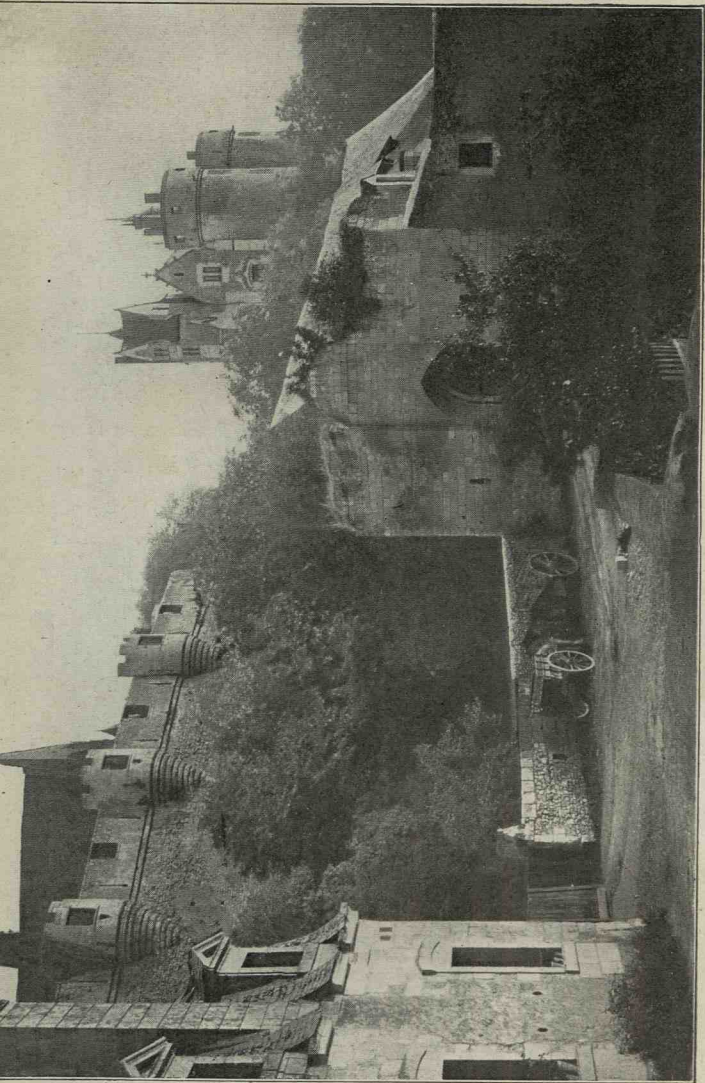
Dans le salon de l'hospice est accrochée une jolie peinture que l'on attribue à Mignard, non sans vraisemblance. C'est un portrait de M^{me} de Montespan en Madeleine pénitente, les cheveux épars et les seins dévoilés : elle est étendue sur une natte de joncs, parmi les fleurs, un livre à la main. Quelqu'un a, par pudeur, retouché ce tableau et allongé la draperie jusque sur le buste et les jambes que le peintre avait laissés nus. La tête présente un adorable mélange

de grâce et de fierté avec des yeux ardents, de fins cheveux blonds, un teint d'une éclatante fraîcheur : telle devait apparaître Athénaïs de Mortemart, quand, à côté de La Vallière, elle dansait à Versailles dans les ballets du roi. Mais quelle étrange pensée, chez une personne âgée de soixante-trois ans et déjà si avancée dans les voies de la pénitence, que de se faire peindre en cet appareil allégorique et voluptueux, puis d'offrir cette image à une pieuse maison qu'elle a fondée pour le rachat de ses péchés !

30 octobre 1903.

VII

MONTREUIL-BELLAY



MONTREUIL-BELLAY

LE PÈRE GRANDET

De mon excursion à Montreuil-Bellay, j'ai rapporté le souvenir d'un beau château, d'un site charmant, de vieilles peintures très précieuses et de quelques historiettes propres à intéresser les balzaciens. D'ailleurs, c'est le charme de toutes les promenades en France que ce pêle-mêle d'impressions variées, ce divertissement alterné des yeux et de l'imagination : l'histoire, évoquée par l'élégante tourelle qui surgit au faite du coteau chargé de verdure et de fleurs, le paysage entrevu dans le cadre que lui dessine la croisée d'un vieux logis, le murmure du passé mêlé au chantonnement des rivières sinueuses et au frémissement des peupliers, les longues routes égayées de belles ruines, de vallées ombreuses et d'anecdotes imprévues.

*
* *

Une ceinture de vieux remparts enveloppe Montreuil-Bellay. Des grosses tours à bossages

encadrent la porte du bourg, qui apparaît blanc, propre et fleuri, derrière ses lourdes murailles. Quelques jolies maisons de la Renaissance se détachent parmi les constructions modernes. Les jardinets débordent de roses. Des lauriers touffus décorent la cour des petites auberges. Sur le coteau escarpé, au pied duquel coule le Thouet, se dresse le château ; ses murs et ses tours font partie des défenses de la ville.

Du vieux château féodal il reste peu de chose. La barbacane à double porte, les tours massives de l'entrée, le sombre logis des hommes d'armes, voilà les seuls débris de la citadelle du moyen âge. Le château neuf date de la seconde moitié du xv^e siècle. Ces tours élégantes, ce joli promenoir, qui suit les terrasses, ces petites tourelles effilées, c'est l'aube de la Renaissance. La recherche de la beauté, la passion de la vie ont transformé la vieille forteresse. Auparavant, on ne songeait qu'à l'assaut prochain. Voici que naît le goût du décor. On veut une demeure moins tragique et moins farouche, comme si l'on prévoyait des jours de trêve. Montreuil est un parfait exemplaire du style Louis XI.

Elle a la grâce un peu maniérée de cette époque indécise et charmante, la vieille collégiale du château, devenue maintenant la paroisse du bourg. Décors de feuillages et de choux frisés, niches ajourées, nervures prismatiques,

fenêtres trilobées, on y trouve toute l'ornementation du flamboyant, un peu simplifiée par le vandalisme des hommes et les injures du temps. La nef est superbe, d'un jet vif et puissant.

On peut voir dans cette collégiale un bel exemple de la « protection » des monuments, comme l'entend l'administration des beaux-arts. Depuis deux ans, la toiture défoncée de l'église réclame des réparations urgentes : point d'argent. Or, un pont ayant été jeté sur les douves pour permettre aux habitants l'accès de leur paroisse, l'architecte de la commission des monuments historiques a trouvé les sommes nécessaires pour élever à cette place une porte monumentale « dans le style ». On bâtit, mais on ne répare pas.

Revenons à la cour du château. Voici les vieilles cuisines, dont le seul aspect évoque l'idée de formidables ripailles. Elles ont trois cheminées : deux qui se font face, accolées aux murailles, et une troisième au centre de la salle. Le foyer de cette dernière est placé sous une haute pyramide de briques ; on y ferait rôtir des brochettes de moutons.

A côté des cuisines, appuyé au mur d'enceinte, s'élève un châtelet en forme d'équerre, avec quatre petites tours rondes à demi engagées dans la construction. Les fenêtres ont leur

double meneau. Les lignes des toitures sont d'une délicate simplicité. Rien ne saurait rendre l'élégance de ce petit logis qui sert, dit-on, d'habitation aux chanoines de la collégiale.

L'édifice principal est le fragment d'un château inachevé. De la muraille qui, provisoirement, fermait la construction vers l'Est, on a fait une sorte de façade, et, sur ce pignon, l'on a ouvert des fenêtres surmontées d'arcatures fleuries. Regrettons un peu ces fenêtres importunes, mais sans trop y insister : les vieux châteaux sont mieux conservés, lorsqu'ils continuent d'être habités, mais encore faut-il qu'ils soient habitables pour les hommes d'aujourd'hui ; d'ailleurs, Montreuil-Bellay semble entretenu avec goût et intelligence.

Les escaliers en spirale sont enfermés dans deux tours octogones d'une rare majesté. A l'intérieur, les salles situées dans les tours d'angle offrent des voûtes ogivales ; celles de la construction centrale sont plafonnées, avec des solives où grimacent des grotesques délicieux.

Dans la chapelle domestique du château, nous avons la vision la plus parfaite et la plus claire de cet âge charmant de l'art français que fut la fin du xv^e siècle. Ce petit oratoire comprend deux travées. La voûte est divisée et subdivisée par de fines nervures, les unes de pierre, les

autres simulées. Dans chaque compartiment plane un ange musicien qui joue d'un instrument : harpe, triangle, viole, trompette ou cymbalum. Le dessin du décor est exquis. L'harmonie des tonalités semble traduire l'harmonie du concert céleste. Les figures montrent une élégance un peu sèche, un peu précise ; mais il y a tant de naturel dans les gestes, tant de grâce dans les mouvements ! Les murailles de la chapelle furent aussi décorées de peintures. Celles-là ont beaucoup souffert. On découvre encore les restes d'une Crucifixion, d'une Cène, quelques figures de saints et de saintes. Une de ces images, celle d'une sainte, blanche et rose, dans son auréole d'or, est inoubliable. Quel est l'auteur de ces peintures ? Quelle en est la date précise ? Je l'ignore. Elles paraissent d'un artiste français. Peut-être ne sont-elles que les copies agrandies de quelques miniatures prises dans un livre d'heures. Sans nul doute, elles comptent parmi les œuvres les plus précieuses de ce temps-là, qui soient demeurées en France¹.

« A gauche de la chapelle est un petit bosquet avec un jardin fruitier. Ce terrain est en forme de pointe de chemise et peut contenir un demi-

1. Dans *Une excursion en Anjou*. — Montreuil-Bellay, le Puy, Notre-Dame et Asnières, M. l'abbé Bossebœuf a étudié les peintures de Montreuil. Il n'a pas éclairci le mystère de leur origine.

arpent. Ce jardin a une galerie qui règne sur la rivière avec des tours en cul-de-lampe et crénelées, qui font un assez bel effet au dehors par leur propreté et leur élévation. Cette galerie a aussi été découverte il y a environ quarante ans. »

Cette description date du XVIII^e siècle. Rien n'a été, depuis, modifié en cet endroit.

On accède à ce promenoir par une jolie tour d'escalier aux fines balustrades. Par l'embrasement de chacun des crénaux de la galerie, le regard plonge sur la vallée du Thouet. Jusqu'à la rivière, un flot de ronces et de verdure ruiselle sur des décombres de terrasses et des ruines de murailles. Le Thouet se divise parmi des îlots plantés de saules et de peupliers, et ses eaux paresseuses dorment sous les nénuphars d'or. Çà et là émergent les débris d'un pont très ancien. Au milieu d'un jardin aux frondaisons désordonnées, se cachent les pans de mur et l'abside à demi écroulée de l'église romane d'un prieuré de Bénédictins. Sur l'autre rive, le coteau s'élève par une inclinaison plus molle vers les champs et les forêts.

De toutes les châtelaines de Montreuil qui ont promené leurs rêveries sur cette terrasse et goûté la séduction de ce paysage, il en est une dont l'image ajoute quelque chose au charme du lieu : c'est M^{me} de Longueville.

Elle venait de voir son armée battue et Bordeaux tombé aux mains des troupes royales. La cour et son mari décidèrent de l'envoyer quelque temps au château de Montreuil, alors propriété des Longueville, afin que la solitude calmât le feu de son imagination. Ses amis ne l'abandonnèrent point dans sa retraite, et La Rochefoucauld vint l'y retrouver. Cependant, ce séjour à Montreuil était la dernière étape de sa vie mondaine ; de là elle s'en fut à Moulins, puis au Carmel, puis à Port-Royal. Le délicieux promenoir du château offre un site bien choisi pour relire le magnifique portrait dessiné par le cardinal de Retz :

« M^{me} de Longueville a naturellement bien du fonds d'esprit ; mais elle en a encore plus le fin et le tour. Elle avait une langueur dans les manières qui touchait plus que le brillant de celles mêmes qui étaient belles. Elle en avait une même dans l'esprit qui avait ses charmes, parce qu'elle avait, si l'on peut le dire, des réveils lumineux et surprenants. Elle eût eu peu de défauts, si la galanterie ne lui en eût donné beaucoup. Comme sa passion l'obligea de ne mettre la politique qu'en second dans sa conduite, d'héroïne d'un si grand parti elle en devint l'aventurière. La grâce a rétabli ce que le monde ne pouvait lui rendre. »

A Montreuil, la douceur des choses devait s'ac-

cordier avec « la langueur de ses manières ; » on peut imaginer que le spectacle du tranquille valon, aperçu entre les créneaux de la galerie, lui déconseilla les aventures, l'éloigna du monde et la rendit docile aux appels de la grâce.

*
* *

Tandis que je visitais le château de Montreuil-Bellay, j'étais frappé d'entendre un même nom revenir souvent sur les lèvres de la personne qui me guidait. « Cette porte, disait-elle, a été ouverte par M. Niveleau... Ce travail a été exécuté du temps de M. Niveleau... » Si bien qu'à la fin je finis par demander :

« Qui était donc M. Niveleau ? »

— Vous ne connaissez pas M. Niveleau !

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— M. Niveleau ! mais c'est l'original du père Grandet. Balzac l'a connu à Saumur... On raconte même que Balzac demanda la main de M^{lle} Niveleau, qu'il fut éconduit et se vengea. D'ailleurs, renseignez-vous à Saumur, tout le monde y connaît les histoires du père Niveleau. »

Je commençai par relire *Eugénie Grandet*, et, ayant rafraîchi mes souvenirs, j'interrogeai des Saumurois. On ne m'avait point trompé : tout le monde à Saumur a entendu parler de Jean

Niveleau, qui a laissé dans la ville un renom légendaire d'opulence et de ladroterie.

Pour ne point m'en tenir à des traditions incertaines, j'allai faire visite à un vieillard de quatre-vingt-onze ans, dont on m'avait vanté l'esprit alerte et la mémoire précise. Je ne saurais reproduire tous les discours charmants et spirituels que me tint, deux heures durant, ce vieux Saumurois évoquant au caprice de son souvenir les gens et les choses de jadis. Il quittait Niveleau pour conter des scènes de la Terreur blanche, décrivait l'arrivée de Benjamin Constant à Saumur, puis entreprenait la biographie de quelques Saumurois célèbres sous la Restauration, ou dépeignait la ville telle qu'elle était au commencement du XIX^e siècle. Je croyais pénétrer dans un « petit monde d'autrefois ».

En écoutant la voix nette et assurée de ce nonagénaire charmant, j'avais devant les yeux, suspendu à la muraille du salon, le portrait d'un petit garçon d'une dizaine d'années en bel habit bleu. « C'est moi », fit-il. Et ces souvenirs d'enfance prirent encore plus de vie et de réalité contés sous les regards du bambin, sous ces regards fûtés qui semblaient confirmer tous les propos du vieillard.

De cette longue conversation, je transcris seulement ce qui concerne le père Niveleau.

Jean Niveleau, sorti de rien, était, avant la

Révolution, commis de M^{me} Dupuis, marchande de guenilles à Saumur. D'autres content qu'il fut dans un café marqueur au jeu de billard, et commença de s'enrichir en prêtant de l'argent aux joueurs. Quoi qu'il en fût, il débuta par l'usure et continua par l'achat des biens nationaux. Il épousa M^{lle} Poupard, fille d'un apothicaire de Saumur, et en eût trois enfants : deux filles et un fils... Sa fortune était immense. Il acquit Montreuil-Bellay en 1822 ; il possédait encore bien d'autres domaines aux environs de Saumur.

C'était un petit homme laid, malpropre, nasillard et mal vêtu, dont les traits d'avarice étaient le thème de tous les entretiens de la ville. Il cachait des écus jusque dans ses savates, et, lorsqu'un visiteur se présentait à Montreuil-Bellay, le châtelain déguenillé montrait lui-même les curiosités de la maison et ne manquait pas de recevoir les quelques sous que lui mettait dans la main le voyageur, convaincu qu'il avait eu affaire à un garçon jardinier.

Il était terrible en affaires. Un de ses débiteurs, le terme étant venu, veut s'acquitter. Niveleau refuse. Le débiteur menace de faire des offres réelles. « Cela vous coûtera quatre-vingts francs, fait observer Niveleau. Arrangeons-nous donc. Je prends votre argent, mais donnez-moi quarante francs par surcroît ; c'est la moitié

de ce que n'aura pas l'huissier. » Tous ceux qui l'ont connu ne mettent pas en doute qu'il ait servi de modèle à Balzac.

Quant à sa fille, celle qui dans le roman serait devenue Eugénie Grandet, elle était d'une beauté imposante. A Saumur, on l'appelait la Niverdière, du nom d'une des terres de son père. Elle était née en 1809. Vers 1830, elle épousa le baron Millin de Grandmaison, oncle du propriétaire de Montreuil-Bellay.

Balzac a-t-il voulu épouser M^{lle} Niveleau ? La croyance en est assez répandue. Dans les lettres publiées de Balzac, on ne trouve aucune allusion à ce projet de mariage. Cependant, voici ce qu'il écrivait, en 1833, à sa sœur :

« Je corrige *Eugénie Grandet*.

Je ne dors ni ne veille,
Cet enfant me réveille,

et me laisse peu de loisirs.

« Si tu savais ce que c'est que de pétrir des idées, de leur donner forme et couleur, tu ne serais pas si leste à la critique ! Ah ! il y a trop de millions dans *Eugénie Grandet* ? Mais, bête, puisque l'histoire est vraie, veux-tu que je fasse mieux que la vérité ? Tu ignores comment l'argent pousse dans la main des avares. Enfin, si tes criaileries sont justes, aux autres éditions,

je justifierai encore mieux les chiffres ou je les réduirai... »

D'autre part, vers la même époque, il répond à M^{me} Zulma Carraud qui lui a fait la même critique : « Je ne puis rien dire de vos critiques, si ce n'est que les faits sont contre vous. A Tours, il y a un épicier en boutique qui a huit millions ; M. Eynard, simple colporteur, en a vingt, et a eu treize millions en or chez lui ; il les a placés en 1814 sur le grand livre, à cinquante-six francs, et s'en est ainsi fait vingt. Néanmoins, dans la prochaine édition, je baisserai de six millions la fortune de Grandet... » Pas un mot de Niveleau.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir sur les sources d'*Eugénie Grandet*. J'espère que des balzaciens zélés pousseront l'enquête plus loin que n'a pu le faire un simple promeneur, car il serait intéressant de surprendre sur le vif le procédé de composition de Balzac et de découvrir comment le romancier pétrissait et transformait la réalité. De ces quelques notes recueillies à Saumur, il semble résulter que deux personnages différents ont dû lui servir pour créer le bonhomme Grandet : l'un a prêté son caractère et ses vices, c'est Niveleau ; l'autre — que nous ignorons — son visage et son allure. Grandet bégaie ; Niveleau nasille. Grandet est « un homme de cinq pieds, trapu, carré, ayant des mollets de douze pouces de circonférence, des

rotules noueuses et de larges épaules » ; Niveleau est petit et maigre.

J'ai cherché dans Saumur la maison de Grandet, cette maison dont la description est un des chefs-d'œuvre de Balzac. J'ai trouvé la rue montueuse qui mène au château par le haut de la ville : « Cette rue maintenant peu fréquentée, chaude en été, froide en hiver, obscure en quelques endroits, est remarquable par la sonorité de son petit pavé caillouteux, toujours propre, et sec par l'étroitesse de sa voie tortueuse, par la paix de ses maisons qui appartiennent à la vieille ville et qui dominent les remparts. » Le petit pavé caillouteux n'a point changé. Les passants sont rares. De porte en porte on continue d'échanger les mêmes propos, selon la couleur du ciel, car, ainsi qu'il y a soixante-dix ans, en ce pays de vigneron, de tonneliers, d'aubergistes, et de mariniers, « le baromètre attriste, déride, égaye tour à tour les physionomies ». Parmi les vieilles habitations, on en voit encore plus d'une qui rappelle le triste logis du père Grandet. J'ai demandé alors où était la demeure de Jean Niveleau : elle a été démolie quand on a déblayé les abords de l'église Saint-Pierre.

Cette recherche m'aura du moins donné l'occasion d'entrer dans la vie intime de la ville plus avant que nous n'avons coutume de le faire.

nous, Parisiens, quand nous nous promenons en province. J'ai ainsi battu Saumur en tous sens, parcourant les vieilles rues, pénétrant dans les vieilles demeures, causant avec les vieilles gens, écoutant les vieilles plaisanteries que rendent plus savoureuses encore les vieux vins tirés des vieilles caves... Puis, pour connaître toute la puissance du génie de Balzac, il n'est rien de tel que de relire un de ses livres sur place, dans la ville et parmi les hommes qu'il a décrits. C'est alors que l'on découvre la miraculeuse vérité de ses peintures.

P.-S. — J'ai reçu quelques renseignements qui me permettent d'élucider ce petit problème d'histoire littéraire. Écartons d'abord la légende que j'ai rapportée : Balzac aurait demandé la main de M^{lle} Niveleau (Eugénie Grandet), il aurait été éconduit et, pour se venger de Niveleau (le père Grandet), il aurait écrit son roman. Rien ne confirme cette légende. Aucun des biographes de Balzac ne parle d'un pareil projet de mariage. Des renseignements dignes de foi qui m'ont été communiqués, et qui viennent d'une source très sûre, contredisent cette histoire et démontrent que Balzac fut innocent de cette vilaine action.

Voici comment il conçut l'idée de son roman.

Il se trouvait au château de Saché, près

d'Azay-le-Rideau, chez M. de Margonne, un ami de sa famille¹. Là fréquentaient quelques amis du romancier que celui-ci aimait à éblouir de sa verve et de ses contes. Parmi eux était un certain M. de V..., qui, un soir, raconta devant Balzac l'histoire du père Niveleau. Ce récit enflamma l'imagination de l'écrivain qui se rendit à Saumur, et, quelques jours après, lut à ses amis l'admirable description par laquelle s'ouvre le roman d'*Eugénie Grandet*. Un autre soir, M. de V... raconta l'histoire de la plantation des peupliers ; le lendemain, Balzac lut ce nouveau chapitre de son livre.

Ces faits m'ont été affirmés par quelqu'un qui les tenait d'une des personnes reçues à Saché et admises à ces lectures.

Balzac qui avait l'orgueil de sa prodigieuse fécondité, aimait à stupéfier ceux qui l'entouraient par les miracles de son imagination. Il déclara donc à ses auditeurs qu'il avait construit son livre de toutes pièces sur ces bribes de conversation, et qu'il avait, par une simple intuition, reconstitué la vie de Saumur et la figure de Grandet. Il était assez coutumier de ces vantardises. Mis sur la piste d'un admirable sujet par le récit de M. de V..., il fit, en réalité, de nombreux séjours à Saumur ; il regarda et interrogea.

1. Sur M. de Margonne et sur les séjours de Balzac à Saché, voir plus haut, p. 34.

De très vieux Saumurois se rappelaient l'avoir vu alors dans un des cafés de la ville. On se souvient même qu'il fut en relations avec le sous-préfet de Saumur et avec un banquier nommé Letheuil, qui figure dans le roman sous le nom de des Grassins. Il complétait les renseignements ainsi amassés en voyageant dans les diligences, aux alentours de la ville, et en recueillant les propos qui s'y tenaient, — méthode d'information dont il a beaucoup usé. (Ces traces du passage de Balzac à Saumur ont été relevées par M. Lestang, auteur d'une intéressante conférence donnée au théâtre de Saumur, lorsqu'on y célébra le centenaire de l'écrivain.)

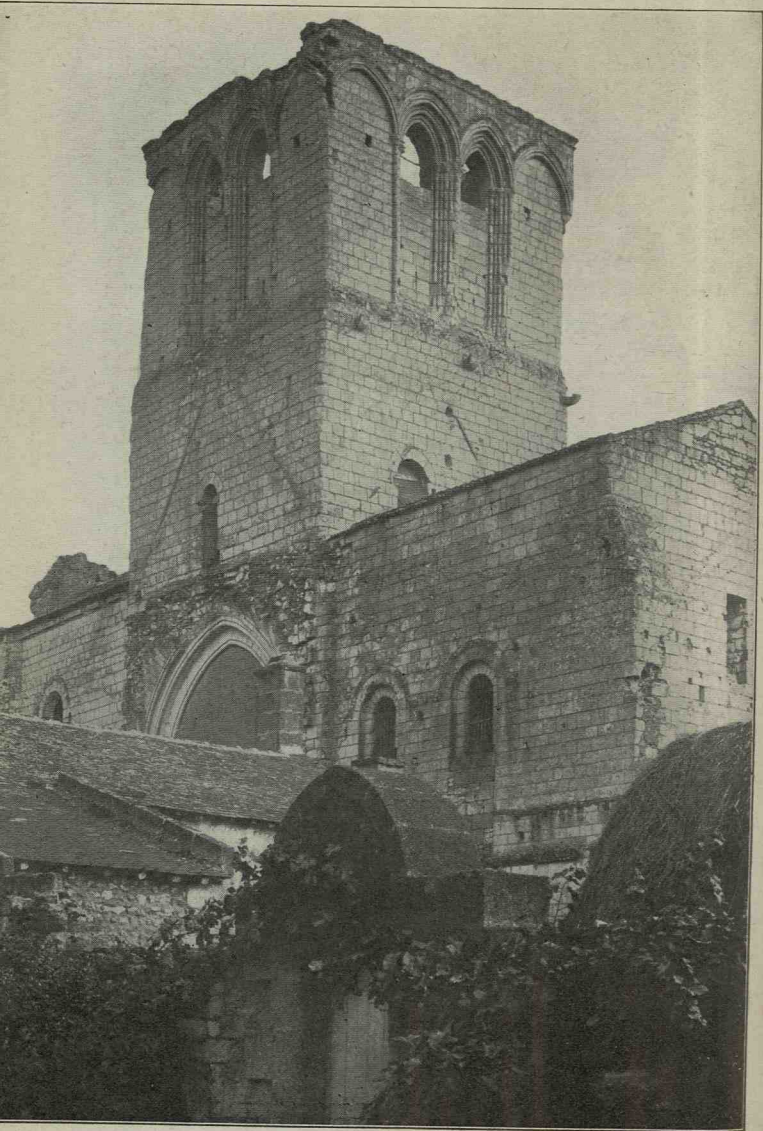
Les balzaciens pourront pousser plus loin l'enquête. Mais il me semble acquis : 1° que le père Grandet a été peint d'après nature ; 2° que c'est au hasard d'une conversation que Balzac a dû la révélation de ce type d'avare ; 3° qu'il a, sur place, étudié le milieu et les héros de son livre.

2 août 1901.

VIII

ASNIÈRES ET CUNAUT

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE DES MONUMENTS
DE LA VALLÉE DE LA LOIRE



ABBAYE D'ASNIÈRES

Une Société s'est constituée dans la vallée de la Loire pour y prendre la défense de tous les anciens édifices qui intéressent l'art et l'histoire; et cette Société — voici le miracle — ne s'est pas contentée d'émettre des vœux, de proférer des doléances; elle a agi et a déjà obtenu de remarquables résultats. Je vous les conterai tout à l'heure. Mais, auparavant, il faut dire son but et ses moyens d'action.

Les fondateurs de cette Société se sont dit : « Sans doute, la commission des monuments historiques a rendu d'éminents services en arrachant à la ruine les plus célèbres vestiges de notre art et de notre histoire. Mais l'œuvre de cette commission est devenue — sous l'influence de Viollet-le-Duc — une entreprise de restauration et non de conservation. Les crédits qui lui sont accordés ont été le plus souvent employés à d'inutiles restitutions; elle s'acharne à refaire des chapiteaux, mais l'argent lui manque pour réparer des toitures. Les architectes jugent plus

glorieux de rebâtir un portail que de régler les mémoires d'un couvreur. La commission des monuments historiques est donc très pauvre. Elle en est réduite à *déclasser* des monuments qu'elle a jadis restaurés à grands frais, faute de pouvoir aujourd'hui les entretenir ; ou bien elle se refuse à entreprendre les travaux nécessaires, si les particuliers ou les communes, propriétaires des monuments à réparer, n'y contribuent dans une large mesure : or, les particuliers sont avares et les communes obérées. Pourquoi, en de pareilles circonstances, ne viendrions-nous pas à leur secours pour mériter à leurs monuments la subvention de l'État ? Du reste il sera indispensable de ne point s'en tenir aux monuments classés. La France est encore riche d'édifices précieux qui échappent à toute protection. La commission des monuments historiques a dû les négliger faute de ressources. Ce sont d'admirables églises de village, des ruines d'abbayes ou d'hôtels de ville, des restes de châteaux, et, dans les villes, de charmants logis d'autrefois. Il faut les sauver, d'abord parce qu'ils sont les témoins de notre histoire, et aussi parce qu'ils donnent aux artistes d'aujourd'hui la leçon la plus claire et la plus saine ; leurs lignes et leur décor enseignent la vraie tradition française ; les grandes basiliques et les palais superbes, que la commission des monuments historiques a

sauvés et, hélas ! restaurés, ne valent pas, pour l'instruction de nos architectes, ces monuments plus humbles où revit dans toute sa pureté le génie des constructeurs d'autrefois et que n'ont point défigurés les hasardeuses imaginations des restaurateurs. Voilà le trésor que nous voulons protéger. Aux propriétaires, nous offrirons nos soins et notre concours pour empêcher les démolitions et les mutilations. Au besoin, s'il n'est pas d'autre voie de salut, nous achèterons le monument et nous le conserverons. »

Ce fut en novembre 1899 que quelques hommes de bonne volonté se mirent d'accord sur les principes mêmes de l'entreprise.

MM. de La Brière et Chappée, les fondateurs de la société, m'ont fait l'honneur de m'informer de leurs efforts et de m'inviter à venir constater *de visu* leurs premiers succès. M. de La Brière a voulu me servir de cicérone et me faire les honneurs de l'admirable abbaye d'Asnières, première acquisition de la Société artistique des monuments de la vallée de la Loire.

*
* *

L'abbaye d'Asnières est située au milieu d'une forêt — aujourd'hui terriblement éclaircie — entre Doué-la-Fontaine et Montreuil-Bellay.

Au commencement du XII^e siècle, une petite

colonie de moines bénédictins, venue de Tiron dans le pays chartrain, s'établit à cette place, au fond des bois, près d'une source. Le seigneur de Montreuil, Giraud Berlay, sur les instances de sa femme, donna aux religieux de Tiron de grands revenus, et indemnisa d'autres moines dont ils avaient pris la place. Grâce à ses libéralités le modeste prieuré devint une abbaye. Les vastes constructions dont les ruines sont encore debout, furent alors édifiées, et l'église du couvent devint le lieu de sépulture des seigneurs de Montreuil. Ceux-ci, dit-on, auraient désiré qu'on changeât l'appellation peu relevée d'Asnières (*Asinariæ*) en celle de Clairfond (*Clarufons*) ; mais moines et paysans restèrent fidèles au vocable populaire.

L'histoire de l'abbaye d'Asnières est celle de presque tous les grands monastères français. Au moyen âge, c'est la richesse et la prospérité : les moines défrichent les forêts, possèdent de grandes prairies et d'innombrables troupeaux, créent des étangs et bâtissent des chaussées ; des granges et des étables s'élèvent autour du couvent. Puis surviennent, au xvi^e siècle, les guerres de religion : le monastère est sacagé et ne se relève pas du désastre. Au xvii^e siècle, il ne compte plus que six religieux. Au xviii^e, il est abandonné, et passe aux jésuites de la Flèche qui y entretiennent un prêtre afin

d'y dire la messe et de prier pour le repos de l'âme des seigneurs de Montreuil. Le domaine est vendu, pendant la Révolution, comme bien national, puis est morcelé; les constructions s'écroulent; la vieille abbaye devient une ferme et tombe en ruines.

Que subsiste-t-il aujourd'hui du monastère d'Asnières?

Les cloîtres ont disparu. De la salle capitulaire, il reste des vestiges et quelques chapiteaux. On distingue encore les fondations des constructions conventuelles. Le réfectoire est devenu une grange. Le logis des hôtes possède ses greniers et ses celliers, mais on l'a défiguré pour en faire une maison d'habitation moderne. Seul des anciens bâtiments du couvent, le logis de l'abbé a conservé sa physionomie d'autrefois : il date du xv^e siècle.

La nef de l'église a été renversée au commencement du xix^e siècle, mais le transept et le chœur sont intacts, et ce fragment demeure, malgré la tristesse des ruines environnantes, un des plus admirables monuments de l'Anjou. En le sauvant de la destruction, la Société de la vallée de la Loire a bien servi la gloire de l'art français.

Dans le transept du Sud, une absidiole de pur style roman marque la date du commencement de la construction, la première partie du xii^e siècle.

Dans le transept du Nord et dans le chœur, voûtes, piliers, ornements, tout appartient au style Plantagenet, architecture propre à l'Anjou, et qui fut le passage du roman à l'ogival. Ce n'est plus ici la sombre grandeur de la basilique romane; ce n'est point encore la hardiesse triomphante de la cathédrale gothique. Une série de coupes byzantines constitue toujours la voûte de l'église. Mais, grâce à l'inspiration de génie d'un architecte dont le nom demeure inconnu, ces coupes se pénètrent les unes les autres, et l'entrecroisement de leurs lignes forme une ossature légère et puissante. C'est la première apparition de la croisée d'ogive, et tout l'appareil de la voûte en est transformé, puisque la charge, au lieu de reposer sur des assises concentriques, est désormais reportée sur quatre points d'appui. Bientôt les constructeurs de l'Île de France sauront se soustraire au compromis du style Plantagenet; ils inventeront alors la voûte purement ogivale et, grâce à l'emploi de l'arc-boutant, ils réaliseront le miracle de ces immenses vaisseaux qui, d'un bout à l'autre de l'édifice, se continuent d'un mouvement égal à une hauteur pareille.

Asnières demeure le plus beau spécimen de l'architecture angevine. Saint-Serge d'Angers, qui fut sans doute le modèle d'Asnières (Saint-

Serge et Asnières étaient deux abbayes bénédictines), ne l'égale point en élégance.

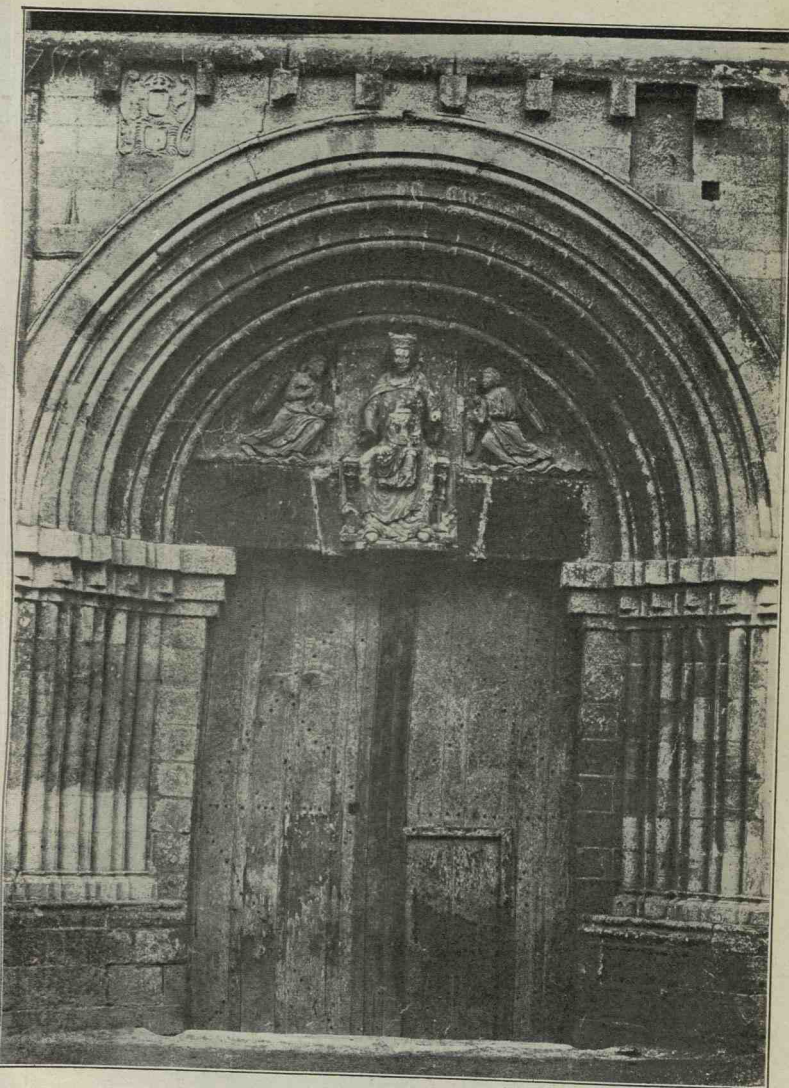
Le chœur, de forme rectangulaire, est partagé en trois parties, l'une formant le chœur principal et les deux autres formant des chapelles latérales. La voûte semble reposer sur deux délicates colonnettes : leurs fûts, frêles et élancés, montent d'un jet pour s'épanouir en souples nervures à l'extrémité desquelles pendent, comme les fleurs de ces arbres de pierre, les exquis médaillons des clefs sculptées et peintes. Simple caprice de décoration, puisque tout le poids des voûtes repose sur les quatre murs du chœur. Mais l'effet en est charmant, et comme ces deux colonnettes expriment bien le rêve des architectes angevins qui, impatients de s'affranchir de la tradition byzantine, se donnaient, par une sorte de trompe-l'œil, l'illusion de cet idéal de grâce et de légèreté que seuls devaient atteindre logiquement, scientifiquement, les constructeurs de l'Île de France !

Les chapiteaux et les pendentifs, soit dans le chœur, soit dans le transept, sont admirablement conservés. Leurs couleurs sont demeurées très vives. (Parmi les plus curieux, il faut signaler ceux du chœur dont les sujets sont empruntés au Nouveau Testament.) D'antiques autels sont demeurés à leur place. Sur le sol, on retrouve les restes d'un beau carrelage vernissé du

XIII^e siècle. Ça et là, des pierres tumulaires et des statues mutilées. Maintenant l'église est débarrassée des foins, des fagots et des charrettes que les cultivateurs de la ferme y avaient entassés : on va pouvoir en commencer l'exploration. Peut-être y reste-t-il encore à faire d'intéressantes découvertes.

Au sud de l'église, attenante au logis abbatial, s'élève une jolie chapelle du XIV^e siècle, la chapelle de l'abbé ; elle est aussi de style Plantagenet. Au-dessus de l'autel, on voit les restes d'un retable de pierre, décoré de pinacles ; il représente des anges adorant la Trinité. Il y avait au mur un tombeau aujourd'hui disparu : seul subsiste l'enfeu qui l'encadrait.

L'abbaye d'Asnières n'a jamais été classée parmi les monuments mis sous la sauvegarde de la commission des monuments historiques. Il est impossible de deviner la raison d'une telle omission. Aujourd'hui, que cette église est sauvée, ne nous plaignons pas du dédain où l'ont tenue les archéologues officiels. Classée, elle aurait éveillé l'attention de quelque architecte. Celui-ci s'en serait emparé. Nous ne savons quel traitement il eût infligé au chœur et au transept ; mais, à coup sûr, il eût voulu rebâtir une nef pour « compléter » le monument ; puis, l'adjonction de cette construction neuve aurait entraîné le récurage et le grattage des parties anciennes.



PORTAIL DE L'ÉGLISE DE CUNAUT

Toute la vivante beauté de ces ruines aurait ainsi péri¹

*
* *

Ayant ainsi sauvé les restes de l'abbaye d'Asnières, la Société des monuments de la vallée de la Loire s'est occupée d'une autre église, plus connue, car elle est classée parmi les monuments historiques : l'église de Cunault.

On se rend de Saumur à Cunault en suivant la rive gauche de la Loire.

Adossés au coteau qui ruisselle de verdure, les villages blancs et souriants s'allongent sur le bord du fleuve. La file des maisons basses devant lesquelles grimpent les pampres et sèchent les filets, s'interrompt çà et là : c'est dans le flanc du coteau, à demi voilée d'un rideau de ronces et de chèvrefeuilles, l'ouverture d'une cave profonde ; c'est le verger en terrasse d'une gentille villa flanquée d'une tourelle pointue ; c'est une brusque déchirure de la falaise, l'entrée d'un étroit vallon où, parmi les noyers

1. La société a entrepris dans l'église quelques travaux de déblaiement. La masse d'immondices qui l'encombrait a été enlevée, le sol a été nettoyé. On a découvert le carrelage, reconstitué presque entièrement un des tombeaux, dont les morceaux étaient épars dans l'église, et retrouvé cinq tombes d'abbés du XIII^e et du XIV^e siècle, ainsi que la pierre du grand autel. Les toitures ont été réparées. Bref, Asnières est à l'abri des démolisseurs... et des restaurateurs.

touffus, se fauflent une petite route et un petit ruisseau. De l'autre côté de la levée, indolente et sans remous, s'épand la Loire, semblant entraîner avec elle, dans son cours insensible, les grandes îles qui flottent sur ses eaux paresseuses. Une lumière tranquille baigne le fleuve et les campagnes dont les horizons lents et infinis s'étendent sur l'autre rive. Tout pâlit : l'or des bancs de sable, l'argent des peupliers, l'azur du ciel. La torpeur de l'été s'ajoute à la solennelle nonchalance du paysage.

Tout le long de la route, des ruines de manoirs et de vieilles églises, des vestiges de la conquête romaine et des débris de monastères racontent le passé de ce pays riche et heureux : à Saint-Hilaire-Saint-Florent, l'église d'une célèbre abbaye de Bénédictins (férocement restaurée) ; aux Tuffeaux, à Trèves, des églises romanes aux toitures défoncées (le cyclone terrible qui passa, il y a deux ans, sur cette région, a fait de grands dégâts qui ne sont point tous réparés). Enfin, voici Cunault.

Cette grande et magnifique église appartenait à un simple prieuré de Bénédictins ; mais son trésor contenait des reliques très précieuses de la Sainte Vierge. Cunault était un but de pèlerinage pour tous les riverains de la Loire, et chaque année, le 8 septembre, il s'y tenait une grande foire, dite foire de Notre-Dame-l'Ange-

vine. Au XVIII^e siècle, les Bénédictins se retirèrent et l'église devint paroissiale. C'est, dans les grandes lignes, la même histoire que celle d'Asnières : des siècles de prospérité, la dévastation pendant les guerres religieuses du XVI^e, puis la décadence.

Construction romane, achevée dans le style Plantagenet, l'église de Cunault a été restaurée sous le second Empire par Joly-Leterme, architecte habile, qui connaissait bien les monuments de l'art angevin. La nef et le chœur sont d'admirable proportion. Toutes les sculptures qui ornent les chapiteaux (il y en a plus de deux cents), les retombées et les clefs des voûtes sont peintes. Aux murailles subsistent quelques restes très intéressants de fresques du XIV^e ou du XV^e siècle, notamment un *saint Christophe* et, aux pieds d'un Christ, encadré d'une *mandorla*, le visage d'un homme qui prie, portrait d'une extraordinaire souplesse d'exécution. Dans une des chapelles latérales est exposé un superbe reliquaire de bois sculpté du XIII^e siècle.

Cet édifice, un des chefs-d'œuvre de l'architecture romane, a été savamment restauré, mais médiocrement entretenu. Sa toiture, endommagée par le vent, exige des réparations. Et voici le plus grave : chaque fois qu'il pleut, l'église se transforme en une citerne. Située en contrebas au pied d'un coteau assez abrupt, elle se

remplit, quand les eaux d'orage ruissellent vers la Loire, et il devient impossible de vider cet immense réservoir. L'inconvénient ne date point d'hier. On raconte que, le 14 juillet 1783, durant un orage, l'eau monta dans l'église, en quelques minutes, jusqu'à une hauteur de dix pieds ; la sœur du curé y fut noyée et le sacristain resta cinq heures plongé dans l'eau jusqu'au cou. A la longue, ces inondations finissent par miner la construction, et l'on voit aux murailles des traces inquiétantes de moisissure. On écarterait le péril en creusant à quelque distance de l'église un petit aqueduc pour recevoir les eaux de pluie et les conduire à la Loire. L'État s'est offert à entreprendre les travaux indispensables ; mais il a exigé que la commune accordât une légère subvention. La commune a refusé. La pluie a continué d'entrer dans l'église par les toits et par les portes.

C'est alors qu'est intervenue la Société des monuments de la Loire. « Nous sommes prêts, dit-elle aux gens de Cunault, à payer à votre place la somme exigée pour que l'on commence les travaux. Seulement, vous allez nous abandonner tous vos droits en ce qui touche l'entretien de l'église. » Cette proposition stupéfia les gens de Cunault ; ils crurent d'abord soit à une mystification, soit à une manigance électorale. On les rassura. Mais ils se firent péniblement

à cette idée que des personnes, étrangères à la commune, pussent, sans quelque motif mystérieux, s'intéresser au sort de leur église. Ils finirent cependant par accepter.

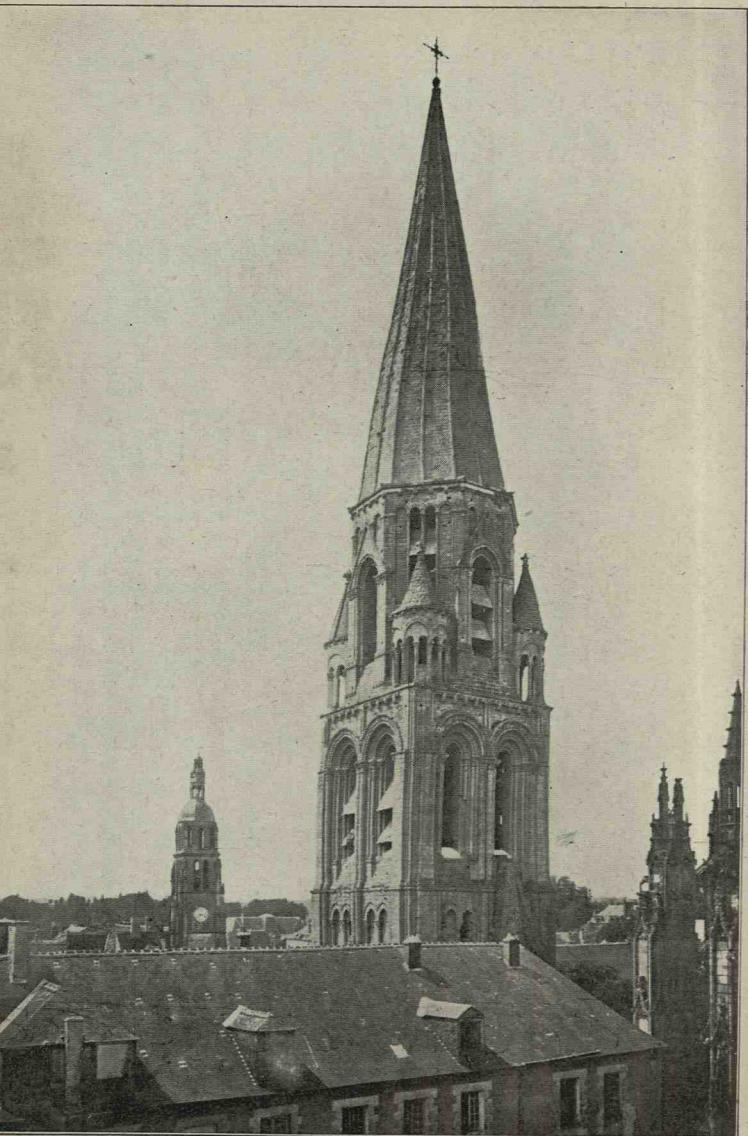
Et voilà déjà le second succès remporté par la nouvelle Société. Ce ne sera point le dernier, nous en sommes certains ¹.

25 juillet 1901.

1. En effet, depuis 1901, la Société s'est occupée de protéger la petite église de Saint-Hilaire, le donjon de Trèves, la chapelle de Saint-Macé, etc... Elle a continué de nettoyer et de réparer le chœur d'Asnières. Elle a même étendu son action jusqu'en Auvergne.

IX

VAL DU LOIR



CLOCHER DE LA TRINITÉ DE VENDÔME

I

AU PAYS DE RONSARD

Loir, dont le cours heureux distille,
 Au sein d'un pays si fertile,
 Fais bruire mon renom
 D'un grand son en tes rives,
 Qui se doivent voir vives
 Par l'honneur de mon nom.
 Ainsi Tethys te puisse aimer
 Plus que nul qui entre en la mer !

.....
 Si quelque pèlerin arrive
 Auprès de ta parlante rive,
 Dy lui à haute vois
 Que ma muse première
 Apporta la lumière
 De Grèce en Vendomois ;
 Dy lui ma race et mes ayeux,
 Et le scavoir que j'eu des cieux.

J'ai été ce pèlerin. J'ai suivi « la parlante rive », de Vendôme à la maison natale de Ronsard. Chemin faisant, j'ai relu ses vers. J'ai visité les lieux où il a vécu. J'ai compulsé les écrits des pieux *ronsardisants* qui ont étudié la famille et la vie du poète, gentilhomme ven-

dômois¹ ». J'ai voulu enfin achever ma promenade sur les bords de la Loire, au prieuré de Saint-Cosme-lès-Tours, où Ronsard est mort. Voici mes notes de pèlerinage.

*
* *

Il faut gravir la colline abrupte où se dresse, parmi les mélèzes, la ruine du château de Vendôme, pour sentir tout le charme de la vallée du Loir, de la jolie vallée chantée par Ronsard.

Au pied du coteau, le Loir se divise et ses bras étroits coulent sans hâte sous les ponts de pierre ; puis au delà du faubourg, ils se réunissent, et la rivière élargie fuit avec de longs détours, à travers des prés opulents. La ville est pleine de grands jardins aux verdure frémissantes, d'où émergent les toitures inégales, les pignons, les tourelles des vieux logis, les clochers des églises, la tour superbe de la Tri-

1. Je n'ai rien découvert d' « inédit » sur Ronsard. J'ai mis à profit les travaux suivants : la notice et les notes de Prosper Blanchemain dans son édition des *Œuvres de Ronsard* ; — les études de l'abbé Froger : *Ronsard ecclésiastique* (1882) ; *Nouvelles recherches sur la famille de Ronsard* (dans la *Revue archéologique du Maine*, t. XV, 1884) ; les *Premières Poésies de Ronsard* (1892) ; — le *Guide du touriste dans le Vendômois*, publié par la Société archéologique du Vendômois (1883) ; — *la Famille de Ronsard*, par Achille de Rochambeau (1868) ; — *la Jeunesse de Pierre Ronsard*, par Paul Laumonier, dans la *Revue de la Renaissance* (1901-1902) ; — le *Bulletin de la Société archéologique de Tours* (t. I et t. XIII).

nité. Au loin, l'horizon se perd en de fines ondulations. Ce n'est encore ni la grâce tourangelles, ni l'élégance angevine, mais un paysage souriant et intime, paré de vignobles, de bois et d'une rivière charmante, une terre de douce séduction, à laquelle Ronsard disait si gentiment :

Le Loir, tard à la fuite,
En soy s'esbanoyant,
D'eau lentement conduite
Tes champs va tournoyant.

Pénétrons dans Vendôme. Bien peu de choses y rappellent aujourd'hui le souvenir du poète. Devant le musée, une statue moderne qui n'est pas très belle, a été élevée par les Vendômois à Ronsard. Dans le musée même, on voit un buste en plâtre, moulage du buste en marbre autrefois placé sur le tombeau de Ronsard, dans le prieuré de Saint-Cosme : c'est un Ronsard très vieux, la tête inclinée en avant comme si la couronne de lauriers lui était trop pesante, le nez long et très aquilin, le menton effilé, presque le visage d'une vieille femme.

Ronsard posséda une maison à Vendôme : son jardin bordant le Loir, en face de l'hôtel des du Bellay. Ce dernier logis est encore debout : c'est un grand corps de bâtiment flanqué d'une tourelle en pierre et d'un joli pavillon ; les lucarnes ont

conservé leurs beaux ornements de la Renaissance ; mais, depuis le xvii^e siècle, la demeure de Ronsard a disparu ; elle fut détruite lorsqu'on agrandit le collège des Oratoriens.

Il n'est pas interdit à un pèlerin d'interrompre ses dévotions pour donner un coup d'œil aux « curiosités » qu'il rencontre sur sa route et d'observer que Vendôme — ronsardisme à part — est une ville riche de monuments et de souvenirs.

De l'antique abbaye de la Trinité, Vendôme a gardé l'admirable clocher du xii^e siècle, le plus grandiose peut-être qui soit en France, tant les proportions de cette masse de pierre sont harmonieuses. Il a gardé aussi sa belle église, qui est comme un rendez-vous de tous les styles, du roman au gothique le plus fleuri, et dont tous les disparates se fondent en un ensemble merveilleux ; mais il n'a pas su défendre le reste du monastère, et c'est dommage. Le logis de l'abbé est aujourd'hui le presbytère, et sa jolie façade a été respectée ; mais les greniers de l'abbaye, percés de magnifiques fenêtres romanes, sont indignement mutilés. Un des côtés du cloître, le plus voisin de l'église, a été sauvé, mais les autres parties du couvent servent maintenant de caserne à un régiment de cavalerie : le cloître, la salle capitulaire, la chapelle primitive sont transformés en magasins, cantines et écuries. (Et

il existe en France une loi sur la protection des monuments historiques ¹ !)

Le collège de Vendôme a eu plus de chance que la vieille abbaye : il a conservé, depuis trois siècles, sa destination primitive. César, duc de Vendôme, le fit construire de 1623 à 1639, et en remit la direction à la congrégation de l'Oratoire. Louis XIV l'érigea en « École royale militaire ». La Révolution lui enleva son titre ; mais les Oratoriens continuèrent de diriger la maison. Deux prêtres sécularisés demeurèrent à la tête du collège qui devint « École centrale », puis « École secondaire », puis « collège royal ». C'est aujourd'hui le « lycée ». L'histoire de cette maison est celle des vicissitudes par où, depuis trois siècles, a passé l'enseignement des jeunes Français.

Les élèves du lycée de Vendôme ne sont pas à plaindre. Leur demeure en brique et pierre est du Louis XIII le plus superbe et le plus noble. Elle est belle et ancienne. Les portraits des Vendôme décorent le parloir. Une charmante chapelle du xv^e siècle, appartenant à un ancien hôpital démoli, a été réservée pour le collège ; elle a des arcs-boutants fleuris et d'étranges colonnettes de la Renaissance surmontant des cha-

1. Non seulement on n'a rien fait pour protéger le monastère de la Trinité, mais en 1907, le génie militaire a rasé le cloître.

piteaux romans, — problème insoluble pour les archéologues. Des cours ombragées de platanes gigantesques, on entrevoit, juchés sur le coteau du Loir, les débris du donjon de Vendôme. Un parc ombreux et frais entoure les bâtiments et les isole de la ville, comme une grande oasis de silence et de verdure. Heureux les petits Vendômois, s'ils sentent leur bonheur de vivre sous de si beaux arbres, en une maison qui n'est point bâtie d'hier, qui ne ressemble ni à une caserne ni à une gare de chemin de fer, et qui porte le nom de *Collegium Cæsareo-Vindocinense*, tout simplement !



Le cours du Loir, à deux lieues de Vendôme, dessine une grande boucle. Là s'étend une presqu'île pleine de moulins et de vergers. Le village de Thoré domine les prés de sa jolie flèche de pierre. Au sommet de la boucle, au débouché d'un frais vallon, près de Gué-du-Loir, on rencontre les restes d'un manoir du xv^e siècle bien délabré, mais dont l'enceinte est encore flanquée de ses fines tourelles pointues. C'est le manoir de la Bonnaventure. Antoine de Bourbon, roi de Navarre et duc de Vendôme, y résidait avec de gais compagnons ; il y fit des chansons dont l'une est demeurée célèbre : *la Bonnaventure au gué* ! Ronsard était des commensaux

du prince. Quand celui-ci épousa Jeanne d'Albret, le poète composa pour lui un épithalame imité de Théocrite, et d'un admirable sonnet il salua la naissance du duc de Beaumont, qui, depuis, fut Henri IV :

.
 Pleuve le ciel des parfums et des roses,
 Soient des grands vents les haleines encloses.
 La mer soit calme et l'air plein de bonheur !
 Voici le jour que l'enfant de mon maître
 Naissant au monde, au monde a fait renaître
 La Foy première et le premier honneur.

Au souvenir de Ronsard vient ici s'ajouter le souvenir d'un autre poète. Au XVIII^e siècle, une vieille famille vendômoise avait pour devise ; *Courtoisie, Bonnaventure aux Preux*, car elle possédait deux terres patrimoniales, l'une qui s'appelait *la Courtoisie* et l'autre *la Bonnaventure* (celle d'Antoine de Bourbon). Au moment de la Révolution, le cadet de cette famille, qui se destinait à l'état ecclésiastique, quitta le collet, se maria et eut plusieurs enfants. Il s'appelait Victor de Musset, et l'un de ses fils fut l'auteur des *Nuits*.

Alfred de Musset est un peu le compatriote de Ronsard.

*
 * *

Le Loir, après toutes sortes de méandres,

vient passer au pied de Lavardin. Le bourg aux vieilles maisons, la grande ruine du château éventré, les bois touffus qui revêtent le coteau forment de délicieux tableaux. On dirait qu'ici la nature se compose pour les paysagistes, et cela donne aux sites quelque chose de déjà vu... Il est tout de même exquis, par une matinée de brume, le chemin qui suit la rivière, de Lavardin à Montoire, parmi les aulnes et les peupliers ployant sous les frondaisons folles des houblons, des chèvrefeuilles et des liserons. Des grottes profondes,

Antres moussus à demy front ouverts,

ont été creusées dans le flanc du coteau; des rideaux de verdure dissimulent à demi la porte de ces caves mystérieuses. Partout ruissellent des sources vives.

Montoire est un gros bourg, avec une place immense et mélancolique; il s'étale sur la rive droite du Loir; quelques façades de la Renaissance donnent de la grâce à ses rues sagement tracées. Montoire semble prospère et tout le monde y pêche à la ligne.

Sur la rive gauche s'élève, au pied du château, le vieux faubourg de Saint-Oustrilles. Près d'une élégante maison du xvi^e siècle, que surmonte un corps de cheminée magnifiquement sculpté, s'ouvre une ruelle étroite. Au bout de la ruelle, on



Cliché de M. Pierre Dufay.

BUSTE DE RONSARD

(Musée de Blois.)

entrevoit les toitures basses d'une très ancienne petite chapelle en forme de croix latine, avec trois absides en cul-de-four. Ses voûtes sont couvertes de fresques presque contemporaines de la construction de l'édifice et aujourd'hui en fort mauvais état ; mais on y distingue encore de grands Christ nimbés, des apôtres et des chevaliers qui terrassent des monstres. C'est la chapelle de l'ancien prieuré de Saint-Gilles. Tout à côté, subsiste un vieux logis du XIII^e siècle, quelque peu défiguré, où fut assurément la demeure du prieur. Nous sommes ici dans la maison de Ronsard, prieur de Saint-Gilles.

Ce pauvre petit prieuré fut un des nombreux bénéfices ecclésiastiques dont le « gentilhomme vendômois » vécut — assez maigrement. Le poète était impécunieux et misérable. Si grande que fût sa gloire, il ne recevait rien des libraires qui imprimaient ses écrits. Les princes et les princesses auxquels il adressait ses vers, lui témoignaient parfois un peu d'intérêt. Mais, pour s'assurer quelques revenus, il fallait que Ronsard, comme les autres, quémandât des abbayes et des prieurés. Il obtint une abbaye, celle de Bellosane, en Normandie ; il fut curé de Challes, d'Evailly, de Champfleur, dans le diocèse du Mans ; il fut chanoine de Saint-Julien du Mans, puis de Saint-Martin de Tours ; il fut prieur de Saint-Guingalois à Château-du-Loir, de Croixval

près Ternay, de Saint-Gilles à Montoire, et de Saint-Côme-lès-Tours... Les ronsardisants se livrent à de grandes controverses sur le point de savoir si le bénéficiaire reçut les ordres, si Ronsard fut prêtre. La question n'est pas oiseuse ; car Ronsard lui-même a nié qu'il ait jamais reçu la prêtrise. Dans cette *Réponse de Pierre de Ronsard aux injures et calomnies de je ne scay quels prédicantereaux et ministreaux de Genève, sur son discours et continuation des misères de ce temps*, celui de ses *Discours* où peut-être la verve est la plus éclatante et la langue la plus mâle, il déclare qu'il ne veut rien celer de sa vie :

Je jure du grand Dieu l'immense déité
Que je dirai le vray sans fard et sans injure...

On a prétendu qu'il était prêtre, voici sa réponse :

J'atteste l'Éternel que je voudrais l'estre
Et avoir tout le chef et le dos empesché
Dessous la pesanteur d'une bonne évesché...

Après avoir héroïquement invectivé contre ses adversaires et leur avoir rendu outrage pour outrage, il confesse ses penchants et ses vices, tout l'épicurisme de l'existence qu'il menait sur les rives du Loir...

Car si l'après-dinée est plaisante et sereine,
Je m'en vais pourmener, tantost parmi la plaine,

Tantost en un village et tantost en un bois,
 Et tantost par les lieux solitaires et cois.
 J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage ;
 J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage.

Vers merveilleux d'une grâce que Jean de La
 Fontaine devait égaler à peine, vers qu'il est
 charmant de se répéter en face du délicat paysage
 dont ils semblent emprunter la douceur limpide
 et le rythme paisible.

Et, encore, ceux-ci :

Je dy le mot pour rire, et à la vérité
 Je ne loge chez moi trop de sévérité.
 J'aime à faire l'amour, j'aime à parler aux femmes,
 A mestre par écrit mes amoureuses flammes ;
 J'aime le bal, la danse et les masques aussi,
 La musique et le luth, ennemis du soucy.

Et avec cela, bon chanoine et bon prieur.
 Ecoutez-le sur ce chapitre-là :

Mais quand je suis aux lieux où il faut faire voir
 D'un cœur dévotieux l'office et le devoir,
 Lors je suis de l'Eglise une colonne ferme.
 D'un surplis ondé les épaules je m'arme,
 D'une haumusse le bras, d'une chappe le dos.

.....
 Je ne perds un moment des prières divines ;
 Dès la poinete du jour je m'en vais à matines ;
 J'ai mon bréviaire au poing, je chante quelquefois,
 Mais c'est bien rarement, car j'ai mauvais vois.
 Le devoir du service en rien je n'abandonne,
 Je suis à prime, à sexte et à tierce et à nonne.

Malheureusement cette confession n'est qu'à demi sincère. Les « ministreaux de Genève » semblent avoir eu raison. Ronsard fut prêtre. René du Bellay, évêque du Mans, lui conféra la tonsure en 1543. Plus tard, probablement vers l'âge de trente-cinq ans, Ronsard entra dans les ordres. Sa maîtresse, il l'appelait alors Sinope, répondait mal à son amour. Bon gré, mal gré, peut-être sous le coup d'un dépit amoureux, peut-être — c'est plus probable — avec l'ambition de se pousser dans la carrière ecclésiastique, il suivit « des puinez le rigoureuse loy » ; et ce n'était point un « ministreau de Genève », le scribe qui, le 16 juin 1560 mentionnait sur le *Livre des insinuations ecclésiastiques du diocèse du Mans* l'installation dans son canonicat du Mans de « noble et discrète personne, Maistre Pierre de Ronsart, prestre¹ ». C'est vers la même époque que Ronsard prit parti avec violence contre les calvinistes (on a même affirmé que, curé-baron d'Évaillé, il avait guerroyé contre des bandes de réformés ; mais là-dessus il semble qu'on l'ait calomnié). Dès lors, sa poésie, jusque-là purement païenne, se christianise à l'occasion. Cependant ses mœurs ne se mirent d'accord ni avec sa poétique ni avec sa politique. On comprend d'ailleurs qu'il ait dissimulé sa prêtrise. Il ne

1. Document publié par M l'abbé Froger dans *Ronsard ecclésiastique*.

devint un bon prêtre que le jour où la goutte l'eut terrassé.

Ne laissons pas Montoire sans noter une mention que M. l'abbé Froger a recueillie dans les registres de la paroisse et qui prouve que la gloire du poète n'était pas étrangère aux bourgeois du Vendômois. C'est un acte de baptême où le parrain, noble homme, Pierre de Ronsard, est qualifié d' « aumosnier du roy notre sire et son premier poète en ce royaume ». Au fait, ce fut peut-être le parrain qui dicta ses qualités.

*
* *

De Montoire à la Poissonnière, château des Ronsard, nous avons sous les yeux les sites cent fois décrits dans *les Amours* et *les Odes*, le coin de terre qui, par-dessus tout, riait au poète.

C'est une large vallée dont la rivière serpente et les coteaux ondulent, sans brusques caprices, d'un mouvement paresseux et mesuré. Des vignobles, dont quelques-uns sont illustres, revêtent les pentes exposées au Midi. La colline opposée est couronnée des derniers débris de l'antique forêt de Gâtine. Les rives du Loir sont vêtues de prairies grasses et heureuses. C'est de la jolie France.

Au milieu de ce paysage frais et harmonieux

on découvre peu de maisons. Laboureurs et vigneronns du val de Loir vivent comme des Troglodytes. De toutes parts s'ouvrent des grottes creusées dans la pierre tendre du coteau. Elles servent de celliers, elles servent d'habitations ; jadis elles servaient d'églises, de prisons et de forteresses. Elles s'étendent parfois très loin, et leurs longues galeries se ramifient sous la terre.

De tous les bourgs de la vallée, celui de Troo présente l'aspect le plus étrange. Sur la colline presque à pic, s'étagent des lignes de terriers ; l'entrée de chaque grotte est maçonnée comme la façade d'une maison ; des terrasses taillées dans le roc forment les rues du village, et les cheminées des logis souterrains émergent et fument au milieu des vignes. Au sommet du promontoire escarpé dans les flancs duquel les gens de Troo ont pratiqué leur demeure, s'élève une belle église romane, où l'on voit des chapiteaux presque barbares, et une jolie, une fine, une élégante vierge du temps de Louis XIII.

Plus bas, à La Chartre-sur-le-Loir, j'ai vu l'ancienne geôle taillée à même la pierre de la colline, et dans le coteau j'ai suivi un long chemin de ronde, où des soldats invisibles pouvaient, par d'étroites meurtrières, balayer du feu de leurs mousquets le passage de la vallée. En

explorant ces galeries, on a fait, paraît-il, de singulières trouvailles : des munitions, des armes et des squelettes humains avec des lambeaux de vêtements. Il y eut ici de pieuses tueries au temps des guerres de religion.

Ces grottes de la vallée du Loir, Ronsard les mit plus d'une fois dans le décor de ses fantaisies mythologiques :

Je n'avais pas douze ans, qu'au profond des vallées,
 Dans les hautes forests des hommes reculées,
Dans les antres secrets de frayeur tout couverts,
 Sans avoir soin de rien je composais des vers ;
 Écho me répondait et les simples Dryades,
 Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oréades,
 Égipans qui portent des cornes sur le front,
 Et qui ballant sautaient comme les chèvres font,
 Et le gentil troupeau des fantastiques fées
 Autour de moi dansaient à cottes dégraillées.

Entre Saint-Jacques-des-Guérets où il y a un joli moulin et de précieuses peintures romanes, et Poncé, où il y a un beau château de la Renaissance et d'autres peintures romanes, la rivière de la Braye, plus rapide, vient se jeter dans le Loir. La rencontre des deux vallons forme un site d'une grâce infiniment délicate. Ronsard l'aimait entre tous et avait élu ce lieu pour sa sépulture :

Je veuil, j'enten, j'ordonne
 Qu'un sépulcre on me donne,

Non près des rois levé
 N'y d'or gravé.
 Mais en cette isle verte,
 Où la course entr'ouverte
 Du Loir autour du coulant
 Est accollant,
 Là, où la Brayé s'amie,
 D'une eau, non endormie,
 Murmure à l'environ
 De son giron.

Là ne fut point enseveli Ronsard, mais à Saint-Côme, au bord de la Loire. (Nous irons à Saint-Côme.)

Il me semble que c'est ici, au confluent du Loir et de la Brayé, que le pèlerin doit, docile au conseil de Ronsard, s'arrêter pour écouter la voix des choses. Nulle part, dans la vallée, la rive n'est aussi « parlante ». Nulle part la nature ne raconte avec plus de grâce et d'éloquence comment elle a formé le génie de son poète.

Il suffit de se rappeler à cette place quelques strophes des *Odes*, puis d'ouvrir les yeux sur le paysage pour comprendre que la poésie française de la Renaissance était, en dépit des apparences, demeurée la fille tendrement passionnée de sa terre natale.

Oui, la Grèce, Rome et l'Italie ont grisé les cerveaux des poètes ; c'était l'heure de la « sainte

orgie ». Au-dessous de presque toutes ces pièces où Ronsard chante son Loir, sa Gâtine ou bien ses maîtresses, les humanistes peuvent inscrire : *imité de...* Oui, dans cette vallée fraîche et humide, on demeure un peu ahuri de voir « baller » la troupe des Nymphes dévêtues, et ces bois ont des taillis bien touffus et bien épineux pour le jeu des Dryades et des Égipans. Elles ressemblent toutes un peu à Laure de Noves, les femmes que Ronsard a célébrées : Cassandre, cette belle fille de Blois, qu'il vit un jour passer chantant un branle de Bourgogne et qu'il aima dix années durant, et Marie, « fleur angevine de quinze ans », qui était fille d'hôtellerie à Bourgueil, et Genève, qui était l'épouse du concierge-geôlier de Saint-Marcel, et Hélène, qui était la plus laide des filles d'honneur de Catherine de Médicis, et les autres. Je n'irai pas non plus, dans ce Vendômois où « gargouillent les eaux de cent mille fontaines », tâcher de découvrir laquelle était la fontaine de Bellerie, laquelle la fontaine d'Hélène; il est plus sûr d'ouvrir Horace et de relire l'ode : *O fons Bandusix...* Le voile d'or des mythologies est parfois bien lourd à soulever. Et cependant, si on le veut écarter, quelle vie, quelle vérité, quelle passion de la nature chez Ronsard!

J'ai déjà, sur ma route, cité quelques peintures d'une merveilleuse fidélité. J'ai maintenant

devant moi les deux rivières du Loir et de la
Braye :

Et toi, Braye, qui roules
En tes eaux fortement,
Et toi, mon Loir, qui coules
Un peu plus lentement.

Que voilà bien l'allure des deux courants !
Horace a sans doute inspiré les vers à la fon-
taine Bellerie. Mais ce trait-ci n'est point d'Ho-
race :

Ecoute un peu, fontaine vive,
En qui j'ai rebeu si souvent,
Couché tout plat dessus ta rive,
Oisif à la fraîcheur du vent.

Étendu sous les ombrages de la forêt de Gâ-
tine, Ronsard se plaisait à les chanter, ainsi
que les Grecs, dit-il, chantaient la forêt d'Ery-
manthe ; mais, cette dette payée à la Grèce, il
laisse aller son imagination, il célèbre la forêt
qui le délivre du souci :

Toi par qui de l'importun soin
Tout franc je me délivre,
Lorsqu'en toy je me perds bien loin
Parlant avec un livre.

Bien qu'il parlât souvent avec un livre, il
écoutait aussi d'autres voix, que sa triste sur-
dité ne l'empêcha jamais d'entendre, celles

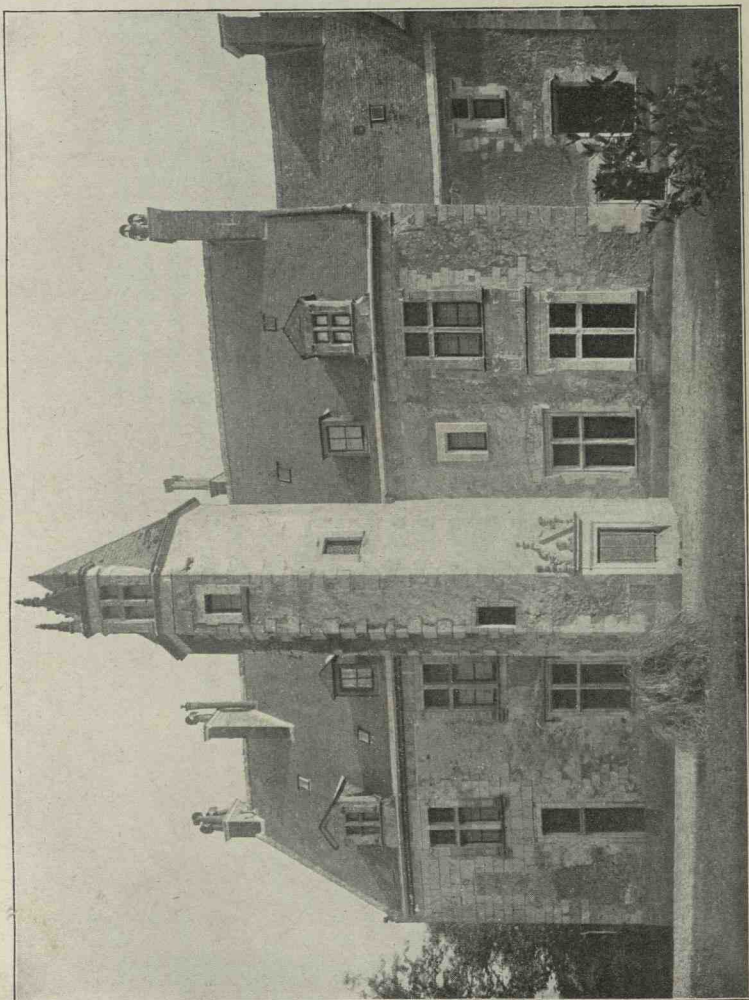
des eaux, des bois et de la terre. Elles lui enseignaient des rythmes merveilleux que, depuis, nul n'a retrouvés. Elles lui inspiraient une façon de peindre naïve et primesautière que la poésie française allait désapprendre après lui. Elles lui conseillaient de se composer une langue souple, opulente et diverse, qui comme lui-même le disait, « sentait son terroi ».

*
* *

Le château de la Poissonnière est sur la paroisse de Couture. C'est dans l'église de ce village que furent ensevelis Louis de Ronsard et Jeanne de Chauldrier, les père et mère de Pierre de Ronsard. Les sépultures ont été bouleversées; les statues placées sur la double tombe ont été mutilées; elles sont maintenant enfermées dans un placard de la sacristie. (On pourrait peut-être mieux traiter des sculptures qui, après tout, ne sont point sans mérite.) Louis de Ronsard a l'air d'un brave et loyal gentilhomme: il avait servi trois rois, s'était battu en Italie, avait contribué à la prise de Milan sous Louis XII et avait accompagné en Espagne les fils de François I^{er}, lorsque ceux-ci y étaient venus pour répondre de la fidélité de leur père au traité de Madrid. Il était versé dans les lettres latines et françaises, ce qui, d'ailleurs, ne l'avait

pas empêché de détourner son fils de l'étude et de la poésie. Quant à Jeanne de Chauldrier, sa statue bien qu'endommagée, nous laisse deviner des traits fins et charmants : elle semble beaucoup plus jeune que son mari qui mourut à soixante-quinze ans. Ronsard ne prononça jamais le nom de sa mère dans aucune de ses œuvres. Tout ce que nous savons d'elle c'est qu'elle était de très noble extraction et qu'avant d'épouser Louis de Ronsard, elle avait été enlevée par Jacques de Fontbernier en Poitou, puis mariée à Guy des Roches.

C'est dans cette même église que fut baptisé Ronsard. On sait la jolie légende, contée, je crois, pour la première fois, par Claude Binet : « Comme on le portait baptiser du château de la Poissonnière en l'église du lieu, celle qui le portait traversant un pré, le laissa tomber par mégarde à terre, mais ce fut sur l'herbe et sur les fleurs, qui le reçurent plus doucement... » Une vieille tradition du pays vendômois veut que le pré où la nourrice maladroite laissa tomber le petit Ronsard sur un lit de fleurs, s'appelle le pré Bouju. Je puis apprendre aux ronsardisants que le pré Bouju est à vendre. Le 19 octobre, on met en adjudication publique toutes les terres qui avoisinent le château de la Poissonnière. Sur l'affiche, j'ai retrouvé le pré Bouju : il est situé à droite de la route qui mène de Couture au ma-



Extrait de « Sites et Monuments du Touring Clude France ».

noir. Malheureusement cette pièce est divisée en deux parcelles qui sont mises dans deux lots différents et je ne sais laquelle est terre sacrée.

La Poissonnière — on dit aussi Possonnière — était jadis entourée d'une enceinte flanquée de tours qui a disparu. Le château est une jolie construction de la Renaissance. Les fenêtres ont conservé leurs meneaux. La façade du Midi, avec la tourelle d'escalier, est décorée de sculptures. Un buste, que les uns veulent être celui de Ronsard et les autres celui de Louis XII, surmonte la porte. *Voluptati et gratiis*, lit-on sur le linteau. D'autres inscriptions apparaissent au-dessous des fenêtres : *Veritas filia temporis*, — *Domine, conserva me*, — *Respice finem*, — devises que l'on attribue, je ne sais pourquoi, à Ronsard : celui-ci n'a jamais été le maître de la Poissonnière, la seigneurie ayant passé, après Louis de Ronsard, à Claude, l'aîné des fils. D'ailleurs à l'aspect de l'architecture, on reconnaît que la reconstruction du château doit dater des premières années du xvi^e siècle. Chaque inscription est précédée d'un E et suivie d'un L. Ces deux lettres forment un rébus qui a exercé la sagacité des chercheurs. Pour l'L, selon les uns c'est l'initiale de Louis de Ronsard, du maître de la maison : quant à l'E, c'est l'initiale d'une femme mystérieuse « que Louis dut aimer avec

toute l'ardeur d'un premier amour » ; et, à l'appui de cette conjecture, on fait remarquer l'absence des armoiries des Chauldrier sur la grande cheminée du château, preuve que l'édifice fut construit avant le mariage de Louis. Les autres ripostent que cet E pourrait bien avoir été autrefois un F (alors on interpréterait F : François I^{er}, L : Louis XII) et que, dans tous les cas, le blason des Chauldrier figure dans l'intérieur du château.

Je ne saurais donner mon avis. Je n'ai pas vu la grande cheminée du château. C'est, affirme-t-on, « l'une des plus charmantes merveilles de la sculpture ornementale à l'époque de la Renaissance ». Je le crois volontiers, ayant eu sous les yeux l'image de ce monument. Mais on refuse maintenant l'entrée du manoir à qui-conque se présente. A peine me laissa-t-on la liberté de jeter un coup d'œil sur les façades.

Derrière le château, les communs occupent le côté gauche de la cour ; ils sont creusés dans le roc, mais leurs portes sont ornées d'un joli décor et surmontées aussi de devises françaises ou latines : *Buanderie belle* — *la Fourrière* (le magasin aux fourrages) — *Vulcano et diligentia* (la cuisine) — *Vina barbara* (cave des vins étrangers) — *Cui des videto* (asile des pauvres) — *Custodia dapum* (garde-manger) — *Sustine et abstine* (caves des vins du Loir).

Il y avait, au delà de la cave, un petit oratoire sur la porte duquel on lisait : *Tibi soli gloria*. Autrefois, il était dédié à saint Jacques, patron des pèlerins, et l'on avait sculpté sur les murs des coquilles, emblèmes de pèlerinage. La statue du saint a disparu. L'oratoire est ruiné. Et les pèlerins ne savent plus à quel saint se vouer, lorsqu'on leur défend de pénétrer jusque dans le château où naquit Pierre de Ronsard.

*
* *

A un quart d'heure de la Poissonnière, en suivant le coteau vers le couchant, s'élève le manoir de la Denisière. Des bâtiments de jadis, il ne reste plus qu'une petite tourelle au toit effilé, dominant la vallée.

Le vignoble de la Denisière avait bonne renommée. Au dire de Ronsard, quand Bacchus vint camper sur les bords du Loir, ce fut sur cette terre que le dieu s'arrêta :

Là ta main provigna une haute coutière,
Qui de ton nom Denys eut nom la Denysière.

Mais ce n'est point à cause de son cru que je suis venu à la Denisière.

Ce manoir, le 14 mai 1573, fut le théâtre d'un drame sanglant. Je veux le conter... D'abord, c'est beau, un beau crime ! comme disait

J.-J. Weiss. Puis, ce crime-là est un exemple assez horrible de la sauvagerie des hommes du xvi^e siècle. Enfin, il fut commis par quatre Ronsard, parents de Pierre de Ronsard, le poète.

Une relation de ces assassinats fut publiée l'année suivante, « chez Noël Lecoq, tenant sa boutique en la galerie Saint-Michel, près la court du Palais ¹ ». Elle précédait le texte de l'arrêt qui avait condamné les assassins. C'est ce récit que je transcris, en l'abrégeant et en éclaircissant la syntaxe qui est un peu embrouillée.

Un certain Guillaume de Ronsard, seigneur des Roches, étant mort sans enfants, sa veuve demoyselle Magdaleine de Monceaux, habitait la Denisière. Elle avait, au sujet de la succession de son mari, de grandes difficultés avec Nicolas de Ronsard, son beau-frère.

Ce Nicolas de Ronsard était un assez singulier personnage ; il aimait les lettres, correspondait avec des poètes, mais il était avare, sans scrupules et fabriquait, dit-on, de la fausse-monnaie.

Il commença par intenter un procès à la veuve de son frère, puis conclut avec elle une transaction qu'il s'empressa de ne pas exécuter. Aux plaintes de sa belle-sœur, il répondit par des injures atroces. La demoyselle de Monceaux fut obligée de demander à la justice d'être relevée

1. Elle a été réimprimée par Achille de Rochambeau dans son étude sur la famille de Ronsard.

de la transaction. Elle allait sans doute l'obtenir, quand Nicolas résolut de s'assurer par un crime l'héritage entier de son frère.

Il associe d'abord à son dessein son frère, Gabriel de Ronsard, surnommé le prieur des Roches, et son cousin Jean de Ronsard, dit l'ainé des Beaumont, dont jusqu'alors l'ont séparé des inimitiés héréditaires. Il s'entend aussi avec la veuve Doré et son fils, voisins de sa belle-sœur, afin d'être averti des allées et venues de celle-ci.

Le 12 mai, le prieur des Roches se rend à la maison Doré, accompagné de Marin Amisseau, dit le borgne de Céaux, son jardinier, et de Julien Baucler, dit Mitron. Ces gens de bien règlent ensemble les détails de l'entreprise.

Ayant indiqué au borgne et à Doré un lieu de rendez-vous près de la Denisière, le prieur va, en la compagnie du Mitron, au château de Beaumont-la-Ronce. C'est là qu'il retrouve Jean de Ronsard. Ce dernier estime que, pour la besogne à accomplir, la bande n'est pas encore en force, et il lui adjoint son frère cadet Jean-Baptiste de Ronsard, son domestique Penillau et le cordonnier Guyet. Puis, afin de n'éveiller aucun soupçon, tout le jour, on tient levés les ponts du château de Beaumont-la-Ronce. On les abaisse seulement à six heures du soir; et la petite troupe se met en route pour la Denisière.

Pendant ce temps, Nicolas, l'instigateur du complot, demeure au Mans où il tient sur les fonts l'enfant d'un conseiller, « pour, à l'exemple de Pilate, se laver les mains du sang innocent ».

Vers minuit, tous les conjurés sont aux abords de la Denisière. Ils laissent les chevaux à la garde du Mitron, s'habillent de « sesquenes et de giestres et se masquent des taffetas de leurs chapeaux ». Le prieur des Roches entre par une fenêtre et ouvre la maison à ses compagnons. Tous se mettent à heurter furieusement à la porte de la chambre où Magdaleine de Monceaux est couchée.

Celle-ci, « plus curieuse de son honneur que de sa vie, » n'est gardée que par une femme de chambre et deux petites chambrières. Pour « gens de défense », elle n'a qu'un vieil homme, nommé Brisset, son solliciteur (nous dirions son homme d'affaires), et son cocher, Marin Cosson.

Épouvantée, elle se sauve dans une chambre haute ; mais les assassins se précipitent à sa poursuite, la saisissent et la traînent dans sa chambre à coucher, où, pour voir plus clair, ils ont allumé un grand feu de paille. Ils lui demandent où est son argent. Elle propose une rançon de sept cents écus. Les Ronsard répondent qu'elle en possède bien davantage, qu'elle vient tout justement de toucher trois mille écus et

la somment de dire où est « sa grande bouête ». Tandis que « les deux malapiteux beau-frère et cousin tiennent ces propos », les cinq autres massacrent le cocher et le vieux Brisset sous les yeux de leur maîtresse. Les Ronsard se mettent de la partie : ils abattent la femme de chambre à coups de pistolets. On pille tout : l'or, l'argent, les bijoux, les pierreries. Enfin la bande se rue sur Magdaleine de Monceaux, la tue à coups de dagues, d'épées et de pistolets et laisse son corps sur le carreau de la salle. Les deux petites chambrières n'échappent au carnage qu'en se réfugiant dans une chambre haute où la muraille s'ouvre par un secret.

La tâche accomplie, cinq des meurtriers retournent au château de Beaumont-la-Ronce où ils parviennent sur les six heures du matin. Derrière eux, les ponts sont tout de suite relevés. On procède au partage du butin.

Le lendemain, les complices adressent une lettre à Nicolas qui est demeuré au Mans ; ils lui mandent les forfaits commis à la Denisière par des brigands inconnus et feignent « d'en porter un grand deuil ». De son côté Nicolas, « pour faire le bon varlet », prend avec lui un prévôt des maréchaux afin de rechercher les criminels. Cependant, les Monceaux, avertis du meurtre de leur parente, se rendent aussi à la Denisière. Les chirurgiens visitent les corps des

victimes. Le prévôt rédige un procès-verbal. Les assassins suivent en pleurant le convoi de Magdaleine.

Jamais on n'eût découvert la vérité, si, un peu plus tard, René Doré n'était tombé très gravement malade; il se crut à l'article de la mort, et, dans un accès de repentir, avoua tout à ceux qui l'entouraient.

Les Monceaux et les Ronsard apprirent ces aveux. Comme Doré avait guéri, Nicolas se hâta de le faire chercher et de le cacher sous un faux nom dans la métairie d'un de ses amis. Mais la justice retrouva Doré et décerna une prise de corps contre tous les autres coupables. A la vérité, elle ne mit la main que sur Baucier, dit Mitron, gardien des chevaux, et sur Jean de Ronsard; encore ce dernier vint-il se livrer lui-même.

Les Monceaux obtinrent que la cause fût enlevée à la justice du lieu et portée à Orléans. On condamna les accusés en fuite à être rompus et brisés sur le Martroy, puis décapités et le Mitron à être pendu. L'arrêt ajoutait que le château des Roches appartenant à Nicolas de Ronsard et où avait été préparé le crime serait rasé, qu'à sa place une chapelle serait élevée, nommée la Magdaleine, où, sur un tableau de cuivre, seraient gravées les effigies de la damoiselle de Monceau, de sa servante

et de ses serviteurs occis avec elle, enfin que les sommes nécessaires pour la construction de la chapelle et l'entretien du chapelain qui devait y être attaché seraient prélevées sur les biens des condamnés.

Je ne sais si le château fut rasé et la chapelle bâtie. Ce qui est certain c'est que Jean de Ronsard ne fut exécuté qu'en effigie. Quant au Mitron, très vraisemblablement, il fut pendu.

*
* *

Ronsard était plus souvent à la cour que dans le Vendômois. Mais, au bout de « vingt ou trente mois » d'absence, il céda à la nostalgie du pays natal, et on le voyait alors quitter Paris pour venir se délasser dans l'un de ses prieurés. J'ai déjà décrit Saint-Gilles; mais sa retraite préférée, surtout dans les derniers temps de sa vie, fut Croix-Val. Il aimait à y oublier « le bruit de la cour » et, au temps de sa gloire déclinante, il y venait demander aux prairies et aux bois de le consoler des infidélités de la fortune.

Croix-Val, au crépuscule, apparaît un vrai séjour de poète. Il est situé non loin de la paroisse de Ternay, à la croisée de deux vallons. A cette place, la Cendrine, paresseux affluent du Loir, y reçoit un petit ruisseau vif et *jazard*;

dont les eaux entourent l'enclos du prieuré ; la prairie est grasse ; les arbres de la rive sont touffus.

La vieille habitation qui maintenant sert de ferme, a été défigurée et il serait malaisé de dire l'âge du bâtiment, si le rampant du toit n'avait conservé quelques débris de crochets et de sculpture, et si, dans l'intérieur du logis, ne subsistait un escalier de bois, peut-être contemporain de Ronsard. La chapelle a été rasée, il y a un demi-siècle à peine.

Le lieu est charmant. Sur le coteau voisin, quelques arbres marquent encore la lisière de la forêt de Gâtine, de la forêt dont Ronsard voyait avec colère saccager les futaies séculaires. Tout le monde connaît la célèbre élégie *Contre les bûcherons de la forêt de Gâtine* :

Quiconque aura premier la main embesognée
A te couper, forest, d'une dure congnée,
Qu'il puisse s'enferrer de son propre baston.

.

Depuis que Ronsard invectiva contre les bûcherons de Gâtine, les barbares ne se sont point arrêtés ; ils ont continué d'abattre les « testes sacrées » et de faire couler le sang des Nymphes. De la « vieille forest » il ne reste plus que des bouquets de bois épars. Ils sont plus vrais que

jamais, les vers sublimes sur les peuples ingrats,
les peuples sauvages.

. peuples vraiment grossiers
De massacrer ainsy leurs pères nourriciers.

Au mois de juin 1585, torturé par les douleurs de la goutte, Ronsard prit à Paris le coche du Vendômois, en compagnie de son ami Galland, sans lequel il ne pouvait vivre. Mais arrivé à Croix-Val, mû par ce besoin de changement qui est propre aux malades, il se fit transporter à Saint-Côme près de Tours. Il ne put y demeurer que huit jours et revint à Croix-Val. A l'automne, ses forces diminuèrent; il maigrissait, il avait peur, écrivait-il, « de s'en aller avec les feuilles ». Il reçut donc les sacrements. Comme le mal lui laissait un instant de répit et qu'à Croix-Val, il redoutait « ceux de la nouvelle opinion qui, rompus du siège d'Angers, venaient fondre en ce pays », il se retira quelques jours à Montoire dans le prieuré de Saint-Gilles, puis, encore une fois, retourna à Croix-Val où, « pour passer temps », il dicta à Galland l'épigramme : *Amelette ronsardelette*, médita sur la mort et composa quatre sonnets.

L'opium ne calmait plus ses souffrances. Il crut que changer d'air le soulagerait. On le mit dans un chariot pour le conduire à Saint-Côme. Secoué par les cahots du chemin, dans la brume

et le froid de l'hiver, le pauvre Ronsard reprit pour la dernière fois une route qu'il connaissait bien, et dont chaque étape était, pour lui, marquée d'un doux souvenir de jeunesse. Il l'avait suivie, trente ans auparavant, en compagnie de son ami Baïf :

C'était en la saison que l'amoureuse Flore
Faisait pour son amy les fleurettes éclore.

Les deux poètes se rendaient à Tours pour y rencontrer leurs maîtresses, Ronsard sa Marion, Baïf sa Francine. Ils étaient partis de Couture (près de la Poissonnière) :

Nous passâmes Gastines et ses hautes verdures,
Nous passâmes Marré¹ et vîmes à mi-jour,
Du pasteur Phelippot s'élever la grand'tour,
Qui de Beaumont-la-Ronce honore le village,
Comme un pin fait honneur aux arbres d'un bocage.
Ce pasteur qu'on nommait Phelippot-le-gaillard,
Courtois, nous festoya jusqu'au soir, bien tard.
De là vinsmes coucher au gué de Lengenrie²,
Sous des saules plantez le long d'une prairie ;
Puis, dès le point du jour redoublant le marcher,
Nous vîmes en un bois s'élever le clocher
De Saint-Cosme, près Tours, où la nopce gentille.
Dans un pré se faisait au beau milieu de l'isle.

Tous ces paysages familiers repassèrent sous

1. Marray, sur la Dème, affluent du Loir.

2. L'Angennerie, hamcau sur la Choisille, petite rivière qui se jette dans la Loire en face Saint Cosme.

les yeux du mourant pendant les trois jours que dura le trajet douloureux de Croix-Val à Saint-Côme, trajet qu'il fallut maintes fois interrompre, car Ronsard tombait souvent en faiblesse. Depuis le gai voyage de jadis, bien des choses avaient changé sur la route. Les terribles bûcherons avaient dévasté les hautes verdure^s de Gâtine. Phelippot le gaillard (Philippe de Ronsard, père de deux des assassins de la Denisière) était mort. Jean de Ronsard, que les juges d'Orléans avaient condamné à être décapité, était maintenant seigneur de Beaumont-la-Ronce.

Ronsard parvint à Saint-Côme. Il s'y confessa, fit son testament, et, peu de jours après, mourut, ayant, par sa fin chrétienne, édifié les religieux de son prieuré.



Le prieuré de Saint-Côme, où Ronsard mourut, était fort ancien. Des religieux réguliers de Saint-Augustin l'avaient occupé jusqu'au jour où fut instituée la commende.

Lorsque Ronsard était venu prendre possession de ce bénéfice, en 1564, Saint-Côme était une résidence charmante, les bâtiments étaient vastes et environnés de bois et de jardins. « Ce prieuré, dit le cardinal Du Perron dans son *Oraison funèbre sur la mort de Ronsard*, est situé

dans un lieu fort plaisant, assis sur la rivière de Loire, accompagné de bocages, de prairies et de tous les ornements naturels qui embellissent la Touraine, de laquelle il est l'œil et les délices... »

Depuis ce temps-là, le site a changé d'aspect. Les bocages furent arrachés au XVIII^e siècle. Au XIX^e, les travaux des ingénieurs rattachèrent l'île de Saint-Côme à la rive en faisant disparaître le bras du fleuve qui la contournait au midi. Aujourd'hui, les ruines du prieuré sont dominées par deux levées et par le talus d'une ligne de chemin de fer. On a peine à reconnaître « l'œil et les délices de la Touraine » dans ce petit groupe de constructions délabrées qu'entourent des potagers emprisonnés entre trois remblais.

Que reste-t-il de Saint-Côme? quelques habitations dont l'une porte cette enseigne : *Au rendez-vous des pêcheurs. — Fritures et matelotes. — Noces et festins.* (Du temps de Ronsard, — voyez les vers que je citais tout à l'heure, — on faisait déjà à Saint-Côme « la nupte gentille »); — l'abside d'une église romane, transformée en atelier, où l'on trouve un autel du XVIII^e siècle; — un pan de mur d'une nef du XV^e; — le réfectoire des moines dont les fenêtres, presque toutes aveuglées, conservent, sous d'épais badigeons, de magnifiques colonnettes romanes; — enfin un petit logis charmant avec

une galerie de bois soutenue par des poutrelles. Cette dernière maisonnette passe pour avoir servi de logis au prieur. C'était donc là qu'habitait Ronsard. De ses fenêtres il voyait le fleuve et, sur la rive opposée, le coteau de Saint-Cyr et le vallon de la Choisille.

C'était à Saint-Côme qu'il avait reçu Charles IX et sa mère; il avait salué les visiteurs d'un beau sonnet :

Le grand Hercule avant qu'aller aux cieux
 Daigna loger chez un pasteur, vous sire...

.....

Puis, avec un second sonnet, il leur avait offert les melons de son jardin.

Ronsard fut enseveli dans l'église de Saint-Côme, du côté de l'Évangile, près du grand autel. On ne lui éleva d'abord aucun tombeau. Ce fut seulement vingt années plus tard que le prieur Joachim de La Chetardie mit à cette place une plaque tumulaire en marbre. Ce monument modeste était surmonté d'un buste peint. Deux génies de bronze florentin sonnaient de la trompette au-dessus de l'image du poète. Sur cette tombe était gravée une épitaphe latine composée par Héroard, ancien médecin de Charles IX et de Henri III.

Au xviii^e siècle, quand le prieuré de Saint-Côme eut été canoniquement supprimé, le monu-

ment de Ronsard fut transporté par les chanoines de Saint-Martin dans leur salle capitulaire. Il y demeura jusqu'à la Révolution.

Lorsque le monastère et la collégiale furent détruits, on ne sait ce que devint le tombeau. Mais le buste fut sauvé et recueilli dans le musée de l'École centrale du département d'Indre-et-Loire. En thermidor an X, il fut expédié au musée de Blois, parce que Ronsard était né dans le Loir-et-Cher et « qu'il est utile, écrivait le préfet d'Indre-et-Loire, que chacun des départements de la République s'accoutume à honorer les images et la mémoire des hommes qui les ont illustrés ».

Malheureusement, ou bien le buste se perdit en route, ou bien le Loir-et-Cher se montra peu soucieux de la relique qu'on lui avait confiée. Bref, la relique a disparu¹. Le musée de Blois possède une grande partie de la plaque de marbre noir où était gravée l'épithaphe.

Le tombeau était perdu. Mais on crut que le tombeau seul avait été transporté à Tours et que les restes de Ronsard étaient restés dans le sol

1. D'un mémoire de M. Charles de Grandmaison intitulé : *Buste de Ronsard d'après celui qui ornait son tombeau à Saint-Cosme, près de Tours*, il résulte d'une façon certaine que les bustes en plâtre de Ronsard, placés aujourd'hui dans les musées de Blois, Vendôme et Tours, sont bien des moulages du buste peint qui se trouvait sur le tombeau élevé par Joachim de la Chetardie.

de l'église. Comme on savait le lieu exact de la sépulture, on fit des fouilles, il y a une trentaine d'années : elles furent infructueuses. On en conclut que le monument de Saint-Côme était un simple cénotaphe et qu'entre 1585 et 1605, le tombeau avait bien pu être violé par une bande de Huguenots, en représaille des injures dont Ronsard les avait poursuivis. C'était peut-être une erreur. Lorsque le buste fut envoyé de Tours à Blois, en l'an X, le préfet d'Indre-Loire écrivit au préfet du Loir-et-Cher : « Je crois... qu'un citoyen Lorain... possède le crâne de ce poète qu'il a recueilli lors du renversement de son mausolée. » M. C. de Grandmaison, qui a retrouvé ce document, en tire cette conséquence que les chanoines de Tours avaient rapporté dans leur salle capitulaire les ossements en même temps que le mausolée. C'est probable... à moins que le citoyen Lorain ne fût un simple mystificateur. En fait de reliques, toutes les défiances sont justifiées.

Ce fut à Saint-Côme que finit mon pèlerinage. Pour qu'il fût complet, il m'aurait fallu aller aussi à Bourgueil, où vécut Marie, et dans le Blésois, où vécut Cassandre...¹. Mais la bise est

1. Je ne veux pas quitter Ronsard sans signaler ici une étude de M. H. Longnon : *la Cassandre de Ronsard*, parue dans la *Revue des Questions historiques* (1^{er} janvier 1902). Il y est démontré par des raisons convaincantes que Ronsard

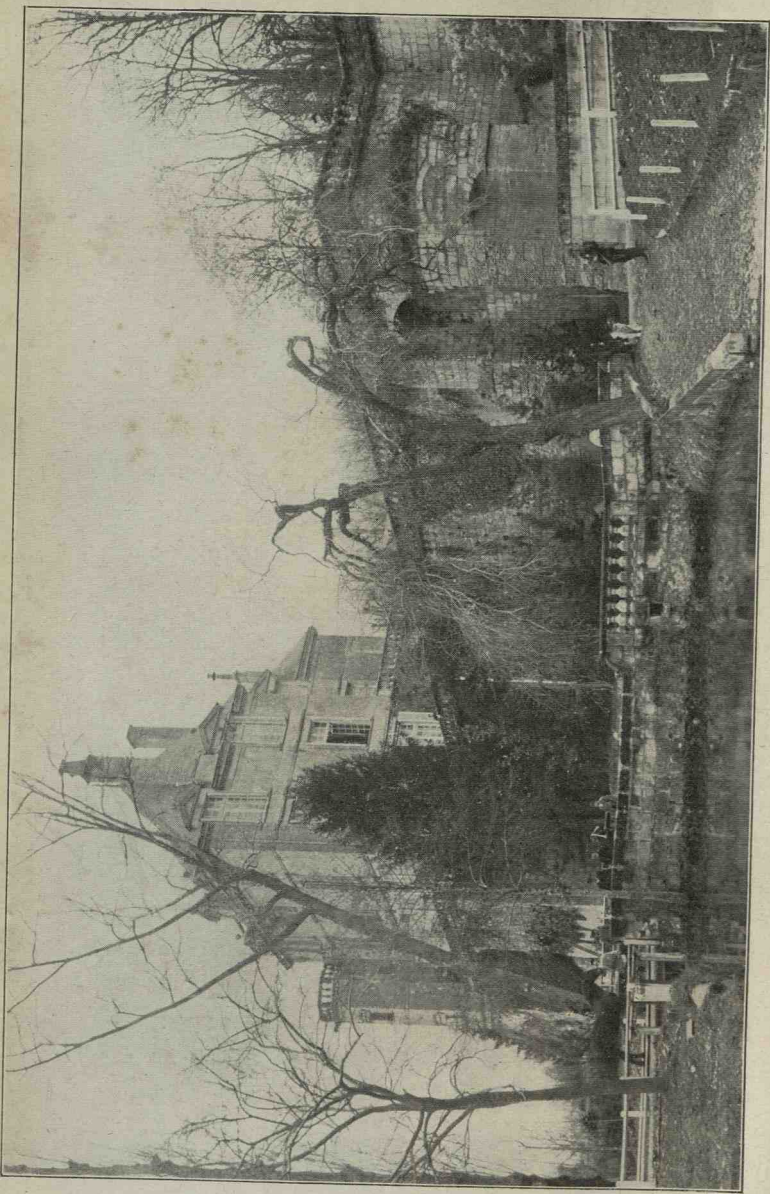
froide, en cet automne ; ce n'est plus le temps d'errer sur les routes, le livre d'un poète à la main ¹.

3-10 octobre 1902

n'emprunta pas ce nom de Cassandre à la poésie grecque, comme on le croit généralement. La femme qu'il aima s'appela bel et bien Cassandre. Elle descendait des Salviati de Florence. Un Bernard Salviati s'établit dans le Blésois, au xv^e siècle, et devint seigneur de Taley. Sa fille, Cassandre, fut aimée de Ronsard, mais elle épousa Jean de Peigney, seigneur de Pray.

M. H. Longnon a fait encore une autre découverte non moins piquante : une fille de Cassandre épousa, en 1580, Guillaume de Musset, duquel Alfred de Musset descend en ligne directe. Sans qu'il s'en fût jamais douté, Musset eut donc une aïeule, Cassandre Salviati, qui fut la maîtresse de Ronsard. Maintenant, relisez *Lorenzaccio* ; vous verrez comment le poète y traite Julien Salviati, son parent.

1. Depuis que j'ai écrit ces lignes, M. Henri Longnon a poursuivi ses études sur Ronsard. Il vient de publier sur les aïeux et sur la jeunesse du poète un livre plein de faits et d'aperçus nouveaux ; j'y renvoie mes lecteurs.



Cliché de M. Peigné, à Tours.

LA ROCHE-RACAN

II

AU PAYS DE RACAN

L'an dernier, descendant le val du Loir, nous nous étions divertis à évoquer le souvenir de Ronsard, et, chemin faisant, nous avons relu quelques-uns des vers où il a célébré la grâce de son pays natal. Nous nous étions arrêtés à Château-du-Loir, lieu où il eut un de ses prieurés ; nous étions parvenus à la frontière de son royaume. Mais cette vallée n'appartient pas au seul Ronsard. C'est la terre sacrée sur laquelle naquit la poésie française au temps de la Renaissance. Si nous continuions de flâner le long de la *parlante rive*, d'autres fantômes : Racan, Baïf, du Bellay viendraient au-devant de nous dans cette fine campagne. Reprenons donc notre pèlerinage sans nous soucier de la chronologie. Il s'agit de poètes : divaguer n'est pas crime. D'ailleurs, qui sait si en dédaignant l'ordre des temps pour suivre les méandres de la jolie rivière, nous n'apercevrons pas plus distinctement un certain air de famille que leur com-

mun berceau a donné aux poètes du val du Loir?

Visitons aujourd'hui le pays de Racan.



Au delà de Château-du-Loir la vallée s'élargit. Les coteaux s'écartent et s'abaissent en formant de longues pentes vers la plaine où la rivière décrit ses éternelles sinuosités. Sur un des coteaux de la rive droite, près du bourg d'Aubigné, s'élève une petite maison que l'on prendrait de loin pour un bâtiment de ferme.

Si, ayant suivi une belle avenue de noyers, on s'approche de ces constructions, on reconnaît les débris d'un très ancien manoir. Une muraille percée d'une porte en arcade entoure la cour d'honneur. Les communs et les caves sont taillés dans le roc de la colline, selon l'usage de la contrée. Les meneaux des croisées, quelques pilastres et quelques vestiges de sculpture font voir que le logis fut restauré au temps de la Renaissance. La chapelle qui flanquait la maison a été depuis longtemps démolie : la délicate retombée de la voûte est le seul témoin de son élégance disparue... Une petite sapinière couronne le coteau et domine le manoir ; et de là on aperçoit à ses pieds la grande vallée verte et, à l'horizon, des lointains bleus.

Cette mesure charmante se nomme Champmarin. Une plaque de marbre noir, posée, il y a quatre ans, sur la façade, enseigne aux passants que « ici est né, le 5 février 1589, Honorat de Bueil, seigneur de Racan, poète, auteur des *Stances sur la retraite*, des *Bergeries*, des *Psaumes*, l'un des premiers membres de l'Académie française ».

C'est M. Louis Arnould qui a fixé d'une façon certaine le lieu de naissance de Racan. Dans les manuscrits de Conrart, conservés à la bibliothèque de l'Arsenal, il a découvert une note que le secrétaire de l'Académie avait rédigée pour lui-même sur la vie de son ami. La première phrase de cette note est celle-ci : « M. de Racan est né dans une maison nommée Champmarin qui est moitié dans le Maine et l'autre moitié dans l'Anjou; de sorte que si sept villes ont disputé pour la naissance d'Homère, deux provinces peuvent disputer pour la naissance de Racan ». Le témoignage était indiscutable, et la Touraine — car elle aussi s'était mise sur les rangs — fut ainsi dépossédée de la gloire d'avoir donné le jour à Racan. Jusqu'à la découverte de M. Arnould, la tradition voulait que le poète fût né à Saint-Paterne, village tourangeau où nous irons tout à l'heure.

C'est là d'ailleurs une des moindres trouvailles que M. Louis Arnould a consignées dans

sa remarquable étude sur Racan ¹, livre érudit et charmant sans lequel nous serions bien en peine de *racaniser* à notre tour. M. Louis Arnould a tout dit sur son auteur : il a conté ses aventures ; il a étudié ses œuvres ; il a marqué sa place parmi les écrivains du xvii^e siècle ; il a tenu — scrupule bien rare chez un critique — à voir et décrire sa terre natale, et n'a point hésité à illustrer d'excellentes photographies un ouvrage d'histoire littéraire. Il a poussé la dévotion plus loin encore : il a obtenu que l'on plaçât une plaque commémorative sur le manoir de Champmarin et, dans la crainte que des barbares ne touchassent à la maison sacrée, il en est devenu le propriétaire ; il s'est donné beaucoup de peine pour qu'un petit monument fût élevé sur la place de Saint-Paterne où Racan passa une partie de sa vie... Enfin, si un modeste promeneur comme moi, témoigne qu'il aime les vers des *Bergeries* et les paysages du val du Loir, M. Louis Arnould, guide plein de goût et de savoir, veut lui faire les honneurs du pays de Racan.

*
* *

Quinze jours après sa naissance, Racan fut

1. *Un gentilhomme de lettres au xvii^e siècle. — Honorat de Bucil, seigneur de Racan*, par Louis Arnould, professeur à l'Université de Poitiers.

transporté de Champmarin à la Roche-au-Majeur, château qui devait plus tard porter le nom de la Roche-Racan. Son père, Louis de Bueil, était, à cause de sa fidélité au roi, détesté des Ligueurs dont les bandes armées battaient alors les campagnes de l'Anjou et du Maine. Il redouta un coup de main dans le petit manoir mal fortifié de Champmarin, et voulut cacher son fils derrière les hautes et solides murailles de sa vieille forteresse, située à six lieues de là, près du bourg de Saint-Paterne. Accompagné de quarante gentilshommes de ses amis et cent vingt mousquetaires, il passa le Loir. Mais sa troupe fut surprise en chemin. La fusillade eût atteint la nourrice et l'enfant, si un tronc d'arbre ne les eût abrités. L'ennemi dispersé, l'on parvint à la Roche, et ce fut là que Racan passa son enfance.

Traversons le Loir...

Loir, que tes ondes fugitives
 Me sont agréables à voir
 Lorsqu'en la prison de tes rives
 Tu les retiens en leur devoir...

.

Ainsi commence l'ode charmante que Racan adressa *Au Fleuve du Loir débordé*, un jour que, s'en allant chez sa maîtresse, il avait trouvé les chemins coupés par l'inondation :

Si quelque vain désir de gloire
 Te donne une jalouse ardeur
 D'imiter la Seine ou la Loire
 En leur admirable grandeur,
 Lorsque, lassé de ton audace,
 Changeant ta colère en bonace,
 Tu rentreras dans ton berceau,
 L'on t'appellera téméraire,
 De voir qu'en ton cours ordinaire
 Tu n'es plus qu'un petit ruisseau.

La jolie strophe ! et qu'elle se déroule d'un mouvement libre et gracieux !... Mais laissons le Loir, et remontons la vallée d'un de ses affluents, ruisseau plus petit encore, l'Écotais, qui coule au milieu des peupliers et des aulnes. Nous gagnerons ainsi Saint-Paterne et la Roche-Racan.

Auparavant, pour que notre pèlerinage soit complet, il faut faire un bref détour et visiter la collégiale de Bueil, où furent ensevelis les personnages les plus illustres de la famille de Racan.

Bueil est un joli village que domine un grand édifice d'un aspect irrégulier et bizarre : vu de profil, il se compose d'une tour, de deux pignons aigus et d'une longue nef. Il est formé, en effet, de deux églises ; l'une date de la fin du xiv^e siècle ; les seigneurs l'avaient construite pour y placer leurs tombeaux ; l'autre est du

xvi^e : les gens de la commune l'élevèrent pour en faire leur paroisse. La seconde est maintenant fort délabrée. La collégiale qui fut naguère restaurée, est devenue église paroissiale, et dans des niches on a remplacé les statues mutilées des seigneurs et des dames de Bueil.

« Je suis d'une maison, écrivait Racan, qui a donné à l'État un amiral et deux maréchaux de France... Mon père et mon oncle paternel ont été honorés du cordon bleu; et chacun sait combien le sang de Bueil a produit de héros depuis six cents ans que les Alpes l'ont donné à la France. »

En matière de généalogie, il faut un peu se défier des poètes. Ces Bueil de Touraine descendaient-ils vraiment des rois de Sicile, comme ils l'assuraient ? Étaient-ils de cette famille des comtes de Boglio qui posséda de grands domaines auprès de Nice et dont la devise superbe était : *Io son conte di Boglio Che faccio quel che voglio?* La commission qui, en 1667, revisa les titres de la noblesse, admit les prétentions de Racan : il n'en faut point demander davantage.

Racan avait raison de vanter l'héroïsme de ses ancêtres. Durant toute la guerre de Cent ans, les rois de France n'eurent point de serviteurs plus loyaux, les Anglais d'adversaires plus terribles. Jean III de Bueil se battit trente

ans contre les envahisseurs, et ses fils furent tués à Azincourt. Ses petit-fils ne furent ni moins fidèles ni moins courageux. La famille se partagea ensuite en deux branches ; mais la cadette, comme l'aînée, continua de produire de bons capitaines. Dans toutes les grandes guerres du xv^e et du xvi^e siècle, des Bueil se signalèrent aux armées du roi. Racan appartenait à la branche cadette, « entée de bâtardise ». Son père, Louis de Bueil, que l'on avait d'abord destiné à l'état ecclésiastique, fut un homme de guerre audacieux, brave et insolent. Il avait pris le nom de Racan d'un petit moulin que faisait tourner un petit ruisseau, tributaire de l'Écotais...

Le souvenir de la destinée de son père faisait dire un jour au poète, *écolier* de Malherbe : « Je ne doute point que ceux qui vivront après moi ne soient étonnés quand ils sauront que mon père, qui avait étudié pour être d'église et qui avait passé sa jeunesse dans la pédanterie, ait appris dans le Codret et dans le Despautaire à ranger des armées en bataille ; et que moi, qui ait été nourri dans le grand monde, n'aie appris dans les exercices de la guerre qu'à ranger des syllabes et des voyelles... »

Racan avait deviné juste. Tel est bien le thème de méditation qui se présente à notre esprit, quand, dans la vieille collégiale de Bueil, nous songeons à cette lignée de rudes soldats

dont un caprice de la destinée fit un jour sortir le tendre et gracieux poète des *Bergeries*.



Sur la grande place de Saint-Paterne (on disait Saint-Pater au temps de Racan), l'église présente ses trois pignons : cette construction singulière se retrouve en maints villages, dans cette partie de la Touraine.

Au fond d'une des chapelles de cette église on a placé un groupe de cinq statues en terre cuite provenant de l'abbaye de la Clarté-Dieu. La Vierge tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus fut exposée, en 1900, au Petit-Palais : c'est un pur chef-d'œuvre de grâce et de vérité, avec une nuance d'italianisme délicieuse. Les autres personnages ne semblent point du même sculpteur. Le saint Joseph n'est pas exempt de fadeur. Le roi agenouillé, le roi qui encense, et le « bon nègre » sont d'excellents morceaux « d'atelier ». on n'y sent point l'art d'un maître.

On pouvait mieux voir et mieux admirer, peut-être, la belle Vierge dans la salle de l'Exposition, mais comme elle est plus émouvante, dans cette église tourangelle ! La lumière y est peu favorable ; l'enfeu moderne qui sert de cadre aux sculptures est d'une médiocre exécution ; les cinq figures sont disposées assez

gauchement ; pourtant, bien qu'elles aient été arrachées du monastère pour lequel elles furent exécutées, l'église du village voisin n'est pas pour ces statues un lieu d'exil. Elles y conservent leur vie et leur fraîcheur ; elles demeurent encore presque chez elles.

Une demi-heure de route, et vous serez dans le vallon silencieux et boisé où s'élevait jadis l'abbaye de la Clarté-Dieu : un bâtiment transformé en ferme est tout ce qu'il en reste. Les grands étangs sont à demi desséchés. Quelques débris dispersés sur le sol permettent d'imaginer le plan du cloître et celui de l'église. Cela suffit pour rendre encore plus chères à notre imagination les belles sculptures de la Renaissance qui furent le décor et la gloire du couvent disparu.

D'ailleurs la Clarté-Dieu nous ramène à Rancan. Celui-ci avait la plus grande amitié pour l'abbé de ce monastère, Denis Rèmefort de la Grelière. Ce moine, dit-il, « après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les tempêtes du monde, était venu prendre terre dans notre voisinage ». Et ce fut l'abbé de Rèmefort qui l'incita à écrire ses *Psaumes*.

C'est ainsi que, sur cette terre de Touraine, en rendant visite aux poètes de jadis, on rencontre de belles statues et que l'on découvre de doux paysages en poursuivant de jolis souvenirs.

Enfin, si vous visitez jamais l'église de Saint-Paterne, demandez que l'on vous conduise à la sacristie et que l'on vous montre un magnifique ornement d'église du xvii^e siècle. Cette tapisserie fut faite, dit-on, par Madeleine de Racan, tandis que son mari assistait au siège de La Rochelle. Le dessin en est charmant, l'exécution très fine, et il faut bien se garder d'élever un doute sur les traditions propres à perpétuer la mémoire d'un poète chez les illettrés qui toujours ignoreront ses vers. M. Louis Arnould trouve « je ne sais quelle sensible harmonie de ton » entre les petits motifs à fleurs et à personnages de la tapisserie et les principales scènes rustiques des *Bergeries*. Cette harmonie est-elle très sensible ? Je n'en suis pas certain ; mais ces rapprochements téméraires et subtiles sont une des joies de la chasse aux reliques et aux souvenirs.

*
* *

A une demi-lieue de Saint-Paterne se dresse à flanc de coteau le château de la Roche-Racan.

Avant que le poète n'en eût fait une demeure de plaisance, c'était un château fort construit pour la guerre. Lorsqu'il choisit cette place pour s'y livrer à la passion de bâtir et y fixer le séjour de sa vieillesse, Racan céda sans doute à l'attrait de ses plus chers souvenirs

d'enfance. Peut-être aussi voulut-il se donner la joie de posséder toujours sous ses yeux le site qui lui avait, un jour, inspiré ses vers les plus parfaits et les plus touchants.

Si l'on se rappelle *les Stances sur la retraite*, de la terrasse de la Roche-Racan, et si, on contemple la petite vallée souriante et recueillie, comment ne pas sentir le mystérieux accord des vers et du tableau? C'est ici que le poète a rêvé son poème. Ces lieux mêmes furent l'objet de sa nostalgie. Toutes ses tristesses et toutes ses douleurs, nous les savons par l'histoire de sa vie. Tous ses désirs, tous ses songes de bonheur, nous les connaissons devant ce paysage d'une grâce si intime, si simple : un ruisseau clair qui fuit sous l'arche d'un ponceau, des prairies grasses traversées de files de peupliers, un coteau couronné de taillis et percé de caves profondes dont les ouvertures sont à demi voilées de ronces, un village entrevu au détour de la vallée, un clocher qui pointe au-dessus des bois.

Il a trente ans, et toute sa vie n'a été que déception. Il revient un jour à La Roche, et devant les champs et les bois de son pays il comprend que

Il est temps de jouir des délices du port.

Il avait huit ans lorsque son père est mort ; il

en avait treize lorsqu'il a perdu sa mère. Il a été page de la chambre du roi, mais il était laid, maladroit, malpropre et avait un défaut de prononciation ridicule. On s'est moqué de lui à la cour. Il a voulu se faire soldat comme ses aïeux : la paix a été conclue avant qu'il ne fût entré en campagne. Alors il a demandé à Malherbe comment il se devait gouverner dans le monde, s'il fallait suivre les armes ou liquider ses affaires, ou prendre femme, ou bien se retirer aux champs pour y « faire petit pot », et Malherbe lui a paternellement conté la fable du meunier, de son fils et de l'âne. Là-dessus il a repris du service. Mais le roi Henri IV étant mort, le « grand dessein » fut abandonné, l'on ne se battit plus. Il fut malchanceux en amour. Il a aimé Sylvie, et Sylvie lui a été cruelle. Alors il a aimé Cloris, qui n'était autre que la comtesse de Moret, l'ancienne maîtresse de Henri IV ; il lui rima des élégies pour la consoler, car elle avait eu la disgrâce de perdre un œil ; lorsqu'elle quittait Paris, il allait confier sa peine aux nymphes des fontaines dans le jardin du Louvre ; mais Cloris épousa le marquis de Vardes. Ni Vénus ni Mars ne souriaient au pauvre diable. Il n'était rien qu'un poète estimé de Malherbe ; mais il pensait, comme Malherbe lui-même, que « c'était une sottise de faire des vers pour en espérer autre récompense que son

divertissement, et qu'un bon poète n'était pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles ». Puis, il avait assisté à de terribles catastrophes et à de grands retours de fortune : il avait vu Henri IV assassiné, la France en proie aux intriguants et déchirée par les séditions, la tragique aventure de Concini...

Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faite
Des maisons de nos rois que des toits des bergers.

Il avait perdu le goût de toute ambition ; il avait abdiqué tout « vain espoir de gloire » et commençait de comprendre la sagesse de celui qui

Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à pleins poings tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers
Et semble qu'à l'envy les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il n'a eu qu'à regarder ses champs et à respirer l'air de sa Touraine pour écrire ces vers d'une extraordinaire beauté. Car voici la plaine où les moissonneurs ont passé ; voici les vendangeurs sur le chemin ; voici, au pied du châ-

teau paternel, les grasses campagnes et les vallons humides. Voici les caves creusées dans la colline.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées
 Dans ces vieilles forêts du peuple reculées.

.

Les bûcherons, les sauvages bûcherons dont Ronsard a maudit la hache, ont éclairci les forêts. Mais çà et là, au sommet des coteaux, un débris de futaie rappelle la magnificence des vieux bois dévastés.

Tantôt il se promène au long de ses fontaines,
 De qui les petits flots font luire dans les plaines
 L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons.

C'est le filet d'eau de l'Ecotais qui apparaît et disparaît, de place en place, et que l'on prendrait de loin pour les morceaux d'un miroir brisé.

Racan entend alors les voix de la terre natale :
 toutes lui donnent le même conseil :

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
 Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
 A vu dans le berceau ses bras emmaillotés.

Il a rêvé autrefois un trépas glorieux. Comme il sortait des pages du roi et comme, dans l'attente d'une campagne qui ne s'ouvrait pas, il se morfondait à Calais, il déclarait — en vers, il est

vrai — qu'il souhaitait la mort sur le champ de bataille; il la tenait pour « le point désirable ». Maintenant, à ses yeux, le sage est celui qui ne cherche point

De plus illustre mort ni plus digne d'envie
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Les intrigues de la cour ne le troublent point
dans sa retraite :

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteur de nos orages.

Et il embrasse d'un dernier coup d'œil toutes
les beautés que la nature a réunies autour de
lui pour l'exhorter au repos et au détachement :

Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoin de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

On ne goûtera jamais le charme intime et
profond de ces stances, si l'on ignore les lieux
où elles sont nées...

Racan attendit encore dix années pour conformer sa vie à la leçon de sagesse que lui avaient donnée les champs et le ciel de la Touraine. Il retombait parfois dans son humeur guerrière et plus souvent dans son humeur amoureuse. Les rechutes lui étaient chaque fois plus cruelles. Après Cloris, ce fut Arténice,



Honorat de Beuil Marq.
de RACAN poëte, et de l'Academie
françoise ne en Touraine il mourut
en 1670 fort âgé

Tout Chantre ne peut pas sur le ton d'un Orphée
Entonner en grands Vers la discorde étouffée,
Peindre Bellone en feu Tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts,
Sur un ton si hardi sans estre temeraire
Racan pourroit chanter au déffaut d'un Homere.

la veuve de son ami de Termes. Le pauvre Racan était encore entre les mains d'une coquette. Ni les manèges d'Arténice ni les remontrances de Malherbe ne le décourageaient d'une poursuite ridicule. Il mit son amour en pastorale : l'héroïne des *Bergeries*, c'est Arténice. Mais cette sorte de remède qui guérit tant de poètes ne calma point la souffrance de Racan. Et il continua d'aimer, même après avoir publié son amour. Il était incurable... Il le resta jusqu'à trente-neuf ans. Alors, il épousa Madeleine du Bois, fille d'un gentilhomme dont le château était voisin de La Roche.

Cette fois, il fallait bel et bien « penser à faire la retraite ». Racan, après avoir assisté au siège de La Rochelle, renonça aux armes. Il passa la seconde partie de son existence (il vécut quarante-vingt et un ans) à aimer sa femme, élever ses enfants, faire des procès, versifier des psaumes, rebâtir son château et jouir « des beautés qu'ont les saisons nouvelles ».

*
* *

Racan ne démolit ni les tours ni les murs de soutien de la Roche-au-Majeur. Mais sur les assises de la forteresse il établit une large terrasse où il éleva sa nouvelle maison. Elle se composait de deux pavillons que joignait une galerie ouverte et surmontée d'un étage.

De ce grand château il ne reste plus qu'un seul pavillon ; mais on peut sans peine restituer par la pensée l'ensemble et le décor de l'édifice. Il n'avait ni l'éclat ni la délicatesse des œuvres de la Renaissance ; il n'avait pas non plus l'élégance svelte et hautaine des monuments de brique et de pierre que l'on a coutume de regarder comme les modèles du style Louis XIII. Il était noble et somptueux, d'une majesté un peu provinciale, avec un air de palais italien ; mais sa situation était incomparable. Il était dominé par les chênes d'un parc touffu qui couvrait le sommet de la petite colline ; et de la merveilleuse terrasse dont les balustrades suivaient le contour du château féodal, le regard plongeait sur l'étroite et fraîche vallée de l'Écotais.

Dans le pavillon qui subsiste, une salle magnifique est ornée encore des tapisseries qui appartenaient à Racan et de deux jolies toiles attribuées à Mignard, représentant un fils et une fille du poète.

La construction de cette belle résidence fut le divertissement de la vie de Racan ; elle fut aussi son tourment. La dépense excédait ses ressources. Lui-même a conté son ambition et ses déboires, un jour qu'il écrivait à ses amis Chapelain, Ménage et Conrart tout ce qui lui venait en la pensée, à l'exemple de « son cher ami Montaigne » :

« Ce fut alors que je voulus dans les bâtiments laisser des marques d'avoir été. La succession de M^{me} de Bellegarde, qui avait augmenté ma fortune de quinze mille livres de rente, me donna le pouvoir de dépenser soixante mille livres dans la moindre de mes maisons, celle que mon père m'avait laissée et où j'avais été nourri... Mais la dépense que je fis, quoiqu'elle fût au-dessus de mes forces, était beaucoup au-dessous de celles que font les favoris de la fortune dans leurs superbes maisons ; c'est ce qui me fit mépriser mon ouvrage. Les bâtiments ne font paraître que la richesse de ceux qui en font la dépense ; s'il y a quelque chose d'ingénieux, l'on n'en donne la gloire qu'à l'architecte qui les conduit, et ils n'étendent guère plus loin que leur ombre la magnificence de leur maître ni l'adresse de l'entrepreneur. Le nom de Chapelain sera connu par sa Pucelle aux extrémités du Nord et sur les bords du Boristhène et de la Vistule, avant que les peuples de la Sarthe et de la Meuse sachent que Racan a élevé des pavillons et des portiques, et, de quelque petite étendue que soit la réputation que nous en espérons, elle n'a rien du durable à l'éternité :

Tous ces chefs-d'œuvre antiques
Ont à peine leurs reliques ;
Par les Muses seulement,
L'homme est exempt de la Parque. »

Comme Racan se trompait !

Personne aujourd'hui ne sait le nom de l'architecte qui a conduit la construction de la Roche-Racan. En revanche, nous savons le chiffre de la dépense qu'y fit le maître du domaine ; et l'on a retrouvé le nom de l'entrepreneur : c'était Jacques Gabriel, « maître maçon » de Saint-Paterne, dont le fils bâtit une partie du Palais-Royal, dont le petit-fils continuera le Louvre et dont l'arrière-petit-fils construira les colonnades de la place de la Concorde... Les « peuples de la Sarthe et de la Maine » qui n'ont jamais lu et ne liront jamais un vers des *Bergeries* connaissent la Roche-Racan. Et des cartes postales représentant la grande terrasse du château s'en vont parfois jusqu'aux bords de la Vistule et du Boristhène où la Pucelle de Chapelain est parfaitement inconnue.

P.-S. — Quelques écrivains et quelques artistes avaient naguère conçu le projet d'orner d'un buste de Racan la grande place de Saint-Paterne. Le conseil municipal vient de refuser le cadeau qu'on lui offrait.

Si ce conseil avait obéi à une considération artistique, je n'aurais point le courage de le blâmer. Pour la municipalité d'une ville ou d'un village, c'est un louable sentiment que la crainte

des statues et même des bustes. Mais la municipalité en question ignore le monument qu'elle dédaigne, et « l'esthétique des villes » lui est absolument étrangère. A Saint-Paterne, la question Racan est, paraît-il, une question politique !

La ville de Tours, qui est déjà toute hérissée de statues, demande qu'on lui donne encore ce Racan dédaigné par Saint-Paterne. Je ne crois pas que ce monument soit indispensable à la gloire du poète : un livre comme celui que lui a consacré M. Louis Arnould est un hommage autrement sérieux et autrement éclatant. Du moins il semble que la place de Racan soit dans le village où il a vécu, et non dans un square de Tours.

Sa vraie patrie poétique ce n'est point la vallée de la Loire. La nature qui l'a inspiré, c'est ce vallon de l'Écotais, ruisseau tributaire du Loir. Et que l'on me pardonne de mêler l'hydrographie à l'histoire de la littérature : il n'est pas indifférent que Racan ait connu et aimé des paysages pareils à ceux qui avaient formé l'imagination de Ronsard. Ce fut peut-être pour cette cause que, malgré les leçons de Malherbe, il demeura par le goût et le sentiment un vrai poète de la Renaissance et continua la Pléiade jusqu'en plein xvii^e siècle. Les gens de Saint-Paterne seraient donc bien avisés en empêchant Tours

d'accaparer le monument de Racan. Mais je ne me chargerai pas de leur développer mes raisons ¹.

1. Finalement le monument de Racan a été élevé dans un jardin de Tours.

X

DANS LE BAS-MAINE

CLERMONT, LAVAL, ÉVRON

Entre Laval et Port-Brillet, en plein pays de chouannerie, près du village d'Olivet, à quelques kilomètres du célèbre bois de Misedon, s'élève une ancienne abbaye qui n'est plus aujourd'hui qu'une ferme misérable et dont le passé fut glorieux : l'abbaye de Clermont.

Fondée au XII^e siècle par les disciples de saint Bernard, elle a été prospère durant tout le moyen âge. Puis, au XVI^e siècle, elle a subi la destinée de tant d'autres monastères français : la vie religieuse y devint moins libre et moins fervente ; les domaines du couvent ne furent aux mains des abbés commendataires qu'une exploitation plus ou moins lucrative. En 1790, il y avait seulement cinq moines à Clermont, et l'existence qu'ils y menaient n'avait rien de monacal. Ces derniers religieux se dispersèrent en 1791, et le couvent fut alors vendu comme bien national.

L'église du vieux monastère sert aujourd'hui de grange et, si on ne la répare, bientôt elle ne sera plus que ruine. Comme toutes les églises

cisterciennes, elle est en forme de croix latine avec un chevet carré ; sur chacun des bras du transept s'ouvraient trois chapelles parallèles au chœur. Les trois dernières arcades de la nef, aujourd'hui murées, paraissent n'avoir été closes autrefois ni par des portes, ni par des grilles ; l'église était donc ouverte à tous les vents, disposition singulière que je ne me souviens pas d'avoir vu ailleurs. L'ensemble de l'édifice, très sobre et très nu, a de la grandeur et de la gravité. Les seules traces de décoration qui apparaissent encore sont quelques vestiges de peintures murales à l'intérieur.

L'église a été dévastée. Mais il reste de précieux débris de sculpture. Clermont était le lieu de sépulture des seigneurs de Laval. Des deux côtés du sanctuaire on voit encore, encadrées dans de riches enfeux du xv^e siècle, les tombes de Béatrix de Bretagne, de Guillaume XII et de Jeanne de Laval. Dans une des chapelles du transept était ensevelie Jeanne d'Usage : au-dessus de ce tombeau deux anges soutiennent en volant des armoiries, délicat morceau de sculpture qui, seul, est demeuré intact. Toutes les statues des gisants ont été mutilées, les dais et les niches cassés, les délicieux ornements des enfeux brisés, les jolies statuette d'apôtres décapitées, les blasons grattés. Les restes de ces monuments disparaissent à demi sous des tas

de fagots. Dans quelques années, il ne demeurera rien de ces admirables débris... Or, les tombeaux de Clermont sont *classés*, c'est-à-dire qu'ils sont placés sous la sauvegarde de l'administration des Beaux-Arts ! En face d'un pareil spectacle, on se demande à quoi peut bien servir la loi de 1887 !

Et cette lamentable dévastation ne date que d'hier. Il n'en faut accuser ni les guerres ni les révolutions. Il y a une trentaine d'années à peine, Clermont était conservé et entretenu par un propriétaire respectueux des souvenirs et des œuvres d'art de l'abbaye. Depuis, cet édifice est tombé aux mains de gardiens moins scrupuleux. Quelqu'un a littéralement pillé et démoli Clermont. Puis, un jour, au vandalisme a succédé l'indifférence. Aujourd'hui tout est à l'abandon.

A côté de l'église subsistent, chancelants et croulants, les bâtiments conventuels qui furent réédifiés au xvii^e siècle. Une des galeries du cloître a été conservée ; mais les piliers s'affaissent. Au premier étage, de jolis appartements, ornés d'élégantes boiseries, évoquent la vie mondaine des religieux du xviii^e siècle, et ces vestiges de luxe font un étrange contraste avec la froide et sévère église ; d'ailleurs, les moines d'alors avaient, contre la règle, ouvert les fenêtres de leur demeure sur la campagne, comme pour

échapper à l'austère spectacle du sanctuaire cistercien. Plus loin se dresse le logis de l'abbé, vaste et confortable maison du xvi^e siècle.

Il est mélancolique de voir s'en aller pierre par pierre ces murailles qui racontent d'une façon si claire et si attachante toute l'histoire d'un monastère ; mais il est trop tard maintenant pour les sauver. Ce qu'il importe du moins de conserver à tout prix, c'est l'église, et surtout les derniers débris des tombeaux de Clermont.

L'abbaye de Clermont est un des vieux monuments du Maine qui, par leurs souvenirs, devraient le plus vivement intéresser les hommes de cette province. Depuis longtemps, les Lavallois auraient dû remplir ce devoir de préservation que l'État a négligé. On m'a même conté — c'est assez vraisemblable — qu'un jour quelqu'un ayant eu la velléité de sauver les tombeaux de Clermont, l'administration des Beaux-Arts avait brusquement brandi son arrêté de classement.

*
* *

Si l'on veut, par une bonne « leçon de choses », connaître la manière dont sont traités nos vieux monuments, il faut, après avoir vu les ruines désolées de Clermont, visiter l'église d'Avénières, dans un faubourg de Laval. A Clermont, c'est l'abandon, l'incurie, le vanda-

lisme. A Avénières, c'est le délire de la restauration. Au fond, je crois que de ces deux sacrilèges le premier est le moins abominable. Mais ne pourrait-on se dispenser de l'un et de l'autre, en y mettant un peu de goût et de piété?

Avénières possède une admirable nef du XII^e siècle; les autres parties de l'église ont été construites du XIII^e au XV^e. A l'intérieur, on s'est contenté de gratter les pierres, de refaire des chapiteaux, d'agrandir des chapelles, de supprimer — sous prétexte d'unifier le style — les autels et les statues postérieures au XIII^e siècle; bref, de commettre toute la série de méfaits auxquels se reconnaît dans une vieille église le passage de l'architecte-restaurateur. Mais on ne s'en est point tenu là. On a rebâti une façade toute neuve. Lorsque Mérimée, en 1835, visita l'église d'Avénières, il écrivit: « La façade est très détériorée et sans caractère. Des trois portes, les deux latérales, toutes deux cintrées, me semblent du XII^e siècle. La porte du milieu, ogivale, est une restauration du même temps que la partie occidentale de la nef. » On a dérestauré cette restauration. On a cintré la porte centrale, tout comme les portes latérales, et au-dessus on a placé un grand bas-relief moderne pour donner à la façade le « caractère » qui lui manquait. En réalité, cette sculpture

molle, d'un art facile et convenu, rend plus apparente encore la misère du mauvais pastiche architectural.

J'entends le plaidoyer des architectes : « Mais nous ne rebâtissons pas ; nous achevons tout simplement. La nef d'Avénières est du xii^e siècle. Depuis, l'église a été continuée. Cette façade, c'est la part du xiv^e siècle dans l'œuvre de dévotion entreprise par les Lavallois il y a plus de sept cents ans. Vous n'êtes point offusqués par les disparates de style qui se sont produits au cours d'une construction aussi lente, et vous nous reprochez même de vouloir atténuer ces discordances. C'est bien le droit des chrétiens d'aujourd'hui de donner une façade à leur église encore incomplète, et pourquoi être plus sévère pour les restaurateurs de maintenant que pour ceux du xiv^e ou du xv^e siècle ? »

Cela serait irréfutable, si les restaurateurs de maintenant donnaient à leur église une façade qui fût autre chose qu'un pauvre pastiche du xii^e siècle, si, comme les constructeurs du xv^e, ils accomplissaient leur œuvre propre, originale et personnelle. Mais ils font de l'archéologie, et quelle archéologie ! Les disparates du style nous sont indifférents, et, d'ailleurs, le temps — si l'on ne combat pas son action par des lessivages et des grattages importuns — a vite fait de rétablir l'harmonie. Mais ce qui nous révolte, c'est

tout justement que les prétendus continuateurs des monuments d'autrefois n'ont point de style et se contentent de sordides imitations. Ils n'ajoutent rien à la beauté des édifices qu'ils entreprennent d'achever ; et, bien qu'ils aient soin de racler et défigurer les architectures anciennes, celles-ci n'en font pas moins apparaître toute la laideur des déplorables copies dont on leur inflige le voisinage.

*
* *

Évron. — C'est jour de foire. Les rues de la petite ville sont encombrées de paysans et de bestiaux. Vaches, moutons et porcs se bousculent au milieu de la cohue des longues blouses noires. Les paysannes, coiffées d'extraordinaires chapeaux à fleurs et à panaches, flânent longuement devant l'étalage des marchands forains. Les auberges regorgent de buveurs. C'est autour de l'église que la foule est la plus dense. Deux paysans s'arrêtent et contemplent le monument : « Tout de même, ils ont une belle église ! » dit l'un d'eux... Je ne m'attendais pas à surprendre cette velléité d'esthétique chez les gens du marché d'Évron. Plus loin, un groupe considère les couvreurs occupés à démolir le clocher de l'église, qui menaçait, dit-on, de s'écrouler, et l'on échange des regrets sur la disparition de la

vieille flèche couverte d'ardoises. Enfin, sur la place du marché, quelqu'un m'arrête pour me dire qu'il y avait là naguère de vieilles halles bâties en bois, qu'on les a détruites et que c'est dommage... Décidément, on a le sens de la beauté à Évron, et me voilà pris d'amitié pour les paysans du Bas-Maine.

A la vérité, elle est très belle, l'église paroissiale d'Évron qui, avant la Révolution, appartenait à une abbaye de Bénédictins. La nef gothique est d'une grâce robuste et lumineuse. Les restaurateurs n'y ont point encore sévi.

La chapelle Saint-Crépin, accolée à l'église et plus ancienne que la construction principale, offre une voûte absidale en cul de four dont la décoration est d'une beauté singulière ; les arcatures des fenêtres ogivales sont formées de claveaux arrondis ; à la voûte, il y avait les traces d'une grande composition peinte d'un très noble caractère, un Christ colossal entre deux évêques et deux anges ; malheureusement, on a voulu en raviver les couleurs et en réparer les dégradations ; et l'on a, de la sorte, à tout jamais ruiné ces vestiges.

Il y a dans l'église d'Évron quelques belles tapisseries et d'admirables sculptures. Les consoles des piliers qui soutiennent les arcs de la croisée sont décorées de grotesques d'une vigueur d'exécution incomparable. Mais la mer-

veille, c'est la suite des statuette placées sur le tailloir des chapiteaux du chœur, et qui figurent quelques scènes de la vie de la Sainte Vierge. Rarement on a traduit avec plus de charme et de délicatesse le geste de soumission de Marie devant l'ange et le tranquille abandon de son sommeil sous la garde de saint Joseph.

Les fenêtres du chœur ont conservé presque toutes les anciennes verrières qui datent du xv^e siècle. Des ouvriers sont en train de détacher ces vitraux ; je m'en étonne. Alors un sacristain m'explique que, comme il manque certains fragments, on va envoyer les vitraux à Paris pour les faire *restaurer*, et il ajoute avec regret : « Cela coûtera très cher ; et pour le même prix on aurait pu en avoir de tout neufs ! » Je lui réponds qu'il eût encore coûté beaucoup moins cher de les laisser tels quels à leur place... Au même moment, avec un grand fracas, des morceaux de verre tombent et se brisent sur le pavé de l'église. C'est ce qu'on appelle un beau travail de *restauration*.

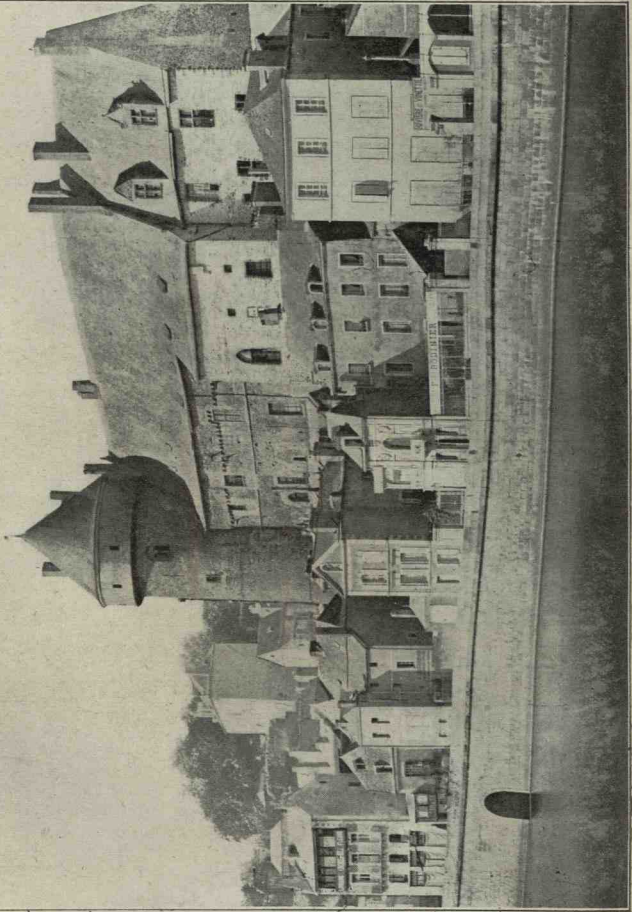
27 septembre 1901.

LE CHATEAU DE LAVAL

Le château de Laval, qui, depuis le commencement du XIX^e siècle, servait de prison, a été naguère repris à l'administration pénitentiaire et rendu au service des monuments historiques qui a commencé des travaux importants de réparation... et de restauration.

Assise sur le roc, dominant le cours de la Mayenne et flanquée d'une tour formidable, la forteresse du XII^e siècle n'est pas seulement émouvante par sa robuste structure et son site pittoresque. Elle a été remaniée et décorée au temps de la Renaissance et, sur la cour intérieure, ses façades présentent de riches et délicates sculptures, d'un art si parfait que, en 1835, Mérimée, inspecteur des monuments historiques, faisait à son ministre cette singulière proposition :

« N'est-il pas à craindre que ces élégantes arabesques ne disparaissent bientôt, enlevées pièce à pièce par le désœuvrement des tristes habitants de ces lieux? Je pense, monsieur le



CHATEAU DE LAVAL

ministre, qu'il conviendrait d'employer ces chambranles à la décoration de quelques monuments, dont la destination fût plus appropriée à leur caractère. Leur déplacement et leur transport, même à une grande distance, serait facile en raison de la proximité de la Mayenne qui coule au bas du château. »

Par bonheur on n'écouta pas Mérimée. Les pilastres, les arabesques et les figures en bas-relief qui encadrent les fenêtres et où l'italianisme se mêle si joliment aux réminiscences du gothique, sont demeurés en place. Les « tristes habitants de ces lieux » les ont assez peu endommagés.

Il n'en faut pas moins se féliciter du départ des prisonniers, car il va sans dire que pour transformer l'édifice en prison, l'on en avait impitoyablement modifié l'aspect et l'aménagement.

La première et l'essentielle besogne des architectes des monuments historiques consistait à faire disparaître les cloisons, les faux planchers, les appentis construits par l'administration pénitentiaire. Ce travail de nettoyage et de déblaiement est aujourd'hui à peu près achevé. Il a déjà donné d'heureux résultats. On a découvert des souterrains ignorés, retrouvé quelques restes de peinture du xvi^e siècle, et le château reprend peu à peu sa physionomie ancienne. On n'a jus-

qu'à présent commis que deux actes de vandalisme bien inutiles. On a rasé un petit bâtiment du xv^e siècle qui faisait suite à l'aile du sud ; il ne présentait aucun ornement sculpté, mais à quoi bon abattre ces vieilles pierres ? Puis on a arraché un charmant parquet qui se trouvait dans une salle de la grande tour ; certaines planches étaient en mauvais état, mais il eût mieux valu respecter ce spécimen extrêmement rare que de le remplacer, comme on veut le faire, par une « imitation ». Il faudrait cependant passer sur ces menus méfaits, s'ils n'étaient l'indice de l'esprit qui va présider à la restauration du château.

Cette restauration, nous avons la chance d'en connaître dès maintenant les lignes générales. Les délibérations du Conseil municipal de Laval nous ont renseignés sur les projets de l'architecte. Le plus souvent les plans de restauration demeurent secrets, et le public, à qui les architectes se gardent bien de confier leurs desseins, est mis en face du « fait accompli ». Cette fois rien n'est encore compromis, et il suffit que la commission des monuments historiques daigne intervenir pour sauver un édifice magnifique. Le daignera-t-elle ?

On doit aux Lavallois de ne pas saccager leur vieux château. Les restaurateurs se sont suffisamment exercés sur les monuments de cette ville charmante ; ils se sont acharnés sur la

cathédrale, ils ont couronné sa tour romane d'une flèche disgracieuse, détruit sa vieille charpente, démoli son vieux portail, et bâti à la place un affreux placage pseudo-roman ; de la vieille église d'Avénières, ils ont fait un édifice tout neuf. Tâchons au moins de leur disputer le château.

Le grand comble du côté du Val de Mayenne est occupé par une salle immense que l'on désigne sous le nom de « Salle des Gardes » (?) Une superbe charpente en supporte la toiture. Cette couverture est en mauvais état ; il faut en remplacer les ardoises et les voliges. Mais la charpente ! Quelques pièces, dit-on, en sont pourries, quelques autres disjointes. Des réparations sont indispensables. Or, on veut tout enlever, jeter au feu les vieux bois, et rebâtir une charpente neuve ; puis on dissimulera ce bel ouvrage sous un lambris intérieur également tout neuf, sous prétexte qu'autrefois la voûte de la salle était lambrissée, et que les traces en sont encore apparentes... Après cela, que restera-t-il du comble de l'ancien château ? Peu importe qu'il y ait eu jadis un lambris ; il n'y en a plus. Laissez donc à nu la vieille, l'authentique charpente, qui atteste d'une façon si magnifique l'art des charpentiers d'autrefois. A une époque où l'on entasse dans nos musées des collections de vieux chenets et de vieux moules à gaufres, on

irait détruire un si beau modèle de construction ancienne !

Ce n'est point tout encore. Dans les diverses pièces du château, et surtout dans l'aile sud, c'est-à-dire dans la partie qui date du xv^e siècle, on voit de belles solives apparentes présentant des moulures d'une rare délicatesse. Comme quelques-unes sont pourries, on a décidé de les remplacer toutes par des poutres en béton armé. On le voit, partout on pratique le même système ; partout, pour s'épargner un travail de consolidation long et délicat, on anéantit les matériaux anciens !

C'est qu'au lieu de travailler à la « conservation » du monument, l'on songe uniquement à le mettre en état de recevoir le plus promptement possible une affectation nouvelle. Que d'édifices anciens ont été ainsi sacrifiés à la manie « utilitaire » ! On ne consent pas à admettre qu'une architecture a sa beauté propre, et qu'il faut la défendre et la perpétuer pour elle-même, sans se soucier de savoir à quel usage on la pourra faire servir.

Naturellement, l'« affectation » du château de Laval est déjà prévue. La ville possède de riches collections d'histoire naturelle, de préhistoire et d'archéologie, elle les logera dans l'édifice restauré. Sans doute mieux vaut installer un musée qu'une prison dans un vieux

château. Mais il est dangereux de restaurer un vieux château en vue d'en faire un musée, et telle est, à Laval, je le crains, la grande raison qui a inspiré à l'architecte ses projets détestables.

La ville de Laval a acquis naguère de très précieuses sculptures. Elle est impatiente de les mettre sous les yeux du public, ce qui est très légitime, et elle voudrait les exposer dans la salle des Gardes, ce qui est très déraisonnable.

Ces sculptures proviennent de l'ancienne abbaye de Clermont¹. La ville eût été mieux inspirée si elle avait acheté l'église pour y maintenir les monuments. Mais la pensée qu'une œuvre d'art ne doit pas être déplacée, a encore si peu pénétré dans les esprits, et la superstition du musée est si tyrannique !

Puisqu'on transportait ces débris à Laval, un lieu semblait tout désigné pour les recevoir : la chapelle seigneuriale du château, une belle chapelle romane dont la voûte repose sur des piliers trapus. Elle est un peu sombre, mais pour l'éclairer il suffirait d'enlever les abominables vitraux modernes qui décorent les fenêtres et de leur substituer des vitres blanches. L'idée d'exposer les tombeaux dans la salle des Gardes est néfaste. Si on les plaçait dans la chapelle, je

1. L'histoire en a été contée plus haut.

crois qu'il ne serait plus question de faire une charpente neuve, un lambris neuf, ni de remplacer, à l'étage inférieur, les poutres de chêne par des poutres en béton armé.

Il est temps encore de réparer sans rebâtir. Une fois les travaux commencés, les restaurations en appelleront d'autres. Ce ne seront plus seulement des charpentes et des poutres qu'on voudra remplacer : on construira des murs, on refera des machicoulis, on élargira les salles trop étroites, on divisera les salles trop grandes. Puis, un jour, on parlera de relever la tour de l'Horloge, rasée depuis près d'un siècle, de remettre le château dans son « état primitif ». Bref, on fera du château de Laval ce qu'on a fait de celui de Vitré, c'est-à-dire un misérable pastiche sans beauté, sans accent, sans caractère.

Je voudrais tenir à Vitré les personnes qui m'accusent parfois d'exagérer les méfaits des architectes des monuments historiques. De cet admirable édifice — j'en appelle à tous ceux qui l'ont vu, il y a une vingtaine d'années — il ne reste plus rien, rien, rien qu'une sorte de figure schématique pour traité d'architecture. Et, non contents de leurs précédents ravages, les voici maintenant qui ont élevé dans la cour du château un bâtiment énorme, la mairie de Vitré, une mairie à machicoulis ! Espérons, du moins, qu'ils n'auront point négligé de ménager des oubliettes,

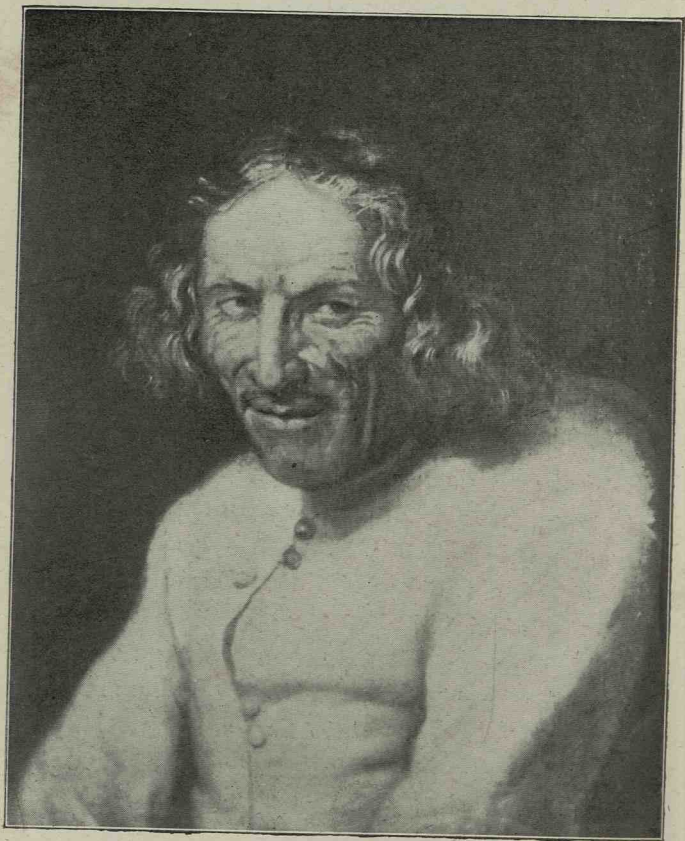
afin qu'un jour de bons archéologues puissent avoir la joie d'y précipiter cul par-dessus tête les misérables qui ont décidé, les misérables qui ont autorisé et les misérables qui ont exécuté une pareille abomination¹.

22 septembre 1911.

1. Emus des critiques soulevées par leurs projets, les architectes des monuments historiques ont pris l'engagement de réparer *discrètement* le château de Laval. Nous verrons.

XI

SCARRON AU MANS
ET LE « ROMAN COMIQUE »



SCARRON

(Musée du Mans.)

L'histoire de Scarron est restée longtemps légendaire et mystérieuse. L'auteur du *Roman comique* dont la vie fut un tissu de déboires, eut encore cette disgrâce posthume que sa veuve devint l'épouse de Louis XIV. Le roi ne pouvait être flatté d'avoir pour prédécesseur un rimeur infirme et risible. Quant à M^{me} de Maintenon, trop honnête femme pour n'être point reconnaissante au malheureux qui l'avait tirée de la misère et l'avait préparée à sa prodigieuse fortune, elle cultivait ce sentiment chrétien, en elle-même, pour elle-même, et jugeait superflu d'en faire parade. Bref, tant que vécut Louis XIV, par égard pour la majesté royale, la mémoire de Scarron fut prudemment oubliée. Ces circonstances favorisèrent la naissance d'une multitude de contes et d'anecdotes que tout le monde se transmet et que personne ne contrôla. Puis survint La Beaumelle : il eut beau mentir, se trouvant en face de traditions lointaines, diverses et incertaines.

De nos jours, la critique historique a déjà dissipé bien des obscurités : M. Morillot a établi une biographie plus exacte ; M. de Boislisle a fixé d'une façon certaine tous les détails de la vie commune de Scarron et de Françoise d'Aubigné ; mais nous ne possédions encore que des renseignements assez vagues sur la jeunesse du poète burlesque. On savait qu'il avait été chanoine de Saint-Julien-du-Mans ; mais à quelle époque ? On ne connaissait presque rien de son existence et de ses relations dans le Maine, — ignorance très fâcheuse au point de vue de l'histoire littéraire ; car le chef-d'œuvre de Scarron, le *Roman comique*, est composé des souvenirs que l'auteur a rapportés de la ville où il fut chanoine. Je me souviens que, bien souvent, traversant la petite place Saint-Michel, en face du portail méridional de la cathédrale du Mans, je me suis arrêté devant un joli logis de la Renaissance appelé la maison de Scarron ; chaque fois, je me suis demandé si la tradition reposait sur quelques données sérieuses, ou si c'était là une pure dénomination de fantaisie, comme il arrive presque toujours pour les maisons auxquelles on accole un nom illustre.

A toutes ces questions et à beaucoup d'autres encore, M. Henri Chardon vient de répondre dans deux volumes considérables, de 400 pages chacun, qui forment un tableau de la société

mancelle dans la première moitié du xvii^e siècle ¹. Connaissant à fond l'histoire de sa province, ayant feuilleté tous les registres des paroisses, il a non seulement restitué la vie canoniale de Scarron, mais encore proposé une clef nouvelle du *Roman comique*, sans parler des détails inédits qu'il a mis au jour, soit sur d'autres périodes de l'existence de Scarron, soit sur ses amis, soit sur ses œuvres. Dans ce long et minutieux ouvrage je recueille seulement l'essentiel, ce qui concerne la jeunesse de Scarron et les héros du *Roman comique*.



Le 18 décembre 1636, après vêpres, Paul Scarron se présenta devant Messieurs du chapitre de Saint-Julien-du-Mans ; il était porteur des lettres que lui avait accordées le même jour l'évêque du Mans, Charles de Beaumanoir, et qui lui conféraient le canonicat et la prébende de feu François Mélot. Il prêta donc le serment habituel, à genoux, dans le chœur, reçut le baiser de paix, s'assit dans sa stalle, fut mis en possession de ses droits au son de la cloche, paya soixante livres tournois pour sa cape, sa réception et le dîner des enfants, s'engagea à faire la

1. *Scarron inconnu et les types des personnages du « Roman comique »*, par Henri Chardon, 2 volumes.

garde dans la nuit de la fête de Saint-Julien et à remplir tous les devoirs d'un bon chanoine.

Il avait vingt-six ans et appartenait à une bonne famille de robe. Son père, Paul Scarron, que l'on appelait « Scarron l'apôtre », était conseiller au Parlement de Paris ; son oncle était évêque de Grenoble. Mais le vieux Scarron, s'il était le meilleur homme du monde, n'en était point le meilleur père, c'est son fils qui le dit : « il avait vécu toute sa vie en philosophe et, si l'on veut, en philosophe cynique ». Ses ennemis politiques l'accusaient d'incontinence, et il leur répondait que « c'était chez le premier président qu'il avait appris à boire ». Il s'était remarié et avait donné au pauvre Scarron la pire des marâtres, la femme « la plus plaidoyante du monde ». Le pauvre Scarron pour qui la malchance commença dès la jeunesse s'était donc destiné à l'Eglise, et, à dix-neuf ans, avait pris le petit collet.

Sept années, sept longues années, il avait attendu la prébende souhaitée. Pour s'y acheminer, — et pour vivre, — il s'était attaché à la personne de l'évêque Charles de Beaumanoir. C'est ainsi que, bon gré mal gré, il s'était exilé de Paris et était venu au Mans. Il avait suivi à Rome son protecteur, qui faisait partie d'une députation d'évêques français. Le spectacle de la Ville Eternelle ne l'avait pas bouleversé ;

mais, en compagnie de Maynard, il avait savouré l'admirable cuisine et les vieux vins de l'archevêque de Lyon : il s'agissait alors de « montrer aux tristes cardinaux d'Italie l'art des sauces et des bons ragoûts ». Il était revenu en France depuis une année, quand le décès de François Mélot avait enfin permis à l'évêque de lui conférer canonicat et prébende.

Malheureusement, ce François Mélot avait résigné sa prébende à son neveu et, trois jours avant le décès de l'oncle, le neveu s'était pourvu à Rome. D'où un terrible procès qui dura quatre années. Scarron le gagna, mais n'en fut pas beaucoup plus riche. Car, pour toucher tous les revenus de son canonicat, il lui fallait acquitter la *rigoureuse*, c'est-à-dire faire au Mans un séjour de trente-six semaines consécutives. Cette dure obligation s'accordait mal avec l'humeur du jeune abbé : il consentait bien, de temps en temps, à revenir aux alentours de sa cathédrale pour y faire ripaille, appréciant les poulardes et le vin d'Yvré, mais il ne pouvait longtemps demeurer éloigné des ruelles du Marais.

En ce temps-là, Scarron était

Un très mauvais petit vilain

Il rimait, écrivait, dansait et narguait
la fortune.

Dans mes jeunes ans on m'a vu
 D'une entière santé pourvu,
 En un mot le plus sain du monde,
 Bien fait d'adresse sans seconde ;
 Ma grâce à danser et chanter,
 Peindre, jouer du luth, sauter,
 Tirer des armes à merveille,
 A nul autre n'était pareille.
 Je n'étais point ambitieux,
 Encore moins avaricieux,
 J'avais de bons amis en France.

Regrets et fiertés d'un infirme qui se sou-
 vient, cloué sur sa chaise, du temps où ses
 mains étaient agiles et son corps alerte, du
 temps

Que je portais chapeaux de belle forme
 Comme on en voit chez Marion de Lorme,
 Que je chargeais mes jambes de canons,
 Et que j'avais aux pieds souliers trop longs...

Ces belles années furent brèves. La terrible
 infirmité qui atrophie et roidit ses membres
 commença de le torturer dès 1638, deux ans
 après qu'il eût été fait chanoine de Saint-Julien.
 Sur la nature de cette maladie, les médecins
 donnent aujourd'hui encore des consultations
 rétrospectives et contradictoires ; sur son ori-
 gine, la version proposée par M. Henri Char-
 don est la plus plausible : il écarte les légendes

inventées par La Beaumelle, démontre la fausseté du récit de certains amis de Scarron, d'après lesquels un médecin maladroit, La Mesnardière, aurait fait tout le mal avec une drogue inopportune ; pour lui, il ne faut accuser que les poulardes et le vin d'Yvré. Peut-être y peut-on ajouter certaines prédispositions héritées de « Scarron l'apôtre », le magistrat qui avait si bien appris à boire chez son premier président.

Avant trente ans, le chanoine de Saint-Julien était cul-de-jatte. Se faisait-il souvent porter au chœur de la cathédrale ? C'est douteux. Lorsqu'il n'était point à Paris occupé à consulter des médecins et à chercher des remèdes, il recevait l'hospitalité dans les châteaux du Maine où on l'aimait pour sa verve complimenteuse, cynique et bouffonne. Une femme, M^{me} d'Hautefort, lui témoigna une fidèle et salutaire amitié. Ayant perdu l'amour du roi et encouru la haine du ministre, cette belle et tendre héroïne avait été, en 1640, exilée au Mans. Elle était grave, charitable et très bonne chrétienne ; elle avait de l'esprit et aimait les poètes. Elle eut pitié de Scarron, elle l'accueillit et le choya avec bonté.

Bien souvent devant la nuit sombre,
Le songe vient avec ses charmes
Pour quelque temps sécher mes larmes,

Et alors je pense fermement
 Être dans votre appartement
 Sous votre grande cheminée,
 Dont si chaude était l'halénée.

Sous cette douce influence, Scarron montra une gracieuse et délicate sensibilité que nous n'aurions jamais soupçonnée chez ce bouffon de profession, sans les jolis vers qu'il adressa à « Sainte-Hautefort », — veine charmante d'où sortira le récit des amours de Destin et de la l'Étoile, dans le *Roman comique*.

A partir de 1641, il se fixe à Paris. M^{me} d'Hautefort étant revenue à la cour, il espère une pension : M^{me} d'Hautefort retombe en disgrâce. Il dédie son Typhon à Mazarin : le cardinal fait la sourde oreille. Mais rimer ainsi, à Paris, en tendant la main à tout venant lui semblait un sort moins cruel que d'acquitter sa *rigoureuse*, au fond du Maine.

Pays hideux, n'en déplaise aux chapons.

On ne le revoit plus au Mans qu'en 1646 pour un séjour de deux mois. Ensuite il figure sur les registres du chapitre comme « dispensé pour cause d'infirmité ». Cinq ans après, il quitte le petit collet et résigne sa prébende. Ainsi finit la vie canoniale de Scarron.

Où logea-t-il au Mans ? D'abord à l'évêché,

tant qu'il fut simplement attaché à la personne de Charles de Beaumanoir ; il faisait alors partie du domestique de l'évêque. De 1636 à 1641, il occupa une des maisons canoniales qui avoisinaient la cathédrale et dont un grand nombre sont encore debout aujourd'hui : ce coin du Mans est d'un pittoresque charmant. Mais M. Chardon n'a pu identifier le logis de Scarron à cette époque. Quant à la maison qui porte aujourd'hui le numéro 1 de la place Saint-Michel, le poète l'a habitée, mais durant deux mois seulement, en 1646. Elle s'appelait alors la maison du *Livroir*, parce que le chapitre y avait ses magasins et ses celliers. Elle s'appela ensuite la maison de l'*Auditoire* parce que la juridiction canoniale y tenait audience. On vient de la restaurer. Son escalier à vis se déroule dans une jolie tourelle à pans, et ses chambres voûtées du rez-de-chaussée révèlent encore sa destination primitive. Sur la foi de M. Chardon, les Manceaux peuvent illustrer d'une inscription le séjour que fit Scarron dans ce logis.

*
* *

Au mois d'octobre 1711, un Parisien, traversant le Mans, écrivait à un ami : « Vous jugez bien que je n'ai pas passé ces vingt-quatre heures sans visiter les lieux où les fameux héros

du *Roman comique* ont joué de si grands rôles. Je me promenai sous la halle où La Rapinière et le Destin furent assaillis par huit bravos l'épée à la main. Mais je fus au désespoir de ne plus trouver le jeu de paume de la Biche. Ce tripot, qui a donné commencement à tant de belles aventures, est détruit par les vicissitudes du temps qui détruit les monuments les plus respectables. J'en vis les débris en soupirant, non sans m'écrier : *Nunc seges est ubi Troja fuit*. De là, je passai devant la maison de La Rapinière et je fus chez un chanoine qui me fit voir le portrait de M^{me} Bouvillon. Pour celui de Ragotin, ce n'est pas une chose aisée à trouver, car, comme les plus fameuses villes de la Grèce se vantaient toutes qu'Homère était né chez elles, aussi plusieurs familles du Mans prétendent que le fameux Ragotin a tiré son origine d'elles ».

Je ne puis me défendre d'une sympathie fraternelle pour cet honnête homme qui, en 1711, s'amusait à demander aux vieilles pierres et aux vieilles images de lui raconter de vieilles histoires, et qui gémissait sur la ruine des « monuments les plus regrettables ». Et je l'envie ! Car, lui, il a pu voir encore la halle, les débris du tripot et le portrait de M^{me} Bouvillon ! Voici près d'un siècle que la halle de bois est démolie ; depuis vingt ans, la percée d'un grand boulevard a fait disparaître les derniers souvenirs

de la Biche, et nul ne sait où fut la maison de la Rapinière. On ne retrouve plus dans le Mans aucun vestige des lieux illustrés par le roman. Les pierres sont muettes.

La lettre que j'ai citée prouve, du moins, que soixante ans après l'apparition du *Roman comique*, les Manceaux ne mettaient pas en doute la réalité des personnages de Scarron : ils possédaient des portraits, ils connaissaient les maisons, ils savaient les noms. Donc le *Roman comique* est un livre à clef. Mais comment retrouver cette clef ? comment découvrir aujourd'hui les types véritables sous le déguisement romanesque dont l'écrivain les affubla ?

C'est cette investigation que M. Chardon a poursuivie avec beaucoup de patience et de sagacité.

Lorsqu'il fixait avec soin les dates du séjour de Scarron au Mans, il préparait ainsi son enquête. Comment reconnaître avec quelque certitude les originaux du romancier, si l'on ignore à quelle époque ce dernier fut à même de les observer ? Il était donc essentiel d'établir que Scarron avait résidé au Mans (tout en faisant de fréquents voyages à Paris) de 1634 à 1641.

Ayant de la sorte circonscrit ses recherches, M. Chardon, démontra la fausseté des indications fournies par deux clefs manuscrites qui ont été re-

trouvées, l'une à la Bibliothèque de l' Arsenal et l'autre à la Bibliothèque du Mans. Puis il se promena à travers toute la société mancelle, au milieu de laquelle Scarron a vécu, et chercha des ressemblances et des analogies.

Ne raillez pas cette grande dépense d'érudition. *Le Roman comique* est un des chefs-d'œuvre de notre littérature. Passez sur ses grossièretés populacières, il vous charmera encore par la verdure du style, la verve du récit, la touche large et vigoureuse des peintures, un tour à la fois gaulois et castillan, un mélange de grosse plaisanterie et d'éloquence cavalière. Et, même si la critique littéraire était indifférente aux trouvailles de M. Chardon, celles-ci seraient encore une heureuse aubaine pour ceux que passionne l'histoire de la vie provinciale dans la France d'autrefois.

« Il y avait entre autres un petit homme veuf, avocat de profession, qui avait une petite charge dans une juridiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme, il avait menacé les femmes de la ville de se remarier, et le clergé de la province de se faire prêtre et même de se faire prélat à beaux sermons comptant. C'était le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avait étudié toute sa vie ; et quoique l'étude aille à la connaissance de la vérité, il était menteur comme un valet, présomptueux et

opiniâtre comme un pédant, et assez mauvais poète pour être étouffé, s'il y avait de la police dans le royaume. » Voilà le portrait de Ragotin par Scarron. Qui donc était ce fâcheux personnage ? Il s'appelait Denizot, répondent les faiseurs de clef. « Denizot ? peut-être ! observe M. Chardon, mais quel Denizot ? » En effet, cette famille, venue du Perche, s'était depuis longtemps fixée dans le Maine et y avait poussé une infinité de rejetons. Parmi ces Denizot innombrables, il faut choisir. Or, en voici un qui, tout justement, répond au signalement de Ragotin : c'est Ambrois Denizot, secrétaire de l'évêque Charles de Beaumanoir, le protecteur de Scarron. Il était avocat de profession, comme Ragotin. Il s'était marié, avait eu neuf enfants, puis avait perdu sa femme ; donc veuf, comme Ragotin. Il était bailli de la Couture ; donc il avait une petite charge, comme Ragotin. Il ne s'était pas contenté, — comme Ragotin, — de menacer le clergé de se faire prêtre ; il avait mis sa menace à exécution ; mais, à ce moment-là, Scarron avait déjà quitté le Mans. Il était poète, comme Ragotin ; M. Chardon a découvert de mauvais vers latins d'Ambrois Denizot à la gloire de son ancêtre Gérard Denizot, lequel était ami de Ronsard et de du Bellay, mais il a trouvé mieux encore : dans une ferme de Pontlieue, aux portes du Mans, il a déchiffré sur la

pierre d'une fontaine l'inscription par laquelle Ambrois Denizot dédiait la source *Deo horti vivo*... Quant à l'animosité de Scarron contre ce petit pédant ridicule, M. Chardon fait une conjecture vraisemblable : Ambrois Denizot était secrétaire de Charles Beaumanoir ; Scarron était le commensal du même prélat ; l'un et l'autre étaient poètes ; ces deux hommes devaient se détester.

La Rapinière, ce « rieur de la ville du Mans », est dans *le Roman comique* un fieffé coquin, un tire-laine qui, à l'occasion, détrousse les passants sur le Pont-Neuf. Il est de son état « lieutenant du prévôt ». M. Chardon prend la liste des « lieutenants du prévôt » que Scarron a pu connaître au Mans. Il soumet chaque nom à un minutieux examen. D'élimination en élimination, il s'arrête sur François Noury sieur de Vauseillon. Puisque les autres ne peuvent, pour des raisons diverses, se confondre avec le personnage du roman, voici La Rapinière ! Cependant, comme ce mode de démonstration peut trouver encore des sceptiques, M. Chardon fouille les minutes des notaires du Mans, et il en extrait toute une série d'actes d'où il résulte que ce François Noury, sieur de Vauseillon, négociait des affaires louches et que son honorabilité était suspecte.

M^{me} Bouvillon, « une des plus grosses femmes

de France, quoique des plus courtes », c'est une certaine Marguerite Le Divin. Là-dessus, notre érudit n'hésite pas, et ses raisons paraissent bien déduites. Mais, tout à coup, il s'aperçoit de la cruauté du jeu ; un scrupule l'arrête au moment où il va immoler aux exigences d'une bonne critique la réputation de cette pauvre Marguerite Le Divin. Il suppose donc très charitablement que, en dessinant cette effroyable caricature, Scarron exerça une honteuse vengeance.

M. de La Garouffière est le type du provincial parisianisé. Le croquis de Scarron est charmant : « Pour en revenir à M. de La Garouffière, il avait de l'esprit, comme je vous l'ai déjà dit, et ne se croyait point homme de province en aucune manière, venant d'ordinaire, hors de son semestre, manger quelque argent dans les auberges de Paris et prenant le deuil quand la cour le prenait. Ce qui, bien vérifié et enregistré, devait être une lettre, non pas de noblesse tout à fait, mais de bonne bourgeoisie, si j'ose ainsi parler. De plus, il était bel esprit... » Or, comme M. de La Garouffière était conseiller à la cour de Rennes, il faut trouver un « sénateur breton » qui, du temps de Scarron, vécut au Mans. Il n'y en avait qu'un, c'était Jean Chouet, seigneur de la Gandie ; donc, c'est M. de La Garouffière. Je vous fais grâce des preuves surrogatoires apportées par M. Chardon.

Tous les personnages du *Roman comique* y passent, le curé de Domfront, l'abbesse d'Étival et jusqu'aux moindres comparses. Quant aux comédiens qui occupent le premier plan du roman, M. Chardon, dans un précédent livre, avait déjà identifié quelques-uns d'entre eux avec certains acteurs nomades de la première moitié du xvii^e siècle. Peut-être un jour quelque chercheur découvrira-t-il la part de réalité qui fait le fond de l'histoire du Destin et de la l'Étoile ; mais je doute que l'on puisse jamais désigner l'original de La Rancune... « La Rancune était un de ces misanthropes qui haïssent tout le monde, et qui ne s'aiment pas eux-mêmes ; et j'ai su de beaucoup de personnes qu'on ne l'avait jamais vu rire... Il trouvait à redire à tous ceux de sa profession... et je crois qu'il eût aisément laissé conclure qu'il avait été le seul comédien sans défaut... Sur ces beaux talents-là il avait fondé une vanité insupportable, laquelle était jointe à une raillerie continuelle... » Ce caractère-là, le plus fortement tracé du *Roman comique*, n'a plus rien d'individuel ; c'est un type général, à la façon de ceux que créa notre littérature classique ; en lui se résument toutes les haines et toutes les jalousies du vieux cabotin qui n'a pas réussi. Les portraits du même personnage qui ont été, depuis, tentés par des moralistes ou des romanciers, sont pâles auprès de l'admirable peinture de Scarron.

*
* *

Je ne veux point quitter le Mans et le *Roman comique* sans présenter une requête au conservateur du musée de la ville du Mans.

Dans ce musée se trouve une suite de vingt-sept peintures représentant les principaux personnages et les principales scènes du *Roman comique*. Elles furent peintes — j'emprunte ces détails à M. Chardon — de 1714 à 1716 par J.-B. de Coulom, peintre béarnais établi au Mans ; elles décoraient un petit pavillon appelé le pavillon du *Roman comique*, dans le château de Vernie, appartenant au maréchal de Tessé. Elles furent arrachées en 1794 de la boiserie qui les encadrait.

Ces tableaux offrent un grand intérêt. Les quatre portraits de Ragotin, de La Rapinière, de M^{me} Bouvillon et de La Rancune sont de magnifiques caricatures. Les scènes d'après le *Roman comique* sont traitées avec une verve un peu grosse et un peu lourde qui ne messied pas aux inventions de Scarron. La couleur en est tantôt sombre et tantôt criarde, et je ne donne pas Coulom pour un grand peintre. Mais sa peinture a un bon accent de province qui convient au sujet. C'est de toutes les illustrations du *Roman comique* la plus fidèle et la plus divertissante.

En outre, sans vouloir accorder à ces images la valeur d'un document, il faut observer avec M. Chardon qu'elles ont été exécutées au Mans par un artiste de la ville, à une époque où le souvenir des personnages originaux était encore vivant.

Or, les œuvres de Coulom sont reléguées dans un long couloir du musée, au-dessus des vitrines où sont rangées des curiosités zoologiques et ethnographiques. Elles sont mal éclairées, et quand un amateur exprime le désir de les photographier — on refuse de les déplacer.

La ville du Mans doit à la mémoire de Scarron d'abord de signaler aux passants le logis où le poète a demeuré, puis de mettre en meilleure place les œuvres de J.-B. de Coulom, — *Coulom Cenomanensis*, comme il signait.

XII

POUR LES CHÊNES DE LA FORÊT DE BERCÉ

« Qu'il y a longtemps que j'a
quitté mes bruyères natales ! On
vient d'abattre un vieux bois de
chênes et d'ormes parmi lesquels
j'ai été élevé ; je serais tenté de
pousser des plaintes, comme ces
êtres dont la vie était attachée
aux arbres de la magique forêt
du Tasse ».

(CHATEAUBRIAND).



FORÊT DE BERCÉ

On a dit naguère que les plus beaux chênes de la forêt de Bercé étaient menacés de disparaître, victimes d'un règlement administratif. Puis, le bruit s'était répandu que le service des eaux et forêts, touché par les plaintes des Manceaux et les vœux du Conseil général de la Sarthe, avait consenti à épargner ces arbres ; mais, depuis, aucune décision n'est intervenue ; le danger n'est point conjuré. Il nous faut donc plaider la cause des chênes de la forêt de Bercé.

J'ai été rendre visite à mes clients. Je vous assure qu'ils sont dignes de l'intérêt et de l'admiration de quiconque a souci de la beauté pittoresque de la France.

La forêt de Bercé s'étend sur un plateau qui sépare la vallée de la Sarthe de la vallée du Loir, au sud du Mans. Elle est peu profonde, ayant la forme d'un grand croissant dont les cornes sont tournées vers le midi. Elle est tout entière composée de chênes et de hêtres, ces derniers très peu nombreux. Point d'autres essences.

Par une douce et limpide matinée, je quittai Jupilles, village de sabotiers, situé à la lisière méridionale. A travers les bois que ne pouvaient encore percer les rayons obliques du soleil, je gagnai le quartier que menacent les bûcherons. Je passai par d'immenses futaies où les ronces et les houx sont clairsemés et où les branches des sous-bois, protecteurs de la terre féconde, s'écartent devant le promeneur sans le cingler au visage. La forêt accueillante semblait me livrer sa matinale beauté, fraîche et parfumée.

Des chênes, toujours des chênes. Dans les plantations récentes on dirait une mûlée, tous les troncs sont jeunes, ardents et pressés. Plus loin, là où le forestier a déjà éclairci les rangs, les arbres prennent un air plus confiant, plus hardi. Et je traversais aussi des places désolées où les bûcherons avaient naguère passé et où des cadavres de chênes jonchaient encore le sol, et ce spectacle affreux augmentait encore la tendresse que, d'avance, j'éprouvais pour les pauvres chênes condamnés.

De futaie en futaie, j'arrivai au canton des Clos. C'est le lieu du crime projeté.

Là s'élèvent de majestueux bouquets. Les fûts unis se dressent d'un seul jet jusqu'à une hauteur de vingt-cinq mètres sans une courbure, sans une branche, et les cimes forment une voûte de verdure que peut à peine trouer le soleil

de midi. Ça et là un hêtre a tenté d'égaliser les chênes ; mais s'il n'a trouvé une clairière où déployer librement ses larges rameaux, il a été tué par ses puissants voisins. Ceux-ci ont plus de deux siècles d'existence. Ils sont d'une incroyable vigueur ; ils n'offrent aucun signe de dépérissement ; cependant on veut les abattre.

Pourquoi ? C'est que la forêt de Bercé est « exploitée à deux cent seize ans », c'est-à-dire que nul arbre n'a le droit d'y vivre deux cent dix-sept ans. Donc ces chênes sont condamnés à mort. On m'a même raconté que le massacre devrait être commencé depuis trois années, si un inspecteur des forêts, pris d'amour et de pitié pour ses arbres, n'avait différé l'exécution.

* * *

Je me suis longtemps arrêté au milieu de cette admirable futaie. Assis en face d'un géant qu'on appelle le chêne Boppe et autour duquel d'autres chênes vénérables semblent tenir conseil, j'ai écouté la voix de la forêt, et voici le discours que m'ont adressé les arbres de Bercé :

« Passant qui sembles animé de bonnes et pieuses dispositions, considère avec soin, pour la redire à nos bourreaux, notre particulière beauté. Tu as vu ailleurs, sur la terre de France,

des arbres dont le tronc est plus puissant et la forme plus romantique. Nous le savons ; nous connaissons les mérites de nos frères lointains. Des oiseaux, en traversant le ciel au-dessus de nos cimes, nous ont renseignés, et, depuis quelques années, nous avons écouté les propos des bicyclistes. Mais vis-tu nulle part ailleurs, des Vosges à l'Océan, tant de chênes si hauts, si vivants et de si noble structure ? Nous avons pour nous le nombre, l'élévation et la santé. Nos fûts sont droits et réguliers, nos proportions harmonieuses ; nous sommes des modèles d'architecture. Nous avons l'élégance robuste qui plaît, dit-on, aux gens de notre pays. Autrefois on venait peu nous visiter ; nous étions parfois les témoins de chevauchées sauvages ; sous nos ombrages passaient des chasseurs et des meutes ; mais nul ne se souciait de notre vie et de notre beauté. Maintenant nous excitons la curiosité des hommes ; les uns viennent nous contempler et nous peindre, et nous les aimons, les autres viennent nous mesurer, nous palper, nous étudier, et nous sommes fiers des compliments que nous ont donnés des Allemands, des Danois, des Russes et des Japonais. Tous nous ont répété que nous sommes les plus beaux chênes de France... Et voici que l'on appelle contre nous les bûcherons et bientôt nous ne serons plus que planches, meubles et tonneaux !

« Nous sommes très vieux, — très vieux pour vous autres hommes dont la vie est si brève. Au temps où nous cessâmes d'être glands, M^{me} de Maintenon régnait, Luxembourg était vainqueur à Steinkerque, Tourville battu à la Hogue et Racine faisait représenter *Athalie*. Depuis, vous avez perdu et gagné des batailles, fait et défait des rois, institué et renversé des républiques, écrit et joué beaucoup de tragédies. Nous, nous avons sagement et paisiblement poursuivi notre ascension vers la lumière. Nous n'avons connu d'autres périls que ceux de la foudre et de l'ouragan. Nous les braverons encore longtemps, pendant des siècles peut-être, si vous renoncez à devenir nos assassins.

« Quelle est notre faute ? Que nous reproche-t-on ?

« Nous sommes des aristocrates, nous le confessons ; et nous offrons un exemple qui aujourd'hui passe pour détestable. Rien ne vaut le spectacle d'une forêt pour démontrer l'absurdité du préjugé égalitaire. La futaie, c'est une élite qui s'est lentement formée par la destruction impitoyable de tous les arbres malingres ou malchanceux. Sa magnificence, c'est le triomphe de la loi du plus robuste et du plus beau. Mais qui donc, sinon l'homme lui-même, nous a aidés dans cette lutte sans merci ? Depuis

près d'un siècle que vous nous *exploitez* scientifiquement, vous surenchérissez sur la cruauté de la nature. Pour nous rendre plus forts — et plus productifs — c'est vous-mêmes qui vous chargez de nous débarrasser des faibles et des retardataires. Vous appelez cette opération « une coupe d'éclaircie ». En réalité, vous appliquez aux arbres la loi lacédémonienne... Nous donnons de mauvaises leçons à la démocratie. Nous les donnons avec votre approbation et avec votre secours. Mais tout cela est sans péril : la démocratie n'entend rien aux symboles. Nos bourreaux ne sont point des philosophes.

« Ils sont des économistes, de pauvres économistes. Les arbres, disent-ils, constituent une richesse, et l'on ne saurait laisser les forêts improductives pour obéir à une sentimentalité artistique. Nous répondrions volontiers à ces économistes que les moellons de tous les monuments historiques constituent aussi une richesse et que, pour obéir à une sentimentalité archéologique, on appauvrit la France. Mais, comme ces économistes restent étrangers à toute espèce de sentimentalité, ils ne seraient pas en peine pour répliquer. Et nous ne voudrions pour rien nous brouiller avec les archéologues ; car nous observons que les mêmes hommes sont disposés à prendre la défense des vieux arbres et des

vieilles pierres. D'ailleurs nous avons, nous, les arbres, un meilleur argument.

« Calculons. Les plus beaux d'entre nous, ceux qui sont menacés d'une prochaine destruction occupent un espace d'environ 15 hectares. Nous valons, d'après vos estimations, quelques centaines de mille francs. Epargnez-nous. Perdrez-vous cette recette? Non. Nous sommes de véritables fabriques de bois, d'un bois dur, solide et rare. Chaque année, notre tronc se développera et notre valeur augmentera. Le jour où vous vous apercevrez que notre vie s'achève, appelez vos bûcherons; nous accepterons la destinée, et ce jour-là nous vous paierons et la somme que vous aurez négligé de réaliser et les intérêts, — composés, bien entendu, — que nous aurons lentement accumulés pour vous sous notre écorce. Sauvez-nous; vous ferez une bonne affaire.

« Sauvez-nous. Sauvez-nous tous. N'allez pas surtout vous imaginer qu'il suffira de maintenir debout, comme une relique de la forêt, ce chêne énorme qui se dresse parmi nous ainsi que notre maître et notre roi. Parce qu'il est unique et célèbre, parce qu'il porte le nom d'un directeur de l'École forestière, on voudra sans doute l'exempter du désastre et, pour se faire pardonner notre trépas, on célébrera sa conservation. Mais quand, tout autour de lui on

aura rasé la forêt, il semblera monstrueux et ridicule. Nous ne le jalousons point; car il porte, le malheureux, la peine de son renom, c'est sur lui que s'acharnent tous les imbéciles désireux de faire savoir aux hommes qu'ils ont traversé la forêt ds Bercé, et son écorce, jusqu'à deux mètres du sol, est déchiquetée par les couteaux de ces sauvages¹. D'ailleurs qui sait? laissez-nous vivre et, dans un siècle, plusieurs d'entre nous auront peut-être la même taille et hélas! la même gloire et les mêmes blessures!

« Bon passant qui écoutes nos plaintes d'une oreille attentive et d'un cœur compatissant, il faut dire toutes ces choses aux hommes qui aiment les arbres, à M. Beauquier, président de la Société pour la protection des paysages de France, à M. Baillif, président du Touring Club et surtout à M. Daubrée, directeur général des eaux et forêts. »

*
*
*

Je repris mon chemin à travers la forêt. Je traversai de nouveau de magnifiques futaies,

1. Le Code forestier punit quiconque mutile un arbre de 200 francs d'amende. Quant aux dommages-intérêts, ils ne peuvent pas être inférieurs à l'amende. Si l'on appliquait cette loi excellente, beaucoup de personnes hésiteraient à payer 400 francs la satisfaction de graver leur nom sur l'écorce des arbres.

puis de grands espaces dévastés par l'exploitation, puis des futaies encore. (Le canton, dit de Sault-Moulin, présente des aspects d'une surprenante majesté.) Jamais, je n'ai senti avec plus de tristesse la barbarie des hommes qui — pour des bénéfices assez minces — détruisent les arbres avant que ceux-ci n'aient atteint le terme naturel de leur existence.

Sans doute, nous souhaitons que l'État consente à créer dans la forêt de Bercé des « séries artistiques », comme il l'a fait déjà dans d'autres forêts de son domaine, et qu'il sauve ainsi de la destruction les beaux bouquets de chênes du canton de Clos : ce serait une première victoire remportée sur la routine des administrations. Mais, un jour, il faudra bien en venir à des mesures plus générales. Devra-t-on respecter certaines forêts domaniales et s'y abstenir de toute coupe, comme on le fait déjà à la Sainte-Baume, en vertu de vieilles ordonnances royales ? Devra-t-on, au lieu de les mettre en « coupes réglées », les exploiter d'une façon moins rigoureuse, en tenant plus de compte de la beauté des massifs ? J'avoue mon incompetence en matière forestière ; mais les sociétés qui se sont donné la mission de protéger les paysages feront une besogne excellente, si elles arrivent à préparer un changement de la loi et des coutumes.

En attendant, il n'est besoin d'aucune loi pour sauver les chênes de la forêt de Bercé. Il suffit d'une décision de M. Daubrée, directeur du service des eaux et forêts. C'est lui qui écrivait, il y a quatre ans, aux conservateurs des forêts : « ... De tels arbres font partie de la richesse esthétique de la France. Ils ajoutent à la beauté de ses paysages ; ils amènent des visiteurs dans des régions qui, sans eux, resteraient en dehors de l'itinéraire des touristes. Ils font aimer et apprécier nos forêts. Les populations voisines ont un véritable attachement pour ces témoins d'un lointain passé et ne les voient jamais disparaître sans regret. » Autant de raisons en faveur des chênes de Bercé ; donc, ils ne seront pas abattus¹.

*
* *

De ma promenade à Bercé, j'ai rapporté une belle histoire, simple et tragique. C'est un excellent sujet de nouvelle. N'étant point romancier, je me contente de la raconter telle qu'on me l'a dite.

Dans un sentier de la forêt, j'avais entrevu un jeune garde blond aux yeux clairs, braves et francs, une jolie physionomie de Vosgien, intelligente et loyale. Un de ses camarades me fit le récit suivant :

1. Ils ne l'ont pas été.

Avant de devenir garde dans la forêt de Bercé, A..., le jeune Vosgien, était garde-pêche au bord d'une des rivières de la Sarthe. Là, il se lia d'amitié avec le garde d'une propriété particulière.

Un jour, son ami lui demanda de l'accompagner dans une embuscade nocturne pour surprendre un braconnier qui dépeuplait ses bois. A... accepta. Ils étaient quatre pour cette expédition. On se cacha aux quatre angles d'un carrefour et on attendit l'ennemi. Celui qui apercevrait le braconnier devait donner un signal : les trois autres sortiraient alors de leur cachette pour lui prêter main-forte.

Un coup de feu retentit dans le bois. L'homme est proche. Il traverse le carrefour. Le premier qui le découvre est pris de peur et demeure tapi dans le taillis. Le second fait de même et le troisième ne bouge pas davantage. Le braconnier passe alors devant A..., qui, lui, donne le signal et se jette sur le chemin au-devant de son adversaire. Celui-ci épaule et tire à bout portant : la charge effleure le visage. Il fait un bond en arrière et vise de nouveau : le coup rate. Le péril est passé : les trois autres sortent du bois et se précipitent sur le braconnier, s'en rendent maîtres et le conduisent à la gendarmerie la plus voisine.

A... les accompagne. Mais, sur la route, au

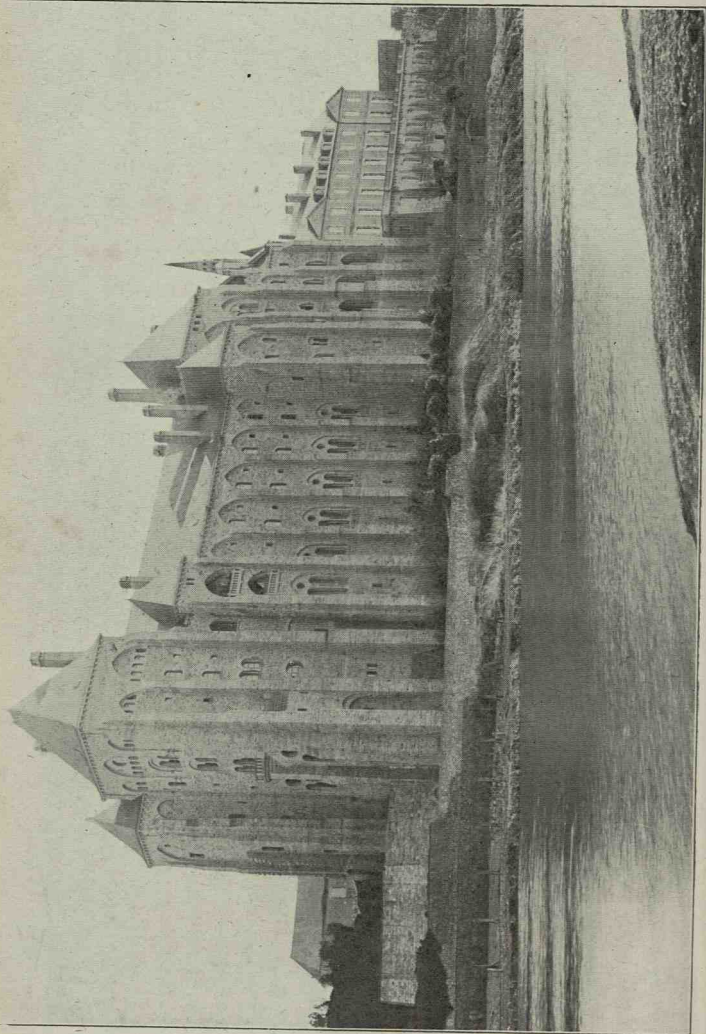
bout de quelques instants, il sent une terrible colère lui monter au cerveau contre l'homme qui, tout à l'heure, voulait l'assassiner. Il empoigne son propre fusil, et le décharge en l'air. Il avait compris que, une seconde plus tard, la tentation allait être la plus forte. Il s'était lui-même désarmé.

Si l'on n'avait fait souvent un usage fâcheux de l'expression de « beau geste », on pourrait l'appliquer, je crois, au mouvement héroïque du petit Vosgien.

24 juin 1904

XIII

SOLESMES



ABBAYE DE SOLESMES

La Sarthe coule au pied du monastère de Solesmes. Les coteaux sont bas et les pentes modérées. Ça et là de vieilles fermes, des parcs touffus, quelques prairies. Au loin, par delà les arches d'un grand viaduc, Sablé émergeant de la verdure, et, en amont, les maisons du village de Juigné. Le site, presque angevin, est d'une grande douceur. La terrasse du couvent, d'où l'on domine la Sarthe, est un champ de roses. « Les oiseaux chantent toute la journée, écrivait Louis Veillot de Solesmes; les moines à peu près de même, et la rivière ne se tait ni jour ni nuit. » Et ce sont bien là les seuls bruits de cette retraite charmante.

Le couvent se compose d'une vieille église abbatiale où sont de célèbres sculptures, d'un grand pavillon bâti au xviii^e siècle par les moines de la congrégation de Saint-Maur et d'un immense monastère élevé en ces deux dernières années. Ce grand édifice de style roman se dresse sur le bord de la rivière. Il fait suite aux construc-

tions d'autrefois; mais, grâce à d'habiles raccords et aux choix heureux des matériaux, le contraste s'efface, et l'ensemble est harmonieux.

Ce monument nouveau est un chef-d'œuvre et je crois bien qu'il sera l'honneur de l'architecture de notre temps. Son auteur est un moine, le R. P. dom Mellet. Comme j'exprimais ma profonde admiration à l'un des Bénédictins de Solesmes, celui-ci me répondit : « Mais le Révérend Père a été élève de l'École des Beaux-Arts ! » Qui l'eût dit ? Et quel malheur que, après avoir étudié rue Bonaparte, un grand nombre de nos architectes ne songent pas à se soumettre à la règle de saint Benoît !

La façade est simple, sévère, vraiment religieuse, sans aucun souvenir d'architecture militaire; elle n'a ni créneaux, ni mâchicoulis. Elle est percée de fenêtres peu nombreuses, disposées avec une dissymétrie charmante qui est le seul agrément de cet austère édifice. (Cet heureux mépris de la symétrie se retrouve dans toutes les parties du monastère.) La muraille flanquée d'une formidable tour carrée est superbe à contempler de la rive opposée de la Sarthe. Les soubassements ont quelque lourdeur; mais cet inconvénient disparaîtra quand on aura masqué par des verdure les assises nues et monotones.

A l'intérieur, l'impression est plus grandiose

encore. Dans les escaliers, dans les galeries où sont les cellules des moines, dans le grand réfectoire aux tables massives, on est partout frappé de l'admirable appropriation du monument à ses fins. C'est une magnifique demeure de prière et de travail. L'architecte s'est humblement soumis à la règle de son Ordre, et c'est cette règle même qui a inspiré les plans et dressé les murailles. La construction tout entière respire la foi ; elle défie les siècles ; elle semble écraser les hommes qui l'habitent. Cependant, elle n'est ni sombre, ni mélancolique ; ses ouvertures sont étroites ; mais on a voulu qu'elles fussent placées pour la joie des yeux et permettent aux reclus de goûter toute la grâce de la nature, tout le charme de la douce et paisible vallée.

Surtout n'allez pas croire que le monastère de Solesmes soit une imitation servile des monuments les plus célèbres du moyen âge. Il est de style roman ; mais c'est bel et bien une œuvre originale et de prime-saut.

Cet édifice neuf, consacré à la vie monastique, est éclairé à l'électricité ; il est chauffé à la vapeur ; on va y installer un ascenseur. Dans ce logis très moderne, les moines de saint Benoît continuent leur vie de pénitence et d'ascétisme.



Solesmes, c'est dom Guéranger. L'abbaye est pleine du souvenir de son grand fondateur. Vingt-quatre années après sa mort, celui-ci est encore l'âme vivante du monastère. Le Bénédictin qui me fait visiter le couvent m'indique, avec un accent de vénération, où était la cellule de dom Guéranger. Dans la salle du Chapitre, voici son portrait. Dominant le cloître, voici son buste. Tout le monde connaît cette admirable figure que la gravure de Gaillard a rendue populaire. Elle rayonne d'intelligence et d'énergie, avec cette indéfinissable expression de spiritualité et de bonhomie qu'il faut bien appeler une expression « bénédictine », puisqu'on la retrouve toute pareille sur les visages des moines du xvi^e siècle sculptés dans l'église et sur les visages des Pères, qui, hier, chantaient dans les stalles du chœur l'office de la Nativité de saint Jean.

Quand, le 11 juillet 1833, l'abbé Guéranger, quatre autres ecclésiastiques et deux laïques se réunirent à Solesmes pour y restaurer l'ordre des Bénédictins, le monastère était abandonné depuis quarante-deux ans. Ce fut dans une église dévastée que la petite troupe entonna le cantique d'Israël au retour de la captivité. Vers la même époque (28 septembre 1833), Lamennais écrivait



LA MADELEINE

(Église de l'abbaye de Solesmes.)

à Montalembert : « Voici mon pronostic sur M. Guéranger et son entreprise : ou ils ne feront absolument rien, et alors leur œuvre s'éteindra d'elle-même ; ou ils essayeront de faire quelque chose, et alors ils seront détruits violemment. » Lamennais fut mauvais prophète.

L'œuvre a grandi, au delà même des espoirs de son fondateur. Les moines de Solesmes ont essaimé en France, en Allemagne, en Belgique. Les idées de dom Guéranger sont devenues celles de la communauté catholique. Après sa mort, l'ordre a continué de prospérer. Les persécutions sont venues ; mais elles ont passé. Et, aujourd'hui, un monastère grandiose et magnifique se dresse sur les bords de la Sarthe, attestant la vitalité miraculeuse de l'ordre de saint Benoît.

C'est que l'histoire de Solesmes se confond avec l'histoire du catholicisme au XIX^e siècle. Dom Guéranger a poursuivi avec une ardeur inlassable une lutte de quarante années contre le jansénisme et le gallicanisme. Il a voulu effacer les dernières traces de l'hérésie janséniste en travaillant de toutes ses forces à la diffusion des dévotions nouvelles au Sacré-Cœur et à l'Immaculée-Conception. Mais son grand ennemi, ce fut le gallicanisme. Il a développé et défendu les idées que l'ami et le maître de sa jeunesse, Lamennais avait prêchées jusqu'en 1830.

Ses premiers écrits sont des articles sur la liturgie romaine parus en 1828 dans le *Mémorial catholique*, revue des lamennaisiens. La politique emporta Lamennais vers d'autres parages ; le clergé français, dont il avait rêvé l'affranchissement, s'éloigna de lui, et Rome, dont il avait voulu consacrer la toute-puissance, le condamna. Dom Guéranger continua, dans l'Église et avec l'Église, l'œuvre ébauchée par Lamennais. Il avait « une instruction ecclésiastique peu commune » (le jugement est de Lamennais lui-même) ; mais il avait aussi l'âme obéissante d'un moine. Il fut de ceux qui préparèrent la décision du Concile du Vatican en rendant éclatante pour tous la souveraine beauté de la liturgie romaine. Pie IX l'appelait « le restaurateur de la liturgie romaine en France ». Et ce fut bien là l'œuvre capitale de dom Guéranger dans l'évolution du catholicisme. Ses *Institutions liturgiques* ont convaincu le plus grand nombre des évêques ; son *Année liturgique* a persuadé les fidèles ; les diocèses de France ont peu à peu abandonné leurs livres et leur cérémonial particuliers. L'unité du culte romain a incliné les âmes à reconnaître l'omnipotence de Rome. Solesmes a été la citadelle de l'ultramontanisme français, — et en définitive, c'est l'ultramontanisme qui a vaincu.

*
* *

Solesmes est, en quelque sorte, une école de liturgie, non pas que les bénédictins *enseignent*, mais leurs offices sont, pour ainsi dire, des offices modèles. Nulle part, le culte catholique n'est célébré avec un pareil souci de la beauté des rites. Les ornements ne sont ni d'une richesse ni d'une magnificence extraordinaire. Mais ce qui fait ici l'incomparable splendeur des cérémonies, c'est la gravité des officiants, l'harmonie des évolutions, la piété des attitudes, un mystérieux pouvoir qui meut les corps, ploie les reins, courbe les fronts, voile les regards et infléchit les voix selon le rythme mystérieux des méditations et des prières. Les symboles les plus lointains de l'antique liturgie nous sont révélés en toute clarté, tant sont expressifs les mouvements simples presque familiers de ces moines qui consomment leurs jours à scruter le sens intime des paroles et des gestes sacrés. Le culte est restitué en sa primitive ingénuité. Devant l'autel, l'orchestrique a repris sa place à côté de sa sœur, la musique.

Je viens d'assister à un office grandiose. Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, six novices ont été reçus à la Profession. On a souvent décrit ces sortes de cérémonies. L'un des rites les plus

connus est le simulacre d'ensevelissement auquel on soumet le nouveau religieux, pour signifier qu'il est mort au monde, le drap noir qu'on étend sur son corps prosterné, les flambeaux qu'on allume et l'encensoir qu'on promène en silence ainsi qu'autour d'un cercueil. (Rappelez-vous dans *René*, la prise de voile d'Amélie : « Pour mourir au monde, il fallait qu'elle passât par le tombeau, etc... ») Cependant, cet appareil lugubre n'est point essentiel, car, on l'a omis à Solesmes.

C'est une longue suite d'admirables tableaux que forment les marches, les agenouillements, les révérences, les allées et venues des moines, des novices et des officiants ; l'entrée de l'abbé dans l'église avec la *cappa magna*, dont un Père tient la lourde traîne ; la procession des moines ramenant les novices du Chapitre et précédée de l'abbé, cette fois vêtu d'habits pontificaux, la mitre en tête et la crosse d'ivoire à la main ; l'interrogatoire des novices ; la signature des Professions sur l'autel ; le défilé des six novices tenant chacun sur sa poitrine la Charte de la Profession et la promenant tout autour du chœur pour la montrer à l'abbé, et aux moines, qui s'inclinent en silence ; puis la Profession même, les profès, répétant, les bras étendus, d'une voix de plus en plus haute, le *Suscipe me, Domine*, et, enfin, le baiser de paix donné

par tous les moines à leurs nouveaux frères. Et toutes ces évolutions sont accompagnées des chants merveilleux de la liturgie, chantés comme le voulait saint Benoît lui-même, « de telle manière que notre esprit soit d'accord avec notre voix ».

*
* *

Un grand mouvement musical est parti de Solesmes: il gagne la France; il gagne la chrétienté. Le plain-chant restauré est apparu, grâce aux disciples de dom Guéranger, comme la plus pure et la plus noble des musiques que les hommes aient jamais entendues. La résurrection de la cantilène grégorienne passionne aujourd'hui non seulement les catholiques, mais tous ceux qui, sur cette terre, sentent la beauté d'une mélodie.

Quand, après trois siècles d'humanisme, les poètes, les historiens, les rêveurs, et, à leur suite, les archéologues, découvrirent l'art et la littérature du moyen âge, ils célébrèrent la magnificence des antiques épopées et des vieilles cathédrales; mais ils ignorèrent tout de la musique du passé. Il faut lire dans *le Génie du Christianisme* les pages admirables, mais bien déconcertantes, de Chateaubriand sur le chant grégorien.

Pendant dom Guéranger, dans ses études

sur la liturgie, fut amené à s'occuper de la musique d'église, et il invita ses moines à fouiller les plus anciens manuscrits et à restituer aux chrétiens les cantilènes de Grégoire le Grand. Les moines retournèrent aux sources et retrouvèrent les textes de la musique primitive. De ces recherches sortirent les nouvelles éditions du *Graduel* et de l'*Antiphonaire* et le recueil de la *Paléographie musicale*. Mais il ne suffisait point de publier des livres exacts et conformes aux vieux manuscrits ; il fallait encore remettre en vigueur les vraies traditions d'exécution depuis longtemps abandonnées par les chœurs de toutes les églises. Pour cette double tâche les érudits devaient être en même temps des musiciens. L'auteur de cette restauration qui exigeait un savoir profond et un goût sûr fut le R. P. dom Pothier. Si vous allez jamais à Solesmes, commencez par lire son petit livre sur *les Mélodies grégoriennes* : c'est l'œuvre d'un merveilleux artiste. Aujourd'hui, dom Pothier a quitté Solesmes pour devenir abbé de Saint-Wandrille. Mais son enseignement est vivace, et le R. P. dom Mocquereau, directeur de la *Paléographie musicale*, continue de faire des chants de Solesmes les plus beaux chants qui soient au monde. J'ai assisté à une leçon donnée par ce bénédictin aux enfants de la *Schola cantorum*, venus en pèlerinage à Solesmes, comme au sanc-

tuaire même de la musique religieuse. Avec quel goût et quel amour ce moine s'appliquait à dévoiler à ses petits élèves la beauté mystérieuse des vieilles mélodies !

Il faut avoir assisté aux offices de Solesmes pour comprendre et toute la beauté du chant grégorien et la grandeur de la réforme bénédictine.

Le plain-chant de nos églises est informe, rugueux et barbare. Il n'a plus ni rythme, ni expression. La psalmodie est pitoyablement martelée. Les chantres hurlent et les enfants de chœur glapissent.

Ce qu'on entend à Saint-Pierre de Solesmes n'a nul rapport avec ce vacarme indistinct et monotone, bien fait pour pousser ceux qui le produisent et ceux qui l'écoutent à l'*acedia*, péché capital, au dire des théologiens, puisque c'est le dégoût des choses de Dieu. Tout ici devient clair, suave et mélodieux. Une prononciation fortement accentuée (le latin est prononcé à l'italienne) sauve la psalmodie de toute mièvrerie. Le rythme est libre, mais jamais indéterminé, puisqu'il obéit étroitement au sens du texte. La cantilène se déroule et ondule avec des inflexions très douces et très lentes, avec des nuances légères et fondues. Le chant sacré demeure expressif ; mais son expression est spirituelle. Il traduit en toute sérénité la joie, la

confiance et l'humilité du moine agenouillé. Il est la transcription lyrique de la louange ou de la prière. Le souffle d'aucune passion humaine ne vient rider la surface transparente de la mélodie.

Mais le miracle est peut-être plus surprenant et plus merveilleux encore au couvent de Sainte-Cécile. C'est un monastère de bénédictines fondé à Solesmes même par dom Guéranger et dont la prospérité est aujourd'hui prodigieuse. Là se révèle, en son suprême éclat, la beauté de la mélodie grégorienne.

A travers la grille du chœur on entrevoit de biais les robes noires, les guimpes blanches et les livres d'heures à tranches rouges de quelques moniales se détachant sur l'austère boiserie des stalles. On devine, par delà, d'autres robes, d'autres guimpes, et d'autres livres d'heures. Et le mystère de ce chœur invisible donne aux chants un accent lointain qui émeut et ravit. Puis l'allégresse pieuse et naïve des cantilènes grégoriennes est si bien rendue par des interprètes féminins ! Ces religieuses ont un timbre clair, presque enfantin, comme si les années, clémentes au visage pâle des nonnes, respectaient, avec la fraîcheur de leurs traits, la fraîcheur de leur voix. Tout est grâce et pureté. Les antiennes se déroulent doucement comme des fumées légères sorties d'un encensoir. Les voca-

lises des alleluias s'effeuillent comme des roses sous la brise. Les psaumes ont des murmures et des limpides de ruisseau. Et, lorsque, les chants finis, les voix plus basses et plus rapides récitent un verset, on dirait le brusque passage d'un essaim bourdonnant au soleil...

*
* *

Les deux transepts de l'église abbatiale de Saint-Pierre contiennent une série de groupes de sculpture connus sous le nom de *Saints de Solesmes*. Le monument du transept droit, *l'Ensevelissement du Christ*, est des dernières années du xv^e siècle. Les monuments du transept gauche (*la Mort, l'Assomption et la Sépulture de la Vierge*, les scènes de *l'Apocalypse*) sont de la première partie du xvi^e; l'un d'eux, *Jésus parmi les docteurs*, doit être de la fin du xvi^e ou du commencement du xvii^e.

On ne connaît pas d'une façon certaine le nom des auteurs de ces diverses sculptures. M. E. Cartier, dans une étude très intéressante, a cru pouvoir attribuer *l'Ensevelissement du Christ* à Michel Colombe et *l'Histoire de la Vierge* aux frères Vriendt Floris d'Anvers. Je suis incompetent pour discuter ces conjectures, qui, d'ailleurs, paraissent au premier abord assez vraisemblables. Mais ce qui n'échappera à personne,

devant les *Saints de Solesmes*, c'est que cette suite d'images résume à merveille l'histoire d'un siècle de notre sculpture et que, nulle part mieux qu'ici, on ne saurait saisir la transition de la Renaissance française à la Renaissance italienne.

Qu'elle soit ou non l'œuvre de l'atelier de Michel Colombe, la Mise au tombeau de Jésus a encore presque tous les caractères de l'art français. Elle en garde le sobre réalisme et la vérité familière. L'exécution n'en est pas toujours d'une grande habileté. Le Nicodème est sculpté d'un ciseau un peu lourd. Le mouvement du disciple qui tient un vase de parfums appartient à la convention traditionnelle. Mais que les attitudes des saintes femmes, leur visage de pitié et leurs mains jointes sont attendrissants ! Le beau portrait énergiquement caractérisé que la figure du Joseph d'Arimatee ! Et quel naturel dans le geste des deux mains dont il soutient le linceul ! Le chef-d'œuvre, c'est cette Madeleine, assise à terre devant le tombeau, les deux coudes repliés sur les genoux, les doigts entrecroisés et les yeux clos pour la prière.

Le cadre est d'une architecture délicate, et la voûte surbaissée où sont nichés la tombe et les personnages est bordée de charmants rinceaux de feuillage et d'une broderie de petits arcs trilobés. Au-dessus du tombeau du Christ, on a

placé les figures de David et d'Isaïe, déjà un peu italianisées. Un calvaire couronne ce monument de lignes simples et de proportions harmonieuses.

Mais, pendant que les imagiers travaillaient à Solesmes, il se passait un événement capital pour les destinées de l'art français. Charles VIII avait été en Italie et en avait ramené, en même temps qu'une troupe d'artistes italiens, « 97.000 livres pesant de tapisseries, librairies, peintures, pierre de marbre et de porphyre, et autres meubles ». C'était le goût italien qui envahissait la France. Et, de cette invasion, voici la trace à Solesmes même. Les pilastres qui se dressent des deux côtés de la Mise au tombeau sont chargés d'arabesques ; et alors même qu'on n'y lirait point le millésime de 1496, cette soudaine apparition du style italien suffirait à dater l'achèvement du monument.

Dans les sculptures du transept opposé, c'est la Renaissance italienne qui triomphe de toutes les traditions de l'art national. Français ou Flamands, les auteurs de ces groupes-là ont été à l'école de l'Italie ; ils y ont perdu leurs qualités natives ; à peine les retrouvent-ils dans quelques figures accessoires fortement individualisées, et qui sont, à n'en pas douter, des portraits de moines. Mais les architectures sont pompeuses et ornées à l'excès. Les poses des personnages

sont tourmentées, faussées par des réminiscences de l'antique. L'harmonie des groupes est rompue, sauf dans *l'Ensevelissement de la Vierge* où la nécessité de donner un pendant, à l'admirable *Ensevelissement du Christ* a forcé les artistes à plus de goût et de mesure.

On voit ici en plein les deux grands vices de la Renaissance du xvi^e siècle. L'art est devenu éclectique : considérez cette étrange décoration où voisinent des arabesques raphaelesques et des motifs d'une imagination toute septentrionale comme des guirlandes funéraires et des têtes de mort. Mais, surtout, il est devenu individualiste : les divers artistes qui ont ici travaillé n'ont eu nul souci de l'unité du monument auquel ils collaboraient; chacun a donné libre carrière à sa virtuosité; d'où de cruelles disparates. Ajoutez l'irréparable divorce de l'architecture et de la sculpture, la première exagérant les dimensions et le luxe du cadre, la seconde encombrant d'images trop nombreuses les étroits espaces que lui a laissés la folle opulence de l'ornementation... C'est tout un chapitre d'histoire qu'on lit ainsi sur les murailles de Solesmes; il est mélancolique; car c'est le récit d'une décadence.

Cependant, après en avoir médité les tristes enseignements, il est doux de revenir se placer devant la Madeleine, merveille de noblesse, de grâce et de ferveur, belle comme une paysanne

de Millet, et d'achever sa rêverie par une juste action de grâce au maître inconnu qui sculpta ce chef-d'œuvre.

*
* *

J'ai mal rendu, — je le sens bien, — le charme de Solesmes. Ce charme est si complexe et si subtil ! On est ici sollicité par tant de rêveries ; on est ému par des beautés si diverses, par la magnificence des liturgies et des chants, par la sévère noblesse des édifices, par la grâce des vieilles sculptures, par la douceur de la campagne.

Sur tout cela est répandu comme un air d'allégresse. Il y a, dans l'atmosphère qu'on respire, quelque chose de libre et de léger qui met en fuite les idées préconçues du siècle sur les choses monastiques. Quand les moniales, défilant deux par deux, viennent s'agenouiller devant l'autel, puis se saluent avant d'aller prendre leurs places aux deux côtés du chœur, leur démarche et leurs mouvements, cadencés selon les rites, n'ont, pourtant, ni raideur ni excès de précision : c'est comme l'élan spontané de leur ferveur commune. Leurs voix, assouplies par une méthode uniforme, gardent, malgré tout, de délicates variétés d'accent. Le chant lui-même, le chant grégorien, tel que l'ont restitué

les Bénédictins, est une musique étrangement libre et c'est un de ses caractères essentiels que, affranchi de la *mesure*, il n'est plus soumis qu'à la loi large, spirituelle et vivante des *rythmes*. Et il y a encore je ne sais quoi de grégorien dans l'œuvre d'architecture accomplie par le R. P. Mellet, dans cette imposante et massive construction où, néanmoins, règne en souverain le caprice d'une imagination rebelle aux froides symétries.

Ces contrastes singuliers me seraient demeurés inexplicables si, à Solesmes même, on m'avait mis entre les mains la règle de saint Benoît, traduite par dom Guéranger. J'ai lu et j'ai compris. Rien de minutieux, rien de méthodique dans ce petit livre qui est un recueil de préceptes et non un code de discipline. « Nous allons donc constituer, dit saint Benoît, une école où l'on apprenne le service du Seigneur. En l'instituant, nous espérons n'y rien établir de rigoureux, ni rien de trop pénible... » C'est la souplesse même de cette règle suprême qui se retrouve dans toute l'œuvre bénédictine, et qui lui donne une apparence d'aisance, de flexibilité, d'élégance.

Durant la cérémonie de la Profession, on dépose près de l'autel les habits monastiques du futur profès ; mais on couvre de fleurs la laine sombre et grossière. Et ces roses jetées sur la

bure sont un merveilleux symbole. Voilà le charme grave et joyeux de Solesmes, lieu de renoncement et de pénitence, où s'épanouissent les roses de juin et les cantilènes divines!

30 juin 1899.

1. Depuis que cet article a été écrit, les persécutions ont recommencé. Les Bénédictins sont en exil, Solesmes est abandonné : c'est un des plus honteux méfaits de l'anticléricalisme.

INDEX

DES LIEUX CITÉS DANS LE VOLUME

- Amboise, 6, 21.
Asnières (Abbaye d'), 217-
225, 229.
Ancy-le-Franc, 48.
Artannes, 33.
Aubigné, 272.
Azay-le-Rideau, 33, 42, 47,
48-61.
Beaulieu, 71.
Beaumont-la-Ronce (château de), 257, 259.
Bercé (forêt de), 335-346.
Blois, 3-11, 15, 16, 18-30,
48.
Bonnaventure (manoir de la),
238, 239.
Bourgueil, 269.
Bueil, 276-279.
Chambord, 14, 15, 28, 48,
50.
Champmarin (manoir de),
272, 273, 274, 275.
Château-du-Loir, 271, 272.
Chaumont, 48.
Chenonceaux, 48, 50.
Chevrière (château de la),
34, 40, 42, 44, 46.
Chinon, 70, 107-112.
Clermont (abbaye de), 295-
298, 309.
Cléry, 5.
Coudray-Montpensier (château du), 113, 120,
Couture, 245, 251, 252, 264.
Croix-Val (prieuré de), 261,
262, 263.
Cunault, 225-229.
Evron, 301-303.
Fontevrault, 135-171.
Juigné, 349.
Jupilles, 336.
La Chartre-sur-le-Loir, 246.
La Clarté-Dieu (abbaye de),
279-280.
La Denisière (manoir de),
255-261.
La Devinière, 108, 112-
114.
L'Angennerie, 264.
La Poissonnière (château de), 245, 251-255.
La Roche-Clermault, 113,
119, 121.
La Roche-Racan, 275, 276,
281-290.
Laval, 298-301, 304-311.

- Lavardin, 240.
 Le Lude, 48.
 Le Mans, **315-332**.
 Lerné, 117, 121.
 Les Tuffeaux, 226.
 Liget (chartreuse du), 71-
 72.
 Loches, **65-71**.
 Marray, 264.
 Ménars, **12-17, 28**.
 Montbazou, 33,
 Montoire, **240-245, 261,**
 263.
 Montrésor, **72-77**.
 Montreuil-Bellay, **199-214,**
 219.
 Oiron, 48, **175-195**.
 Olivet, 295.
 Orléans, 5, 6, 7.
 Parilly, 121.
 Poncé, 247.
 Pont-du-Ruan, 41.
 Pontlieue, 327, 328.
 Richelieu, **122-131**.
 Rochecotte (château de), 82,
 83, 87.
 Roches (château des), 257,
 260, 261.
 Sablé, 349.
 Saché (château de), **34-42,**
 47, 212, 213.
- Saint-Aignan-sur-Cher, **77-**
78.
 Saint-Cosme-lès-Tours, 234,
 235, 248, 263, 264, **265-**
269.
 Saint-Dyé, 5.
 Saint-Hilaire-Saint-Florent,
 226, 229.
 Saint-Jacques des Guérets,
 247.
 Saint-Macé, 229.
 Saint-Paterne, 273, 274, 275,
 276, **279-281, 290**.
 Sansac (château de), 71.
 Saumur, 137.
 Selles-sur-Cher, **78-81**.
 Seuilly (abbaye de), 113,
115-117, 121.
 Solesmes (abbaye de), **349-**
367.
 Thoré, 238.
 Tours, 291.
 Trèves, 226, 229.
 Troo, 246.
 Ussé, 48.
 Valençay, 48, **82-103**.
 Vaugaudy, 120.
 Vendôme, **232-238**.
 Vilesne (château de), 34,
 41, 42.
 Vouvray, 34.
-

TABLE DES GRAVURES

BLOIS. — TERRASSE DE L'ÉVÊCHÉ	Frontispice.
JARDINS DU CHÂTEAU DE MÉNARS	13
JARDINS DU CHÂTEAU DE BLOIS (vue cavalière par Du Cer- ceau)	25
BALZAC, d'après une photographie de Nadar	33
CHÂTEAU D'AZAY-LE-RIDEAU	49
LOCHES	65
MONTRÉSOR	73
VALENÇAY	83
TALLEYRAND (dessin de Vogel)	97
CHINON (collection Gaignières).	107
CHINON. — LE CABARET DE LA LAMPROYE (collection Gai- gnières)	113
CHÂTEAU DE RICHELIEU, d'après une estampe de Pérelle .	123
CLOÎTRE DE FONTEVRAULT	135
MARIE-MAGDELEINE DE ROCHECHOUART DE MORTEMART, ABBESSE DE FONTEVRAULT	145
MADAME LOUISE DE FRANCE par Nattier	153
OIRON	175
MADAME DE MONTESPAN (gravure d'Edelinck d'après un portrait de Benoist)	191
MONTREUIL-BELLAY	199
ABBAYE D'ASNIÈRES	217
PORTAIL DE L'ÉGLISE DE CUNAUT	225
CLOCHER DE LA TRINITÉ DE VENDÔME	233
BUSTE DE RONSARD	241
MANOIR DE LA POISSONNIÈRE	253
LA ROCHE-RACAN	271

RACAN	287
CHÂTEAU DE LAVAL	305
SCARRON	315
FORÊT DE BERCÉ	335
ABBAYE DE SOLESMES	349
LA MADELEINE (église de l'abbaye de Solesmes)	353

TABLE DES MATIÈRES

I.	Blois	1
	I. Blois et Ménars	3
	II. Les jardins de Blois	18
II.	Vallée de l'Indre	31
	I. Pèlerinages balzaciens	33
	II. Azay-le-Rideau	48
III.	De Touraine en Berry	63
	I. Loches. — Le Liget. — Montrésor. — Saint-Aignan. — Selles-sur-Cher	65
	II. Valençay	82
IV.	Vallée de la Vienne	105
	I. Chinon. — Le pays de Rabelais	107
	II. Richelieu	122
V.	Fontevrault	133
VI.	Oiron	173
VII.	Montreuil-Bellay. — Le Père Grandet	197
VIII.	Asnières et Cunault. — La société artistique des monuments de la vallée de la Loire	215
IX.	Val du Loir	231
	I. Au pays de Ronsard	233
	II. Au pays de Racan	271
X.	Dans le Bas-Maine	293
	I. Clermont, Laval, Évron	295
	II. Le château de Laval	304

XI. Scarron au Mans et le Roman comique.	313
XII. Pour les chênes de la forêt de Bercé	333
XIII. Solesmes.	347
Index des lieux cités	369
Table des gravures,	371



ÉVREUX. IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

VERIFICAT
2007

1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

Ses premiers écrits sont des articles sur la liturgie romaine parus en 1828 dans le *Mémorial catholique*, revue des lamennaisiens. La politique emporta Lamennais vers d'autres parages ; le clergé français, dont il avait rêvé l'affranchissement, s'éloigna de lui, et Rome, dont il avait voulu consacrer la toute-puissance, le condamna. Dom Guéranger continua, dans l'Église et avec l'Église, l'œuvre ébauchée par Lamennais. Il avait « une instruction ecclésiastique peu commune » (le jugement est de Lamennais lui-même) ; mais il avait aussi l'âme obéissante d'un moine. Il fut de ceux qui préparèrent la décision du Concile du Vatican en rendant éclatante pour tous la souveraine beauté de la liturgie romaine. Pie IX l'appelait « le restaurateur de la liturgie romaine en France ». Et ce fut bien là l'œuvre capitale de dom Guéranger dans l'évolution du catholicisme. Ses *Institutions liturgiques* ont convaincu le plus grand nombre des évêques ; son *Année liturgique* a persuadé les fidèles ; les diocèses de France ont peu à peu abandonné leurs livres et leur cérémonial particuliers. L'unité du culte romain a incliné les âmes à reconnaître l'omnipotence de Rome. Solesmes a été la citadelle de l'ultramontanisme français, — et en définitive, c'est l'ultramontanisme qui a vaincu.

*
* *

Solesmes est, en quelque sorte, une école de liturgie, non pas que les bénédictins *enseignent*, mais leurs offices sont, pour ainsi dire, des offices modèles. Nulle part, le culte catholique n'est célébré avec un pareil souci de la beauté des rites. Les ornements ne sont ni d'une richesse ni d'une magnificence extraordinaire. Mais ce qui fait ici l'incomparable splendeur des cérémonies, c'est la gravité des officiants, l'harmonie des évolutions, la piété des attitudes, un mystérieux pouvoir qui meut les corps, ploie les reins, courbe les fronts, voile les regards et infléchit les voix selon le rythme mystérieux des méditations et des prières. Les symboles les plus lointains de l'antique liturgie nous sont révélés en toute clarté, tant sont expressifs les mouvements simples presque familiers de ces moines qui consomment leurs jours à scruter le sens intime des paroles et des gestes sacrés. Le culte est restitué en sa primitive ingénuité. Devant l'autel, l'orchestrique a repris sa place à côté de sa sœur, la musique.

Je viens d'assister à un office grandiose. Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, six novices ont été reçus à la Profession. On a souvent décrit ces sortes de cérémonies. L'un des rites les plus